U d'/of OTTAWA
39003003338224

J VIII 27

4487

Une Gerbe.

La Lecture et l'Etude.

LISONS, étudions sans cesse. N'en croyons pas une imagination qui semble, au nombre et à la fougue de ses premiers jets, ne pouvoir jamais s'épuiser. On pense, au début de la carrière, qu'un siècle ne suffirait pas pour produire tout ce que l'on se sent en germe d'inventions, d'idées, de merveilleux discours ; mais, dès le second ouvrage, on s'aperçoit qu'on répète le premier, et que cette imagination intarissable n'est elle-même qu'une imagination. Le terrain le plus riche, lorsqu'il n'est pas remué, retourné, arrosé de continuelles sueurs, ne produit que des ronces, des plantes folles et vaines : pompeux étalage, qui dissimule mal une stérilité réelle et bientôt irrémédiable.

Lisons, étudions : nous ne sommes que le champ ; l'étude est le soc qui défriche, et la semence qui féconde, et la pluie qui développe, et le soleil qui mûrit. Elle fortifie ce qui existe, elle renouvelle ce qui s'épuise, elle crée ce qui n'est pas. Etudions : pour nous, chrétiens, l'étude est si douce, si belle, si facile même ! Par la grâce de la foi, par l'effet de ses faveurs dont le Seigneur se plaît à récompenser la bonne volonté et la prière, nous savons naturellement, si j'ose le dire, bien des choses que de plus capables et de moins heureux, après de longues années de recherches, ne voient point et ne soupçonnent même pas. Armés de fausses lumières, ils courent sans cesse après des fantômes fuyants, qui s'évanouissent dans leurs mains quand ils ont cru les saisir. Mais nous, c'est conduits par Dieu même que nous cherchons Dieu. Humbles enfants de l'Église, le premier mot que notre sainte mère nous apprend à prononcer est le mot de cette grande énigme du monde sur laquelle ont pâli avec angoisses des générations de savants. Combien de mystères inflexiblement clos aux investigations de la sagesse humaine, dans l'histoire, dans la philosophie et dans toutes les branches du savoir, s'ouvrent devant ce mot que nous bégayons !

Lisons donc, étudions ! Si nos labeurs ne nous servent point devant les hommes, ils nous serviront devant Dieu !...

Louis VEUILLOT.

Louis Veuillot.

UNE GERBE
CUEILLIE
DANS LES ŒUVRES
DE LOUIS VEUILLOT.

Il m'est permis de rendre grâces, mon Dieu, parce que je ne laisserai point de ces livres qui exhalent la peste et la mort, comme un sépulcre impossible à fermer.

L. VEUILLOT (*Les Libres Penseurs*)

J VIII 27

GRAMMONT

(Belgique)

Œuvre de Saint-Charles.

LETTRE DE LOUIS VEUILLOT

au Supérieur général des Frères des écoles chrétiennes.

Mon très cher Frère,

Mon champ est à vous. Prenez-y une gerbe à votre gré. J'accepte cet honneur, que je n'aurais pas osé vous demander. Je voudrais avoir été votre élève. J'y avais droit par ma naissance et ma fortune. Ce n'est pas ma faute si j'ai eu d'autres maîtres. Je suis un pauvre enfant du pauvre peuple. Dieu m'a fait la grâce d'entrer dans le bon chemin, parce qu'il est plein de miséricorde ; mais si j'avais reçu vos leçons, j'aurais marché mieux et plus vite.

Coupez, retranchez, corrigez à votre guise ; donnez les titres qui vous plairont. Je vous demande la grâce de vous charger de tout, car je commence à être vieux et fatigué, et je suis toujours très occupé.

Vous me récompenserez au delà de tous mes mérites, si vous voulez bien prier un peu pour votre très obéissant et très respectueux serviteur,

Louis Veuillot.

N. B. — Les pages qui composent cette GERBE *contiennent ce que les Œuvres de l'inimitable écrivain ont paru offrir de plus intéressant pour les* JEUNES *et l'on s'est efforcé de la rendre aussi riche que variée. La beauté des épis, le parfum des fleurs qui en augmentent le charme, et dont tout le mérite revient à l'illustre maître, feront oublier au lecteur ce que le choix pourrait avoir de défectueux quant à l'harmonie et à la bonne ordonnance.*

Nous n'avons ni semé ni arrosé, mais seulement moissonné dans un champ fécond. Daigne le Seigneur permettre que la moisson soit fructueuse pour un grand nombre d'âmes, qu'elle devienne une vivifiante nourriture pour les esprits et pour les cœurs !

PQ
2471
.V7
G4
1880

Souvenirs personnels.

Il y avait une fois, non pas un roi et une reine, mais un ouvrier tonnelier, qui ne possédait au monde que ses outils, et qui, les portant sur son dos, l'hiver à travers la boue, l'été sous l'ardeur du soleil, s'en allait à pied de ville en ville et de campagne en campagne, fabriquant et réparant des tonneaux, brocs et cuviers ; s'arrêtant partout où il rencontrait de l'ouvrage, repartant aussitôt qu'il n'y en avait plus : heureux s'il emportait de quoi vivre jusqu'au terme de sa course nouvelle, mais sûr de laisser derrière lui une bonne renommée, et de trouver, lorsqu'il reviendrait, bon accueil. Il se nommait François, il était né dans la Bourgogne.

Un jour, traversant une bourgade du Gâtinais, il vit, à la fenêtre encadrée de chèvrefeuille d'une humble maison, une robuste jeune fille qui travaillait en chantant ; il ralentit sa marche, il tourna la tête, et ne poussa pas sa route plus loin. La fille était vertueuse autant qu'agréable, elle

aimait le travail, l'honneur brillait sur son front parmi les fleurs de la santé et de la jeunesse, un sens droit et ferme réglait ses discours ; les fortunes étaient égales, les cœurs allaient de pair : le mariage se fit. Riche désormais d'une bonne et fidèle compagne, le pauvre ouvrier nomade fixa sa tente aux lieux où la Providence avait permis qu'il trouvât ce trésor, persuadé que là aussi se trouverait le pain, jadis errant, de chaque jour. Un enfant naquit (1). Des ambitions jusqu'alors inconnues entrèrent avec lui dans la pauvre demeure...

Mon père et ma mère se conduisaient d'après les règles d'une probité rigide ; ils élevaient à la sueur de leurs fronts quatre enfants, car après deux garçons étaient venues deux filles ; ils travaillaient sans cesse ; il n'y avait pour ainsi dire pas de nuit, pas de fête, pas de repos pour eux ; ils nourrissaient de leur sang et de leurs jours cette nombreuse famille qui avait toujours faim ; ils venaient avec une générosité sublime au secours de leurs parents, encore plus misérables qu'eux. Hélas ! ils remplissaient de la religion tous les devoirs, moins ceux qui consolent et qui font espérer ! Ils ne savaient que nous dire, en nous épargnant tout ce qu'ils pouvaient nous sauver de leurs souffrances : « Habituez-vous à la peine, vous en aurez ! » Et pas un mot de Dieu. Je le dis à la honte de mon temps, non à la leur : ils ne connaissaient pas Dieu. Enfants tous deux à l'époque où l'on massacrait les prêtres, il n'en était point resté dans leurs villages pour les élever, et tout ce qu'en vieillissant ils avaient entendu dire, aux plus habiles qu'eux, de l'Église et des ministres de la religion, leur en inspirait

(1) A Boynes (Loiret), le 11 octobre 1813. Il reçut le nom de Louis-François-Victor : c'est l'auteur de ces pages.

l'horreur. Seulement, ma mère, par un reste des traditions de sa mère, voulait que j'allasse le dimanche à la messe où elle venait elle-même aux grandes fêtes, et m'avait appris quelques bribes de l'*Ave Maria,* que je récitais le soir au pied de mon lit.

Ma première communion faite, j'eus à gagner ma vie. Mais quel état choisir ? Ici se présentaient des difficultés sans nombre. Le soir, près de l'âtre où fumait un avare tison, l'on tenait conseil ; et, comme le petit Poucet, j'écoutais, en feignant de dormir. — Que ferons-nous de lui ? disait mon père. — Eh ! mon Dieu ! reprenait sa femme, un malheureux ! et elle essuyait une larme. — Il serait bon horloger, continuait le digne homme. — L'apprentissage, reprenait-elle, coûte trop cher. — Ébéniste ? — C'est trop long. — Maçon ? — C'est trop pénible.

Puis les rôles changeaient. Ma mère faisait les propositions ; mon père objectait. — Tenez, François, c'est grand dommage que nous ne puissions pas le pousser dans l'éducation : il aime la lecture ; il deviendrait jurisconsulte.

Me voir jurisconsulte, c'était la suprême ambition de ma mère, et l'idéal des grandeurs qu'elle rêvait pour moi ; pour elle par conséquent.

— Jurisconsulte ! faisait mon père surpris, qu'est-ce que c'est que cela ?

— Jurisconsulte, reprenait-elle, c'est comme notaire ; mais plus fort.

— Ma pauvre Marianne, disait-il doucement, tu es folle. Est-ce qu'on a jamais vu des enfants d'ouvriers comme nous devenir notaires ?

— Pourquoi pas ? Napoléon était caporal, et il est bien devenu empereur !

— Oh ! caporal, je crois bien que l'enfant pourra l'être,

et j'en ai plus de peur que d'envie. Mais ce n'est pas une raison pour qu'il passe empereur ou jurisconsulte.

— Il faut pourtant bien arrêter quelque chose. Le voilà grand ; dans son intérêt nous ne pouvons pas le garder à rien faire : il s'adonnerait à la paresse, et il en souffrirait plus que nous. D'autant que ça mange et que ça use pour deux. Vous avez beau travailler, mon pauvre homme, nous n'y résisterions pas. De jour en jour, j'ai plus de peine à joindre les deux bouts.

— Que ferons-nous donc ?

Et les recherches, les doutes, les angoisses recommençaient.

Au milieu de ces incertitudes, une maladie de mon père vint tout précipiter. Il fallait absolument vivre. Des amis qui le savaient me cherchèrent une place : il ne s'agissait déjà plus d'apprendre un métier. Vingt francs par mois me furent offerts dans une etude ; on m'y plaça. Informée de ce que j'aurais à faire, ma mère y vit un commencement pour devenir jurisconsulte : c'était un bien petit commencement. Mais la main du Seigneur dirigeait tout cela.

J'allai demeurer hors de la maison paternelle : j'avais treize ans.

Abandonné dans le monde, sans guide, sans conseils, sans ami, pour ainsi dire sans maître, à treize ans, et sans Dieu ! O destinée amère ! Je rencontrai de bons cœurs ; on ne manqua pour moi ni de générosité ni d'indulgence, mais personne ne s'occupa de mon âme, personne ne me fit boire à la source sacrée du devoir. Les rues de Paris faisaient l'éducation de mon intelligence, les propos de quelques jeunes gens, au milieu desquels j'avais à vivre, celle de mon cœur : hors un, qui vint trop tard et s'en alla trop tôt, ils n'imaginaient point qu'il y eût quelque

retenue à s'imposer devant l'enfance. Ceux qui m'aimaient le plus me menaient au spectacle, ceux qui me trouvaient de l'intelligence me prêtaient des livres, et je continuais par moi-même, en pleine liberté, les études que j'avais si bien commencées en lisant Paul de Kock et Lamothe-Langon.

Au moins, dans la pauvre maison de mon père, on disait parfois : « Que Dieu ait pitié de nous ! » Mais maintenant je n'entendais plus que des impiétés railleuses. J'avais dix-sept ans, quand je vis les médiocres jeunes gens qui m'entouraient s'applaudir d'avoir démoli l'autel et le trône ; j'avais dix-huit ans quand je vis les bêtes féroces abattre les croix. Déjà mes anciens compagnons se félicitaient moins, mais j'applaudissais à mon tour. Tout ce qui tombait excitait ma joie. J'avais raison dans ma joie sauvage, la place que je cherchais m'était préparée.

Débordés aussitôt que vainqueurs et se voyant près d'être écrasés par les édifices qui croulaient sous leurs coups, ces hommes effarés appelèrent de toutes parts au secours ; ils fondèrent partout des journaux pour combattre la liberté de la presse dont ils s'étaient servis pour dévorer une dynastie et qui les dévorait. N'ayant sans doute ni assez de tête, ni assez de cœur pour se défendre eux-mêmes, ils prirent des journalistes où ils en purent trouver : il leur fallut accepter des enfants comme défenseurs de l'étrange ordre social qu'ils venaient d'établir.

Je devins journaliste. Je me trouvai de la Résistance ; j'aurais été tout aussi volontiers du Mouvement, et même plus volontiers. C'est un aveu dont je ne refuse pas l'ignominie ; je veux bien publier que c'est la religion seule qui m'a fait comprendre le véritable honneur, et qui m'a rétabli dans ma dignité.

Et bientôt je fus riche. Hélas ! en déduisant ce que mon parti donnait aux pauvres, inconnus de moi comme je l'étais

d'eux, j'avais plus d'appointements que mon évêque, sur les maigres chevaux duquel plus d'un de mes honnêtes gens trouvait à gloser. Je possedais ce que j'avais cru naguère en vain rêver toute ma vie : j'étais entré dans un monde que ma pauvre mère trouvait bien beau. Mais tout cela me laissait le cœur vide. Ah ! je le sais maintenant, pourquoi j'ai tant souffert ! Que ne peuvent-ils me reprendre ces vains avantages, et rendre à tous mes frères les pauvres ce qu'ils avaient jadis, ce qui leur a été enlevé, ce qu'il me faudra déplorer toute ma vie de n'avoir pas eu plus tôt : la connaissance de Dieu, ce pain de chaque jour; l'amour de Dieu, ce repos de toutes les heures; la prière, enfin, cette espérance de tous les instants, cette inépuisable richesse, ce secours infaillible ! C'est là le trésor du pauvre, c'est là l'égalité, c'est là l'ordre, la fortune, la joie ! C'est là tout ce qu'il faut.

Mais je n'en étais point à ces solutions, à ces lumières; j'avais du chemin avant d'y arriver : j'avais à poursuivre dans toutes les obscurités de ma raison, de mon éducation et de mon cœur, ces deux choses que l'homme cherche sans cesse et qu'il ne peut trouver qu'en Dieu : une certitude, un amour ; ou plutôt, croyant les chercher, j'allais les fuir longtemps.

Comment la vérité m'a-t-elle enfin saisi? C'est ce que je voudrais exposer, non par un puéril désir de parler de moi, mais parce que beaucoup d'amis, beaucoup d'esprits inquiets, beaucoup de cœurs tourmentés comme je le fus, me l'ont demandé au nom tout-puissant de mes croyances et de ma tendresse pour eux. — Nous voyons bien, m'ont-ils dit, que que vous êtes parvenu à la foi. On ne peut méconnaître, dans ce que vous avez écrit, un accent de croyance et d'amour. Mais de votre état au nôtre, la distance est très grande ; et, pour bien comprendre où vous êtes, nous avons besoin de savoir par où vous avez passé.

Comme c'est en Italie que successivement me sont venus les fermes désirs, la foi, la pratique, les habitudes chrétiennes, au récit des faits et des pensées, je mêlerai encore parfois la peinture des lieux, que ces événements, si simples mais si grands pour moi, m'ont rendu chers, et dont le souvenir me représente toujours l'image, comme le parfum rappelle la fleur.

J'ai tout ensemble à louer Dieu, à encourager mes frères par le spectacle de ses bontés envers un pauvre et ignorant pécheur, à montrer comment il a fait, d'une âme déroutée, incertaine, aux trois quarts perdue, une âme éclairée, souvent heureuse, sûre de son but, instruite de sa destinée. J'ai à dire par quelles voies adorables il a mis dans cette âme, en proie à beaucoup de troubles et de haine, parce qu'elle renfermait beaucoup d'erreurs, des intentions plus droites, un ferme et vrai sentiment de la dignité humaine, des affections épurées, des volontés meilleures, et autant d'espérances inébranlables qu'elle ressentait naguère de misérables convoitises et d'envieux désespoirs.

Un jour j'errais seul sous les yeuses de la villa Borghèse ; je songeais au long voyage que je m'étais proposé en quittant tout récemment Paris, et qu'alors je croyais encore accomplir. Je comptais aller en Asie, traverser des déserts, courir peut-être des dangers. J'envisageais ces dangers. Puis mes réflexions se détournèrent, parce que je vis un ver qui rampait à mes pieds. Il me fit horreur, j'eus envie de l'écraser ; mais je pensai : « Je rampe et je suis horrible devant Dieu, plus encore que ce ver ne rampe et n'est hideux devant moi. Comme lui, j'ai attaqué à leur racine bien des plantes utiles ; mais il cherche sa vie, et ce n'était pas ma vie que je cherchais ; mais il n'a détruit aucune espèce de plantes, et que sais-je si je n'ai pas fait mourir plus d'une âme ? Cepen-

dant je vis. Pourquoi tuerais-je ce ver, quand Dieu m'a laissé la vie ? » Je m'éloignai, je revins à mes préoccupations. Voilà, me dis-je, que par une pensée éveillée dans mon cœur, Dieu a protégé l'existence d'un pauvre ver : il saura donc bien mettre dans le cœur des hommes des pensées qui protégeront ma vie...

Peu à peu j'avais pris enfin l'habitude de la prière ; je ne rougissais plus, et je ne trouvais pas surprenant de prier. — A Rome, grâce à Dieu, les églises sont pleines de chefs-d'œuvre, et plusieurs d'entre elles étaient même, dans la Rome d'autrefois, ou des édifices publics, ou des temples païens dont le vrai Dieu s'est emparé. Nous en visitions plusieurs chaque jour ; il en était où nous ne nous lassions point de revenir. Avant toute chose, mes compagnons, en y entrant, rendaient hommage au Maître du lieu : ils s'agenouillaient pieusement devant l'autel, et souvent mon cœur, plus encore que les convenances, me disait de les imiter. Que demandais-je à Dieu ? J'avais une prière qu'il m'avait lui-même enseignée : Ayez pitié de moi ! C'était le cri de ma faiblesse ; car au milieu de cette foi naissante j'étais si combattu que je ne pouvais former un désir ; ou plutôt tant de désirs contraires se succédaient si vite en moi que je ne pouvais savoir ce que je désirais véritablement, et que je souhaitais toujours ce que je n'éprouvais pas. Pressé par ma raison, pressé par ma conscience, et je crois que je puis le dire aussi pressé de Dieu, me sentais-je tout près de faire enfin profession de foi chrétienne, d'aller me jeter aux pieds d'un prêtre, et mettre, entre mon passé et mon avenir, la barrière d'un engagement sacré ?

Mes regards se portaient sur ces chers amis, en prière à mes côtés, et quelle douce paix je devinais dans leur prière !... Quels rêves dans ces cœurs, me disais-je encore, et quels rêves

dans le mien ! L'on nous voit vivre, causer, sourire ensemble, ensemble admirer les mêmes choses, jouir du même soleil, écouter les mêmes bruits, en mille occasions comprendre, sentir, penser de même. Qui pourrait dire en quoi nous différons ? Là, cependant, sont de chastes souhaits qui s'élèvent jusqu'au ciel, des regards qui contemplent les anges, des espérances qui s'épanouissent dans le sein de Dieu ; ici, des souhaits qui craindraient de parler, des regards honteux de tout ce qui les séduit, des espérances de ténèbres, vapeurs impures qu'exhale un fumier de détestables souvenirs. Là, de fermes résolutions d'obéir en toute rencontre aux plus nobles lois qu'ait reçues la terre ; ici, de chancelantes volontés que le moindre souffle peut tourner au mal. Là, le libre essor d'une confiance filiale, tranquille sur les joies qu'elle se permet, heureuse des privations qu'elle s'impose ; ici, de louches transactions, une crainte d'esclave au bord de mille œuvres douteuses, des convoitises jalouses, et toujours plus de regrets et de remords que de contentements. Là, d'amicales attentes, épiant pour s'en réjouir tous les germes de bien qui peuvent se montrer dans mon âme ; ici, de secrètes malveillances qui voudraient découvrir chez les autres les plaies qu'ils cherchent à guérir en moi-même. Là, pour tout dire, la foi, la charité, l'espérance et les œuvres ; ici, le doute, le soupçon et l'envie !

Je demandais à Dieu d'avoir pitié de moi, et sa pitié était la planche de salut qui me soutenait sur les flots. A Rome mille bruits ne venaient plus étouffer entièrement dans mon âme la voix qui, depuis si longtemps, y gémissait en vain. Tout, au contraire, aidait à l'action de cette voix secourable ; les pierres mêmes, me rappelant, à chaque pas que je faisais, quelques-uns de ses accents, lui servaient de preuves pour me convaincre, me conjuraient de l'écouter et de lui obéir. Rome est une prédication constante : les temps s'y sont rassem-

blés, les choses s'y accordent pour confesser Jésus-Christ. Rome est bien ce *livre des ignorants*, dont parlait un bon pape, qui voulait que les églises fussent couvertes de peintures et de sculptures, où le pauvre peuple pourrait toujours lire couramment les belles histoires de la religion. Si les lieux saints de Rome semblent être des musées embellis par le génie des Arts, les musées, à leur tour, pourraient souvent passer pour des chapelles où l'art est anobli par le génie de la Foi.

L'Écriture s'y déroule en mille tableaux tracés par des pinceaux sublimes ; partout sont les grandes scènes des Évangiles, quelquefois si douces et si touchantes, quelquefois si douloureuses, toujours remplies de si hauts enseignements.

Non seulement je puisais avec l'aide de mes amis, dans ces visites, une instruction des choses saintes qui m'avait manqué, j'y recueillais encore d'imposants témoignages. Ces saints, ces martyrs, ces hommes illustres des âges chrétiens, dont je voyais les images, ces grands artistes dont j'admirais les œuvres, ces papes, les tuteurs du monde, plus puissants par la foi, par la sagesse, la patience et l'amour, que jamais conquérant n'a su l'être par la force du génie et par la force des armes : ils avaient cru...

Et j'éprouvais un immense mépris pour moi-même en considérant ce qui m'empêchait encore d'être de la religion des grands hommes, des saints, des vierges, des martyrs ; de la religion qui était déjà celle de ma raison et de mon cœur...

Durant les loisirs que me fait la nuit, j'écoute l'heure qui sonne. Un jour finit, un jour commence ; mais pour moi cet instant a quelque chose de plus solennel : c'est une année qui finit, c'est une année qui commence. Vingt-sept ans se sont accomplis depuis ma naissance. J'ai besoin de

Ma pauvre Marianne, tu es folle. (P. 11)

mettre sous la protection du ciel, qui m'a montré tant d'amour, cette année nouvelle dont il m'accorde de voir le commencement : je le prie de la rendre moins stérile en œuvres de piété que ne l'ont été ses devancières, ces années maintenant enfouies, insaisissables, perdues ; perdues avec toutes les grâces et toutes les occasions de mérite que Dieu y avait attachées ; disparues avec tant de misérables rêves qui formaient, il n'y a que deux jours encore, mes projets d'avenir ; envolées sans retour avec un grand poids d'actions condamnables, que je pouvais ne pas commettre, et qui vont m'attendre au tribunal de Dieu pour m'être reprochées au jour du jugement, et pour me confondre à jamais, si je ne profite en hâte des instants, peut-être bien courts, que la clémence divine me laisse encore, afin que j'expie, afin que j'atténue par mon repentir, et surtout par des actions meilleures, le terrible compte que tôt ou tard je rendrai ! Je demande à ceux qui liront ces pages, maintenant que je vis, ou quand je serai mort, d'être assez charitables pour donner à mon âme le secours d'une prière ; et surtout je les engage à faire eux-mêmes ce que je fais en ce moment, à examiner leur vie, à demander grâce pour l'avenir. Quels qu'ils soient, jeunes ou vieux, riches ou pauvres, heureux ou malheureux, leurs années passeront comme ont passé les miennes , bonheur, malheur passeront comme souvent mon bonheur et mes peines ont passé et leur vie ensuite finira comme la mienne doit finir : il n'en restera rien que le bien et le mal dont Dieu fait là-haut la balance. Mais, poussière et brin d'herbe, je puis cependant élever une voix qui rassure mes frères ; car je suis pour moi-même et pour les autres, dans ma misère et mon infirmité, un grand exemple des miséricordes infinies de Dieu. J'ai marché dans beaucoup de sentiers douloureux et

obscurs, j'ai été bien pauvre, bien faible, bien seul ; cependant j'ai senti toujours sa providence à la portée de ma main ; il a toujours mis sur les buissons de la route assez de graines pour me nourrir. J'ai suivi longtemps des voies funestes, mais quand j'ai crié vers lui, il m'en a retiré ; je me suis trouvé sans abri, et c'est alors que j'ai connu sa bonté souveraine, et qu'il m'a chaudement revêtu des rayons de son soleil ; enfin, j'ai eu le malheur de placer ailleurs qu'en lui mes espérances, et, c'est le miracle de tendresse dont je dois le plus le bénir, il m'a bientôt fait voir combien sont vains, trompeurs et fragiles tous ces palais de chimères où nous cherchons à nous réfugier, comme si son amour ne suffisait pas. Oh ! que de soins visibles pour une si misérable créature ! Oh ! que de longanimité pour un cœur si souvent ingrat ! que de patience à me répéter sans cesse ce que je devais apprendre, ce que je ne voulais pas savoir ! Que d'abîmes dont je n'ai pu sonder l'épouvantable profondeur qu'après les avoir miraculeusement franchis ! Quand je contemple ce grand nombre de mes jours écoulés, rassemblés tous dans un seul souvenir, je vois une providence inépuisable en amour, qui en a dirigé tous les événements pour mon bonheur présent et pour mon salut éternel, comme si elle n'avait eu à s'occuper que de moi dans le monde, et comme si le monde entier n'avait été créé que pour moi, et j'acquiers la certitude claire et palpable que Dieu, de toute éternité, a, en effet, daigné s'occuper de moi, pauvre atome, et daigné s'en occuper constamment, tandis que j'ai passé de longues années sans jamais songer à lui, et que maintenant encore j'y songe si peu.

Oui, de toute éternité Dieu a daigné s'occuper de moi : voilà ce que m'apprend chaque jour et chaque instant de ma

vie. Est-ce sans raison qu'il m'a fait naître où je suis né plutôt qu'ailleurs ? qu'il m'a conduit par mille aventures si profondes en utiles enseignements ? qu'il m'a fait rencontrer, par un enchaînement de circonstances qui, se tenant toutes, remontent jusqu'à l'infini, tant de bonnes âmes, tant de généreux amis, qui ont travaillé à soutenir ma vie, à éclairer mon cœur, après qu'ils eurent eux-mêmes, par une suite d'autres circonstances également multipliées, également incalculables et merveilleuses, reçu la lumière qu'ils devaient me communiquer ? Est-il dans l'histoire du monde un seul événement, grand ou petit, que je puisse assurer avoir été étranger ou indifférent à ce tendre dessein que Dieu semble s'être formé de mon bonheur et de mon salut ? Il existe des hommes sur terre que je n'ai vus qu'une fois, qui ne m'ont dit qu'une parole en passant, que je n'entendrai plus, que je ne reverrai plus, car depuis ils sont morts ; mais cette parole a été pour moi l'occasion d'une bonne pensée, d'une bonne résolution ; elle m'a fait éviter une faute qui en aurait engendré mille autres peut-être. D'où viennent-ils ? N'est-ce pas Dieu qui les envoyait ? Il y a des écrivains morts depuis plus de mille ans, dont je n'ai lu qu'une page ; mais cette page m'a consolé dans un moment pénible. En la leur inspirant, Dieu ne songeait-il pas à ce moment de tristesse et d'abandon où j'aurais besoin, pour me consoler, d'un ami discret, qui toucherait aux plus secrètes plaies de mon âme sans que cependant je lui en eusse rien confié ? Qui donc a élevé sur les chemins ces croix qui ont arraché à mes distractions tant de prières ? Qui donc, pour réjouir mes yeux et mon cœur, a semé dans les champs tant de fleurs charmantes ? Qui donc m'a conduit par la main, à travers des routes étranges et inouïes, auprès des âmes pleines de charité qui, dès qu'elles m'ont vu, m'ont donné le verre d'eau, le vêtement, le secours ? et qui

donc avait mis dans ces âmes cette abondante charité ? C'est mon Dieu, c'est mon père. C'est lui qui, bien avant que j'eusse vu le jour, disposait sur mon passage tant d'abris bienfaisants, tant de voies consolantes, tant d'arbres chargés de fruits et chargés encore de fleurs ; et tant de cœurs pour m'aimer, que je connais déjà ; et tant d'autres que je ne connais pas encore, que je rencontrerai plus tard, selon mes besoins. Il songeait à moi quand les aïeux de mes aïeux dormaient encore dans le sein de leur mère : il y songeait dès l'origine des temps comme maintenant il songe à ceux qui viendront à la fin des temps mêmes, continuant par nos actions présentes, en vue de ces derniers-nés des hommes, l'œuvre de miséricorde qu'il prépare de toute éternité pour les humains. Oh ! chose solennelle ! pensée qui confond l'esprit et le frappe de vertige dans les hauteurs sublimes où elle le fait monter, de se dire et de savoir que nous, misérables créatures, nous ne faisons une action si vaine et si petite, qui ne soit pourtant un moyen dont Dieu daignera se servir durant toute l'existence du bas monde, et qui n'ait son influence sur les destinées futures de tant d'hommes à naître, et peut-être de tant de nations qui ne sont pas encore formées !

Et au milieu de tout cela, dans cette chaîne immense et serrée, où l'on est à la fois un anneau imperceptible et indispensable, dans cet édifice infini, où tout homme peut se considérer comme étant la clef de voûte et comme n'étant rien ; pressé, retenu de tous côtes, se sentant libre pourtant, sentir qu'on l'a toujours été, qu'on l'est encore, qu'on le sera ; avoir de cette liberté suprême autant de preuves intimes qu'on a commis d'actions bonnes ou mauvaises ; vivre dans le miracle de l'union et de l'accord de la prédestination et de la liberté, le contempler, le contempler comme on contemple le soleil, d'un œil ébloui et qui, à force de voir, ne voit plus :

quelle incommensurable idée de la dignité de l'homme, de la tendresse, et, si l'on peut parler ainsi, de la délicatesse de l'amour de Dieu ! Il veut être aimé librement, il veut qu'on sache pourquoi on l'aime. La prédestination, c'est la constance de ses bienfaits ; la liberté, c'est la raison et l'intelligence ; l'accord, c'est la clémence et le pardon, c'est le sang de Jésus, qui, au moindre cri de repentir, tombe sur le péché, le dissout, l'anéantit, et sans cesse remplace par ces œuvres de grâce qui sauveront le monde la multitude des œuvres de mal qui le perdraient... O mon cœur, arrête ici, sois humble, tais-toi ! Que veux-tu expliquer ? est-ce toi qui t'épouvanteras d'un mystère ? Va, nourris-toi des fruits que ce soleil fait mûrir, et ne demande pas d'autres témoignages de sa vertu. Ce que tu comprends, tous les cœurs chrétiens le comprennent, aucune langue ne l'expliquera. Prie pour ceux qui s'obstinent orgueilleusement dans les ténèbres à nier ce que tu vois bien ; et si Dieu, touché par tes prières, leur inspire autant d'humilité, ils en sauront bientôt autant que toi-même, et plus que n'en peuvent apprendre toutes les analogies.

Mes frères qui vous refusez à Dieu, c'est pour vous que j'ose élever la voix, malgré tant de motifs qui m'imposeraient le silence si je n'écoutais que ma force et les conseils de l'égoïste raison ; c'est pour vous que je vous parle de moi-même avec cet abandon, sur lequel on se méprendra peut-être et qu'il peut paraître juste de condamner. Mais j'obéis à des entraînements plus forts que moi. Vainement, avant d'écrire, je me marque des limites que je ne franchirai pas ; quelque chose me soulève, m'emporte ; je ne puis plus m'arrêter ; et, tout étonné moi-même de m'entendre, je me demande si c'est moi qui viens de parler ainsi ; car jamais je n'ai prévu que je dirais ces choses, et tout à l'heure elles n'étaient pas dans mon esprit. Les voilà pourtant : je me

croirais coupable à présent de ne pas les dire. Pensez ce que vous voudrez, mais c'est que je vous aime.

Priez pour moi si je vous suis utile; priez plus ardemment encore si j'ai le malheur de vous scandaliser. Je n'ai point de mauvaise intention : j'ai regardé ma vie, c'est la vôtre; souvent je l'ai crue amère, elle est cependant pleine de bénédictions; qui que vous soyez, c'est votre vie... Tout y a passé vite, et beaucoup de temps y fut mal employé : hélas ! n'est-ce pas encore votre vie ? Enfin j'ai demandé à Dieu de pardonner le passé : plus ou moins, qui n'a pas cette demande à lui faire ?.. Je lui ai demandé surtout de protéger l'avenir, de multiplier dans mes jours l'occasion des bonnes œuvres, de me faire vivre pour effacer le mal, pour mériter, pour l'aimer, pour le servir, pour être son enfant soumis et fidèle, pour rendre à mes frères le bien qu'il m'a fait. Par l'ardeur des vœux que nous faisons emsemble, que ce soit ma vie ! O mes frères, que ce soit notre vie !

Nous étions aux approches de Pâques. Afin de solenniser comme il convient à des enfants de Dieu et de l'Église catholique cette fête si glorieuse, mes amis s'efforçaient de redoubler de piété, et redoublaient, en effet, de vigilance pour eux et de prières pour moi. Un motif religieux dirigeait toutes leurs visites dans Rome, où je les accompagnais toujours; la foi et l'amour de Dieu inspiraient leurs conversations; ils restaient plus longtemps prosternés devant les autels, et moi j'étais plus troublé et plus pressé que jamais, et plus que jamais irrésolu. J'attendais toujours ces lettres qui n'arrivaient pas; je pensais que des catastrophes avaient éclaté depuis mon départ, et que par là peut-être Dieu commençait à me punir; ou simplement qu'oublié de ceux dont je me croyais aimé, j'allais faire encore une fois l'épreuve, si souvent faite, du mensonge de toutes les affections.

J'enviais le bonheur de mes amis chrétiens, qui s'aimaient entre eux d'une amitié sainte et durable, qui aimaient toujours Dieu par-dessus toutes choses, et qui vivaient continuellement dans la certitude de son amour.

Un jour de dimanche, l'un d'eux proposa de sanctifier la soirée par une lecture pieuse ; tout le monde en fut d'accord, et moi-même j'y consentis bien volontiers. Adolphe avait apporté de Paris quelques volumes contenant le *Carême* de Bourdaloue. Il lut le titre de plusieurs sermons; l'un aimait mieux celui-ci, l'autre celui-là. On convint de s'arrêter au choix indiqué par l'époque où nous étions; nous entrions dans la semaine sainte.

Quoique je ne sois rien moins qu'habile dans l'art excellent de la lecture à haute voix, moitié par vanité, moitié par le désir de plaire à mes amis, je m'étais offert comme lecteur. Adolphe me présenta donc le livre, ouvert au sermon pour le lundi de la semaine sainte : *Sur le retardement de la pénitence.* Je ne fis pas d'abord attention à ce titre, — qui surprit mes compagnons, ainsi qu'ils me l'avouèrent plus tard, et qui les rendit attentifs comme à un avis solennel que le Seigneur allait me donner en leur présence. — Je ne songeais véritablement qu'à lire de mon mieux à ces chrétiens un discours que je croyais de nature à les intéresser plus que moi.

Je ne connaissais rien de Bourdaloue; j'appris vite à le connaître. On sait comment procède ce grand prédicateur : il pose et divise, en quelques lignes d'une admirable clarté, le sujet de son discours, s'emparant sur-le-champ de l'esprit de l'auditeur, et le frappant, comme d'un coup de massue, du bloc des sévères et irrésistibles doctrines qu'il va lui développer. Puis il marche, il s'avance d'un pas tranquille, mais impitoyable; il monte comme les grandes eaux, couvrant dans

toute son étendue l'espace qu'il s'est marqué, gagnant toutes les objections l'une après l'autre, allant des plus faibles aux plus élevées, et les submergeant toutes des flots envahisseurs de sa logique, sans cesse alimentée par la puissance de la foi et par la science de la doctrine, qui est la vraie science de Dieu. Peu de mouvements, point de fleurs : il ne songe pas à entraîner, il dédaigne de séduire; mais une clarté qui ne permet aucun subterfuge, une raison qui s'élève sans effort à toutes les hauteurs, une certitude impassible qui accule tout ce qu'on lui oppose dans la contradiction et dans la folie. Or je me trouvais aux prises avec ce rude adversaire, sur le dernier terrain où je m'étais refugié. Chaque mot que je lisais frappait d'aplomb sur mon esprit, broyait mes prétextes, déjouait mes ruses, me convainquait de ma déraison, proclamait ma folie. Ou plutôt je ne lisais pas : j'écoutais, avec une sorte d'effroi et de stupeur, une voix qui ne semblait plus être la mienne, et qui, en révélant, en presence de mes amis, toutes mes pensées misérables, me couvrait de honte et de confusion. Je tremblais, je balbutiais, je me sentais rougir ; mon front s'humectait de sueur. Tantôt je voulais jeter le livre et me retirer; tantôt je voulais m'interrompre pour m'écrier que j'étais vaincu, et que je prenais l'engagement de ne plus résister à des raisons dont la force me laissait sans excuses; tantôt je sentais des larmes me gagner: et je continuais, à travers l'orage de ces sentiments divers, ce sermon, cet avertissement à la fois paternel et terrible, où les menaces de la mort éclataient à côté des plus douces assurances de salut si je voulais me sauver, et qui me faisait si bien sentir qu'en effet, dans la position où Dieu m'avait mis, j'avais moi-même, en mes propres mains, et le don de ma grâce et la sentence de ma condamnation.

Tout ce qui m'avait été dit, tout ce que je me disais moi-

même, et tout ce que je craignais de m'avouer, Bourdaloue me le répétait à voix haute, avec l'autorité souveraine de l'Écriture sainte, des Pères, de son propre genie, avec des paroles qui pénétraient comme des glaives ardents jusqu'au fond de ma conscience : « Je viens aujourd'hui vous dire ce que l'ange a dit à saint Pierre dans la prison : *Surge velociter*, levez-vous et ne tardez pas. Je sais quelle illusion vous séduit, et par quels prétextes la passion vous trompe et vous joue. Pour calmer les remords intérieurs de votre âme, vous ne renoncez pas entièrement à la pénitence, mais vous la différez; vous ne dites pas : Je ne me convertirai jamais : ce désespoir fait horreur; mais vous vous dites : Je ne me convertirai pas encore si tôt. Et moi, je veux vous faire voir les suites malheureuses de ce retard, et l'affreux danger où il vous expose...

« Il n'y a rien de certain, mes frères, dans le futur, que son incertitude même. Il n'y a rien de certain, sinon que nous y serons surpris; car le Sauveur du monde nous l'a dit en termes formels : *Qua hora non putatis*. Après une parole si positive, mais si terrible, ajouterai-je encore au désordre de mon péché les désordres de la plus insensée témérité, remettant toujours ma conversion, demandant toujours trêve jusqu'au jour suivant ? Puis-je ignorer que ce lendemain a perdu des âmes sans nombre, et que l'enfer est plein de réprouvés qu'il a engagés dans le dernier malheur ! Ils se flattaient du lendemain, et il n'y en avait point pour eux : ils avaient fait un pacte avec la mort, suivant l'expression du texte sacré, et la mort ne le gardait pas. Est-il croyable qu'elle changera de nature pour moi, et qu'étant si infidèle pour le reste des hommes, j'aurai seul le droit de pouvoir m'y fier ? Quand même je l'aurais, ce lendemain, sera-ce un temps de pénitence et de conversion ? Toute sorte de temps n'est point le temps de la pénitence...

« Nous le connaissons, chrétiens, ce temps de la visite de notre Dieu ; ce jour qui nous est accordé, nous le connaissons ; et peut-être à l'instant que je vous parle Dieu vous dit-il : Voici, pécheur, votre jour, voici le temps que j'ai destiné pour vous; c'est aujourd'hui qu'il faut quitter cette vie libertine, car je ne veux plus de retardement. »

C'étaient là de ces paroles qui me faisaient pleurer, car je sentais vivre en moi-même le miracle qu'elles m'annonçaient; mais bientôt j'étais saisi d'épouvante en écoutant ces menaces :

« Qui sait si Dieu, se tournant contre nous (après que nous aurons méprisé la grâce), ne nous dira point alors, comme à ces Juifs dont il est parlé au premier chapitre d'Isaïe : Retirez-vous, et ne paraissez point devant mes autels pour me faire une offrande indigne de moi ; je ne vous connais plus, et vos sacrifices me sont à charge. Comme roi des siècles et monarque éternel, je voulais les prémices de vos années, je voulais ces années de prospérités, qui furent pour vous des années de dissolution, je voulais ces années de santé, que vous avez consumées dans le repos oisif d'une vie molle et paresseuse ; je voulais cette jeunesse, dont vous avez fait le scandale de tant d'âmes ; je voulais cet âge mûr, qui s'est passé dans les intrigues de votre ambition démesurée. Vous avez sacrifié tout cela au monde, et vous l'avez fait dans l'assurance que ce serait assez de m'en offrir quelques débris ; et moi, je vous dis que ces oblations me sont odieuses, et qu'il est de ma gloire de les réprouver. Ainsi parlait le Seigneur ; et ainsi se comporte-t-il tous les jours à l'égard de certains pécheurs, après les délais criminels qu'ils ont apportés à leur conversion. »

Mes amis eurent pitié de moi ; prétextant la fatigue d'une si longue lecture, ils m'interrompirent à la fin de la seconde

partie ; et de fait, véritablement je n'en pouvais plus ; mais, bien avant dans la nuit, la voix de Bourdaloue retentit à mon oreille, et le lendemain encore je l'entendais comme un tonnerre menaçant.

Ce jour-là, si je ne me trompe, qui était le lundi de la semaine sainte, ou le mardi, nous allâmes entendre la messe à Saint-Pierre. Je n'entrais jamais sans émotion dans ce temple sublime, et, comme un vrai catholique de Rome, j'y faisais de bon cœur acte de dévotion. Je ne manquais pas de baiser le pied de cette statue du prince des apôtres, dont le bronze en cette partie s'est usé et a pris une autre couleur au contact des lèvres fidèles qui viennent s'y poser. Quels cœurs malheureux ont donc les premiers conçu un triste plaisir à contester le sentiment, si naturel, qui nous porte à honorer les reliques des saints et à les invoquer devant leurs images ? J'étais, certes, libre de préjugés ; je n'étais pas chrétien encore, je refusais encore à Dieu ce qu'il me demandait essentiellement, et déjà pourtant j'aimais les saints. Mon cœur et ma raison me montraient en eux des médiateurs qu'il m'était doux et consolant d'appeler à mon secours.

Après la messe nous allâmes nous agenouiller devant la balustrade qui entoure, près du maître-autel, le tombeau des apôtres. C'était notre usage toutes les fois que nous visitions Saint-Pierre, et même, je puis bien l'avouer, j'avais souvent trouvé que mes amis y passaient un peu trop de temps. Il n'en fut pas de même ce jour-là. Appuyant mon front sur mes mains jointes, j'osai enfin, devant Dieu, contempler franchement mon âme bouleversée depuis un mois par tant de contradictions, chargée de tant d'inquiétudes, bourrelée de tant de remords, si honteuse de ses lâchetés, si effrayée de l'avenir qui l'attendait, si incertaine encore dans ses résolutions. Jamais je n'avais vu si clairement mes misères ; je fus saisi de pitié,

et, ne pouvant plus me retenir, je pleurai sur moi-même à chaudes larmes, dans une angoisse et dans un déchaînement de douleur que je ne saurais exprimer. C'était un trouble sans pareil, une confusion inouïe ; le regret de mes péchés et l'amour de mes péchés, la colère, la tendresse, l'impuissante fureur d'un cœur vaincu malgré lui, le repentir généreux d'un enfant qui retourne à son père, le désespoir d'un jeune homme arraché à tous ses plaisirs, la reconnaissance d'un prisonnier délivré de ses fers ; tout ce que je pouvais penser, tout ce que je pouvais comprendre, tout ce que je pouvais sentir, alimentait ce torrent de larmes ; je pleurais d'avoir méconnu Dieu, je pleurais de ne plus pouvoir l'offenser en sécurité. Prosterné à ses pieds, je lui demandais d'anéantir lui-même jusqu'aux derniers vestiges les indignes idoles pour lesquelles je l'avais trahi ; et presque au même instant, ô folie et misère ! je le suppliais de ne les point briser. Et comme si j'avais pleuré du sang, il me semblait qu'avec mes larmes s'en allait ma vie.

A ce moment violent, mais rapide, quoiqu'il m'eût suffi pour embrasser, dans le pêle-mêle de leur défaite, l'ensemble de mes désirs les plus contraires, succéda bientôt une sorte de calme qui amena de désolantes réflexions. Il me parut que j'étais toujours au même point, et que ce jour de la conversion, dont Bourdaloue m'avait parlé la veille, ou n'était pas encore venu pour moi, ou bien plutôt etait passé, passé à jamais, passé par ma faute, passé pour mon éternelle condamnation, et que j'allais en mourir coupable, ou retomber plus bas dans ce bourbier d'iniquités que j'aurais pu fuir, pour y mériter, par de plus longues souillures, de plus terribles punitions. Une sorte de rage alors s'empara de mon cœur, et j'osai me révolter contre cet arrêt sévère que je prêtais à Dieu. Mais quoi ! pensai-je, Dieu n'est-il pas clément et plein de misé-

ricorde ? Il ne m'a pas condamné ; car je veux me convertir, je veux me convertir aujourd'hui, je ne lui demande qu'un peu de secours. Quel secours demandais-je ? un miracle sans doute, n'étant pas capable de comprendre encore celui qui s'opérait en moi. Comme si je m'étais attendu à être transporté dans les airs, ou à voir des yeux de mon corps Dieu descendre de sa gloire pour m'absoudre et me transformer, je me figurais qu'il ne voulait pas m'exaucer parce que ces prodiges ne s'accomplissaient pas. Je m'adressai aux saints apôtres : Pierre, vous avez renié par trois fois votre maître ; Paul, vous l'avez persécuté ; ai-je donc plus péché que vous ? Venez à mon secours ! obtenez-moi le pardon que vous avez obtenu ! étrange prière, cri d'orgueil jeté par le ver à demi écrasé dans la fange. Mais je devais offenser Dieu même en implorant sa grâce, et, après lui avoir demandé pardon de mes fautes, lui demander pardon encore de mon insolent repentir.

Et comme les saints apôtres ne sortaient point de leur tombeau pour venir en personne m'assurer qu'ils intercéderaient en ma faveur, après de nouvelles larmes je me levai convaincu que je ne me convertirais pas.

Voilà le triomphe de la raison humaine, ou du moins quels services je tirais de ma raison. Elle souffrait bien que je demandasse à tout propos des miracles ; elle ne suffisait pas à me pousser là où tout lui disait cependant que ces miracles si désirés s'accompliraient.

Et quand nous fûmes sortis du temple, je navrai le cœur de mon pauvre Gustave, qui augurait bien de ces larmes et de cette longue prière, en lui disant avec sincérité que je m'étais offert à Dieu, mais que Dieu ne voulait pas de moi, et que je ne serais jamais chrétien. Puis, comme un moment auparavant j'avais demandé secours à Dieu, demandant à l'enfer un autre secours, j'allai encore voir

à la poste si j'avais des lettres de France, et l'on me répondit encore qu'il n'y en avait pas. Et c'est ainsi, Seigneur, que j'ai toujours vécu dans le miracle de votre pitié, mais alors je l'ignorais. Ne me condamnez pas, maintenant que, le sachant si bien, après avoir abusé jadis de mon ignorance, je suis tenté d'abuser de ma foi.

Gustave et Adolphe étaient à mon sujet remplis d'inquiétudes. — Hélas ! se disaient-ils, est-ce qu'il ne profitera pas des grâces de Pâques et de Rome, dont le Seigneur se plaît à l'accabler ? Gustave, bravant l'humeur sombre et taquine où j'étais presque continuellement, cherchait les occasions de me dire une bonne parole. Adolphe, moins libre avec moi, n'osait me presser, et se bornait à me prodiguer les marques d'une affection dont on ne peut se figurer la constante douceur ; car cette âme pieuse exhalait la douceur comme une fleur exhale son parfum.

Un jour, et je crois bien que c'était encore ce même mardi de la semaine sainte, Adolphe tournait autour de moi, cherchant comme toujours ou à me distraire ou à m'éclairer. J'étais assis, je lisais je ne sais quel livre ; toujours n'était-ce pas le sermon de Bourdaloue : je lui gardais rancune. Je levai les yeux sur Adolphe, il était aisé de deviner sa pensée, et, obéissant moi-même à je ne sais quel bon mouvement que m'envoyait Dieu : « Cela vous ferait donc bien plaisir, lui dis-je, Adolphe, si je me convertissais ? » Il ne répondit pas, mais je vis dans ses yeux une larme. Qu'il soit béni pour cette larme !

Oui, soyez bénis tous, mes chers tuteurs, pour l'aide que vous m'avez donnée en ce difficile combat. Je sais combien vous avez prié pour moi, car depuis j'ai prié pour d'autres ; et avec quelle ardeur, avec quelle plénitude de tendresse et de foi le chrétien ne supplie-t-il pas Dieu de prendre et de tou-

cher ces cœurs rebelles, qu'il lui présente sans se décourager jamais ! Soyez bénis de m'avoir tant aimé !....

C'est un doux moment dans la vie du chrétien que celui où, n'étant pas tout à fait rentré encore dans la grâce de Dieu, il est assuré d'y rentrer bientôt, et se prépare avec une joie qui n'est pas sans mélange de crainte et de saisissement, cherchant à bien effacer jusqu'aux moindres traces de ses souillures, parfois inquiet de savoir s'il y réussira, mais plus ordinairement rempli d'une confiance surnaturelle dans la voix qui lui promet de lui rendre toute sa pureté. Déjà il parcourt l'éden des promesses divines : s'il n'est qu'un étranger admis par grâce dans ce beau jardin, demain une grâce nouvelle, et qui lui est formellement assurée, l'en fera possesseur : il sera l'enfant du maître ; il fleurira, germera, chantera pour lui. Ces amis qu'il y rencontre seront demain ses frères : il ira pénétré d'amour et de reconnaissance, et couvert de la pourpre divine, s'asseoir avec eux au banquet paternel. Que cette attente m'était chère, et de quelles beautés nouvelles Rome et toutes choses ravissaient mes yeux ! Dans ces églises où nous allions prier, je n'étais plus un vivant blasphème ; j'avais dépouillé l'insolence stupide de mon orgueil, et mille objets, muets et morts jusque-là commençaient à m'y parler tendrement. Un sens inconnu s'éveillait en moi, qui me faisait respirer au milieu des temples je ne sais quels parfums épanchés par des fleurs invisibles, et qui donnait à leur silence des voix confuses encore, mais si douces pourtant que jamais musique de midi sous les feuillages, ni savants accords de la lyre, ni accents inspirés de la poésie et de l'éloquence, ne m'avaient plus enchanté. Les saintes images paraissaient me suivre d'un regard fraternel ; quelquefois je contemplais la croix comme si je ne l'avais pas vue encore de toute

ma vie ; et véritablement, comme je la voyais alors, je ne l'avais point encore vue ; elle faisait battre mon cœur, elle étincelait de prodiges, elle s'élevait, elle s'agrandissait, elle se perdait dans le ciel et sous mes larmes.

Devant les tableaux pieux, je me plaisais à cet aimable sourire dont les saints et les anges qu'on y a représentés caressent le spectateur, je leur disais en mon âme : Demain je reviendrai, et c'est à un frère que votre sourire s'adressera. J'étais noblement orgueilleux de toutes les gloires de la Religion et de l'Église, dans l'auréole des saints, dans les cicatrices des martyrs, dans le bois et dans les clous de la croix, je retrouvais des titres de famille, et je sentais que mon âme ne volerait jamais assez haut pour embrasser l'horizon des splendeurs que Dieu m'allait prodiguer....

Enfin, il me fut donné d'achever le lent et pénible, mais sincère aveu, devant lequel j'avais reculé si longtemps. Je l'avais commencé avec des déchirements terribles, je le terminai dans le calme vivifiant de l'espérance et du repentir. A genoux aux pieds du saint religieux qui m'exhortait sur ma vie passée, et sur la vie nouvelle qu'il fallait mener désormais, je n'éprouvais plus ni regrets pour les choses abandonnées, ni craintes pour l'avenir. J'écoutais d'une oreille pieusement attentive les leçons de la sagesse divine, elles portaient dans mon cœur une lumière complète, je sentais pleinement possibles toutes les œuvres qu'elles me recommandaient, je n'y voyais plus rien d'assujettissant, elles ne me proposaient plus rien d'obscur ; et jusqu'à cet adorable et facile pardon de tant d'erreurs, tout m'était expliqué par la bonté suprême qui n'y mettait d'autre condition que de mieux faire à l'avenir, après m'avoir donné dans ce but toutes les grâces dont j'aurais besoin.

J'étais dans le port, et je regardais d'un œil tranquille cette mer infinie des anciennes tentations où il ne me semblait pas que de nouvelles tempêtes dussent jamais m'éprouver.

Je savais ce que c'est que le mal : c'est ce que Dieu défend. Vingt-quatre années j'avais vécu sans le savoir et sans pouvoir l'apprendre : je le savais maintenant pour ne plus l'oublier, et toutes mes déceptions et toutes mes misères n'étaient plus un mystère où se perdît ma raison.

Je bravais la possibilité de toutes les infortunes, sans daigner même honorer d'un regard celles qui pouvaient me menacer. Dieu intervenait visiblement dans ma vie : j'avais la foi. Je l'avais trouvée avec toutes les consolations, avec toutes les évidences, avec toutes les certitudes, là où l'on m'avait dit que je la trouverais. Viennent donc l'orage et le malheur ! je vaincrai par ce signe, me disais-je en contemplant le crucifix.

Et lorsque, levant sa main sur ma tête, le ministre du Seigneur prononça d'une voix douce et grave les paroles sacramentelles de la miséricorde et du pardon, je me courbais plus bas en frémissant d'allégresse : j'adorai le secret inexplicable de la clémence divine, et je compris que Dieu pouvait me pardonner, parce que je sentis que j'étais pardonné.

Le lendemain, mes amis, bénissant Dieu,me conduisirent au banquet céleste de la réconciliation. C'était durant l'octave de Pâques, à la sainte basilique de Sainte-Marie-Majeure. Jésus mon Sauveur, ayez pitié, dans votre grande miséricorde, et de moi si indigne de tant de grâces, et de tous ceux pour qui je vous ai prié ce jour-là !

(Rome et Lorette.)

Religion

JÉSUS-CHRIST.

ÉSUS-CHRIST est le fils unique du Dieu unique. Il est la puissance, la sagesse et la splendeur incréée de l'Incréé .Il est le Dieu de la terre et du Ciel, le Roi éternel, tout-puissant comme son Père et ne faisant qu'un avec lui dans l'indivisible Trinité. Par un mystère qui dépasse tout entendement et qui satisfait toute raison, Dieu l'a donné à la terre, et en le donnant, il s'est donné lui-même. Ce Jésus ainsi donné est le fils de l'homme et Fils de Dieu, Homme et Dieu tout ensemble : Homme né sous la loi, Dieu pour consommer et accomplir la loi; Homme pour servir, Dieu pour affranchir ; Homme pour plier sous le fardeau, Dieu pour vaincre ; Homme pour mourir, Dieu pour triompher de la mort. Et telle est cette merveille, que les yeux de notre esprit peuvent voir la divinité à travers l'humanité, la puissance qui a créé le monde et vaincu l'enfer à travers l'infirmité que l'iniquité humaine a clouée sur la croix. Car Jésus est un être divin composé de deux natures bien différentes, l'une divine, l'autre humaine ; l'une incréée, l'autre créée ; l'une éternelle, l'autre temporelle. Par cet

ouvrage, par ce miracle, la divinité vit en l'homme et l'homme subsiste en Dieu ; l'homme et Dieu se retrouvent sans cesse en Jésus-Christ. Il est né, mais d'une vierge.

Ce n'est qu'un enfant pauvre dans un berceau d'emprunt, mais une étoile l'annonce, les anges le saluent d'un cantique qui renferme en deux mots toute sagesse, les saints le bénissent, les rois de la science viennent l'adorer, les tyrans ont peur. Il fuit, mais enveloppé d'une garde invincible. Il vit dans l'humilité, mais souverain maître de tout ; dans l'infirmité, mais sa parole guérit les malades, ressuscite les morts, chasse les démons, arrête la sève des plantes, commande aux éléments. Il paie le tribut, mais en rendant la mer tributaire. Il souffre sur la croix, mais à l'heure prédite et comme il l'a voulu. Il expire, mais le centurion le reconnaît sur le bois infamant où il meurt, comme les bergers et les Mages l'ont reconnu dans la crèche où il est né. Il est enseveli mort, et il écarte lui-même la pierre de son sépulcre et il en sort vivant.

(Vie de Jésus-Christ.)

LA TRÈS SAINTE VIERGE.

AVEC Marie, une nouvelle beauté apparaît dans le monde. C'est la Vierge, la Mère, la Sainte, la Martyre ; c'est l'Amie ; c'est quelque chose de plus grand, c'est la perfection de l'humilité. Elle avait toutes les vertus et les unissait en une parfaite harmonie, de telle sorte que la beauté de son visage n'était que l'expression de sa sainteté rendue visible aux regards. L'Esprit de Dieu la prophétise partout dans les Saintes Écritures. Elle est la porte à jamais fermée que vit Ezéchiel, et qui ne donnait passage qu'au Sei-

gneur ; le temple de Salomon, revêtu au dehors du marbre blanc de la pureté, au dedans de l'or très éprouvé de la charité ; la verge d'Aaron qui, déposée dans le tabernacle, s'y couvrit miraculeusement de fleurs et de fruits. Elle est la toison de Gédéon, seule abreuvée des rosées célestes, tandis que la terre reste sèche alentour ; le vase d'or qui contient la manne ; l'arche d'alliance qui renferme non plus les tables de la Loi, mais l'Auteur de la Loi. C'est elle qui fut annoncée au serpent et qui lui écrasera la tête ; c'est la nouvelle Eve, toute pure et invincible, préservée du péché et victorieuse du péché. Elle a la même part à notre salut qu'Eve a eue à notre perte. Par elle, le nouvel Adam, Jésus-Christ, va recevoir une génération semblable à celle du premier qui n'était que sa figure. Elle sera le plus saint des temples qu'ait vus la terre. Mais le temple est le lieu du sacrifice ! L'ange dit à Marie qu'elle « a trouvé » la grâce : elle ne l'a trouvée qu'afin de la rendre au monde. Ce qu'Eve a perdu, Marie l'a retrouvé ; les fils d'Eve le redemandent, la croix le leur rendra.

(Vie de Jésus-Christ.)

SAINT JOSEPH.

QUAND Marie est de retour à Nazareth, un autre personnage se montre : c'est Joseph, ouvrage non moins merveilleux de la grâce de Jésus. L'Évangile n'a qu'un mot à sa louange : « Il était juste. » La charge dont il est honoré et la manière dont il la remplit font comprendre l'abondance de cette justice. Il reçut de Dieu, à l'égard de Marie et de Jésus, l'affection, la vigilance et l'autorité de l'époux et du père. Il est fait sur le modèle de Marie, comme elle fils de David, vierge comme elle, humble comme

elle, obéissant, plein de prudence et de courage. Il ressemble au patriarche Joseph, en le dépassant autant par la perfection de ses mérites que par le caractère de sa mission, non seulement chaste, mais vierge ; non seulement instruit, mais inspiré et dirigé de Dieu. Joseph, fils de Jacob, réserve le froment nécessaire pour lui et pour le peuple ; Joseph, époux de Marie, reçoit le pain vivant et le garde pour lui et tout le genre humain. Il lui est dit :« Prends l'Enfant, » comme si Dieu lui adressait la parole que le prophète adresse à Dieu même : « A toi le soin du pauvre. » Joseph est le type des apôtres, qui porteront le Christ dans tout l'univers. Ainsi s'expriment saint Jean Damascène, saint Bernard, saint Hilaire de Poitiers et d'autres Pères et Docteurs. Un grand serviteur de Dieu, qui a vécu de nos jours, pénètre plus avant dans ce beau mystère. Lorsque Joseph, après Marie, s'approche pour adorer Jésus à la crèche, c'est, dit le P. Faber, l'ombre du Père éternel qui s'arrête au-dessus de l'Enfant, et la connaissance temporelle du fils de Dieu se complète par cette figure de sa nativité sans commencement et sans fin. Joseph était en face de Jésus visiblement à la place du Père éternel. L'âme humaine de Jésus l'a regardé non seulement avec l'amour le plus tendre, mais encore avec un respect profond et une soumission ineffable. C'est pourquoi, devant l'humble et doux Joseph, le respect surtout nous domine à cause de cette ombre d'identité avec le Père. Nous ne pouvons décrire sa sainteté, parce que nous manquons de terme de comparaison. Cette sainteté, plus élevée que celle des autres saints de Dieu, est encore d'un genre différent. Joseph a été une apparition dans le monde, une apparition du Père éternel.

Il est doux et clément, il est pauvre et obscur, il est passif et docile , et il est en même temps la forteresse inex-

pugnable où s'abritent l'honneur de Marie et la vie de Jésus. Caché comme Dieu, plein d'une tranquillité divine ; juste d'une justice tempérée par la miséricorde comme celle de Dieu, il communique avec Dieu pendant son sommeil, comme si son sommeil n'était que le repos mystique de la contemplation. Le premier après Marie il adora Jésus, et l'Enfant le sanctifia de nouveau, l'éleva à une sphère plus éminente de sainteté, afin qu'il pût être le supérieur officiel de son Dieu.

Qui peindra ce moment mystérieux auquel Jésus naissant contempla pour la première fois de ses yeux humains le visage de Marie ? Qui dira la joie et le respect de ces regards tournés vers saint Joseph, l'homme choisi pour être appelé son père, qui mérita cette gloire, qui méritera de vivre plus qu'aucun autre dans son intimité, et qui, enfin, nous le pouvons penser, l'aimera le plus ? Jésus, Marie, Joseph ! trois royaumes de Dieu dont Dieu était le seul roi : trois créations, et le Créateur était une de ces créations, trois, et cependant unité merveilleuse par l'amour ; trinité terrestre !

(Vie de Jésus-Christ.)

SOUMISSION A LA VOLONTÉ DE DIEU.

DANS un jardin, au printemps, vous voyez les plantes bourgeonner et quelques-unes qui commencent à fleurir. Elles fleuriront, elles auront des parfums, elles donneront des fruits, chacune à son heure. Il leur faut, pour cela, seulement ce que le ciel leur distribue de soleil et d'air. Elles ne changent point de place ; Dieu prend soin de les féconder où elles sont. Elles ne se jalousent pas ; le brin d'herbe a sa beauté comme la fleur et comme le fruit, parce qu'il a aussi son utilité ; car dans la nature, telle chose est utile

parce qu'elle est belle, la beauté de telle autre consiste dans son utilité. Pourquoi donc vous plaindre de votre rôle, pourquoi le trouver trop borné, trop humble ? Pourquoi vous inquiéter et vouloir faire tant de choses ? Restez où Dieu vous a mis ; portez les fruits qu'il vous demande.

Petit brin d'herbe, le passant vous dédaigne, mais Dieu prend soin de vous faire croître ; son soleil est tout entier pour vous.

Et le sage sait bien que dans votre frêle enveloppe se cache un suc précieux.

Parfois nous croyons que notre destinée va changer de face et de voie : Dieu nous conduit en des lieux où il semblait que nous ne dussions jamais aller, nous met dans des situations où nous ne pensions ne nous trouver jamais. Nous sommes émus, tout près de pleurer.

Il faut dans ces grands doutes, dans ces circonstances solennelles, se confier en Dieu, détourner ses yeux de la vie, se réfugier dans la prière, ouvrir les ailes de la foi, et des hauteurs où elle s'élève, se contempler soi-même comme si l'on n'existait déjà plus. Quand l'âme est au ciel, qu'importe où s'en ira souffrir le corps ! D'ailleurs, si Dieu nous assigne tel devoir pour lequel nous aurions de la répugnance, c'est qu'il est bon d'y être soumis, et nous devons compter que la force de le remplir ne nous manquera pas. Songeons toujours à la vie éternelle, comptons toujours sur la bonté de Dieu. Toute journée n'a qu'un certain nombre d'heures, et il n'est point de malheur terrible qui puisse empêcher le lendemain d'arriver. Un de ces lendemains sera le jour de la mort. Il n'est point de tyran qui puisse nous empêcher de mourir.

(Rome et Lorette.)

LA PRIÈRE.

LES formules usuelles, généralement adoptées par les catholiques de France, sont très douces, très simples et très belles.

Je ne les répéterai point ici, j'aime à penser que tous mes lecteurs les connaissent. Bossuet, Fénelon, et tant d'autres illustres conducteurs d'âmes, les ont composées du suc des livres sacrés, mais elles semblent faites par tout le monde, tant elles vont droit à tous les cœurs. Elles furent pour moi une excellente leçon de doctrine et de morale chrétienne : ces accents de tendresse élevés vers le Ciel ; ces protestations de Foi, d'Espérance et de Charité ; cet examen de conscience sur le mal commis envers Dieu envers le prochain, envers nous-mêmes ; ce pardon demandé pour toutes les fautes de la journée ; cette nuit qui commence, placée sous la protection de l'ange gardien ; ces vœux de la fraternité catholique, pour les parents, pour les amis, pour les pauvres, les prisonniers, les voyageurs, les malades, les agonisants, et pour les ennemis, pour tout ce que l'on doit chérir et pour tout ce qui souffre dans le monde ; ce pieux souvenir donné aux morts ; ces vieilles prières de l'Eglise enchâssées comme des pierres précieuses dans l'or pur de tant de supplications aimantes ; le *Pater* si plein d'abandon et de filiale confiance ; le *Credo,* si vaillant et si robuste de foi ; l'*Ave,* qui mouille les yeux de pleurs : c'était cela que souhaitait mon âme, c'était la pleine lumière que j'attendais ; et toute la douce paix du chrétien, cette paix tant cherchée, me fut expliquée dans un jet éblouissant de foi et d'amour.

(Mélanges.)

SENS MYSTIQUE DU MIRACLE DE CANA.

En renouvelant à Cana cette marque de sa souveraineté, Notre-Seigneur opère d'une façon plus soudaine ce qu'il fait d'ailleurs tous les jours, aussi merveilleusement sans que nous y prenions garde. Tous les jours l'eau du ciel distillée dans les entrailles de la terre, sucée par les racines de la vigne, et distillée une seconde fois dans cet alambic aux rayons du soleil, vient gonfler le raisin. La transmutation instantanée n'est pas plus difficile, que l'autre ; Celui qui de rien a créé les substances, et l'outil par lequel elles se transforment, peut les transformer sans employer l'outil.

En même temps, ce changement que fait Jésus-Christ dans la nature de l'eau est la prophétie et la figure de celui qu'il vient accomplir dans la nature humaine. Les six urnes destinées à l'eau des purifications, ce sont les six periodes entre lesquelles on divise le temps qui a précédé la venue du Messie, d'Adam à Noé, de Noé à Abraham, d'Abraham à Moïse, de Moïse à David, de David à la Captivité, et de la Captivité à Jésus-Christ. Ces six périodes ont contenu la révélation du futur Messie, exprimée par l'eau dans le langage de l'Écriture, et, sans cette révélation nécessaire à la purification des Juifs, les temps antérieurs seraient demeurés stériles et vides. Le Christ y était donc contenu, mais caché, comme d'une certaine manière l'urne contient le vin sans que l'on puisse l'y découvrir. Par l'ordre de Jésus, les six vases sont remplis jusqu'au bord, parce que les prophéties ont reçu de lui leur accomplissement. Ainsi le changement de l'eau en vin représente tous les mystères de la Rédemption. Les prophètes les ont annoncés, le Christ en apprit la réalité.

Les Juifs ont eu cette eau, et elle n'a été pour eux que

l'eau, que l'instrument d'une purification matérielle incomplète, ou même tout à fait vaine, semblable aux ablutions répétées des Pharisiens. Ils lavaient leurs mains et faisaient des œuvres stériles ou impures. Ils buvaient, et leurs cœurs ne recevaient ni chaleur, ni force, ni joie. Les livres des prophètes, dit S. Augustin, sont insipides et fastidieux, si on ne les entend pas, et, pour les entendre, il faut y découvrir Jésus-Christ. Parce que les juifs n'y découvrent pas Jésus-Christ, ils les lisent sans les comprendre, et ne les interprètent que pour les défigurer, parce que Jésus-Christ nous y apparaît, ils enivrent nos âmes. Et maintenant, nous comprenons la miséricorde du cœur de Marie, quand elle dit à son Fils : *Ils n'ont plus de vin.* C'est-à-dire : la force leur manque, la joie leur manque, la lumière leur manque : ayez pitié d'eux, avancez votre jour, donnez-leur le vin de la vérité.

Et Jésus, en changeant l'eau en vin, après qu'il a entendu cette prière, promet qu'il va remplacer le sens littéral par le sens spirituel, la lettre qui tue par l'esprit qui vivifie, la figure par la réalité ; il changera l'eau en vin, quand il donnera à ses disciples la vraie intelligence de l'Écriture, et les enivrera de Dieu avec ce qui les laissait auparavant indifférents et froids. « Puisez maintenant » ; ce vin miraculeux sera l'instrument d'une autre transformation, d'un autre miracle ; par lui les impudiques seront chastes ; les orgueilleux deviendront humbles et doux, et ceux qui tremblent devant le monde seront remplis de courage pour confesser Dieu. Car il arrivera une plus grande merveille, et le vin de Cana n'est encore que la figure du vrai breuvage. Écartons ce dernier voile : nous voyons apparaître le mystère des mystères : l'Eucharistie. Le premier acte de la vie publique de Jésus-Christ est donc la prophétie de ce qui fait l'objet même de sa mission, et prépare la foi au sacrement qui en sera le couronnement et

le miracle incompréhensible et immortel. Il a voulu par là, dit un Père, nous donner une marque anticipée du pouvoir par lequel il devait, plus tard, dans le sacrement de l'Eucharistie, changer le vin dans son sang, comme l'eau changée à Cana fut aussitôt réellement du vin.

Il est écrit de ce vin du calice qu'il fait « germer les vierges », parce que sa vertu, éloignant toute flamme terrestre, allume dans les âmes l'ardeur immortelle du souverain amour. Quoique le vin de Cana n'en fût que la figure, Jésus, ne laissa pas d'y attacher sa grâce, non seulement ceux à qui il avait donné crurent en lui, mais la tradition rapporte que plusieurs le suivirent. Cela est certain, au moins pour l'époux, qui devint l'apôtre saint Simon ; et l'on croit que l'épouse, de son côté, s'attacha à la sainte Vierge, et demeura près d'elle. La présence de Jésus et de Marie avait glorifié leurs noces, et montré qu'ils s'étaient unis dans l'affection de deux cœurs purs. Mais ils préférèrent cet amour plus haut qui, tournant vers Dieu leurs tendresses humaines, lui en sacrifie les délices, et les voit en retour recevoir de lui un charme éternellement durable et sacré.

(Vie de Jésus-Christ.)

LE CHRIST DE L'AME.

TANT que le Christ daignera se conserver sur la terre une voix pour parler à l'âme humaine, l'esprit humain pourra reprendre et porter le joug, et ce joug ne sera jamais, certes, un joug adouci et façonné pour son orgueil : il n'en voudrait pas. Ce sera ce joug austère et pesant, quoique rendu si suave et si léger par l'amour, auquel ont couru, depuis le Christ, les plus fières et les plus belles intelligences qui aient rayonné dans l'histoire de l'humanité. Le Christ de l'âme

sera, jusqu'à la consommation des siècles, le Christ qui parlait aux simples et qui aimait les humbles ; qui confondait les superbes ; qui voyait le publicain justifié dans ses soupirs et le pharisien réprouvé dans sa prière ; qui disait aux malades : Votre foi vous a guéris ! et aux pécheurs : Votre foi vous a sauvés ! et aux docteurs : Soyez des enfants ! Jusqu'à la consommation des siècles aussi, le Christ de l'âme sera le Christ de la pauvreté, des larmes, des mépris ; le Christ bafoué, flagellé, renié ; le Christ du prétoire, du calvaire et de la croix. Regardez-le bien : voilà le Christ, il n'y en aura pas d'autre ; *Christus meus,* s'écriait Tertullien. C'est le cri de l'âme humaine, à jamais. Quoi que dise l'esprit, l'âme ne s'y trompera pas. Ce cadavre livide et lacéré sur ce bois infâme a été le spectacle le plus beau que la terre et les cieux aient offert aux regards de Dieu, il sera l'amour de l'âme humaine, aussi longtemps que l'âme humaine pourra produire une flamme d'amour.

Or, tel le Christ, telle l'Église. De même qu'en la dure nudité de la croix réside le charme vainqueur de l'âme, de même en la sévérité de la doctrine réside le charme vainqueur de l'esprit. Que voulez-vous ôter, que voulez-vous ajouter à l'œuvre de Dieu ? Nous sommes perdus de systèmes, d'accommodements, de combinaisons, de compromis de toutes sortes ; nous avons vu le fond de la sagesse humaine ; nous avons reconnu, à la double épreuve de la raison et du cœur, le point faible de toutes les théories ; nous avons rencontré le doute sur les lèvres de tous les docteurs ; il nous faut une doctrine qui croie en elle-même et qui s'affirme de la part de Dieu jusqu'à braver non seulement notre examen, mais nos railleries, mais nos menaces, mais nos fureurs, et qui nous dise : Venez à moi, je suis la vérité ; je suis immortelle, venez à moi, si vous voulez vivre.

(Mélanges.)

LES CONFÉRENCES DE SAINT-VINCENT DE PAUL.

LES conférences de Saint-Vincent de Paul sont des réunions laïques où, sans distinction d'opinion, de position sociale ni d'âge, des chrétiens s'occupent du seul soin de consoler et d'assister les pauvres. Fondée à Paris, après la révolution de juillet, par quelques étudiants, cette société de bonnes œuvres est aujourd'hui l'une de nos plus efficaces institutions de charité. Énumérer les sommes qu'elle a dépensées, les pauvres qu'elle a sauvés de la mort ou du désespoir, les orphelins qu'elle a recueillis, élevés, préservés du vice, ce ne serait révéler qu'une partie de ses bienfaits : elle a secouru davantage peut-être ses propres membres, ces jeunes gens à qui elle a donné la sainte et sérieuse occupation d'être tout de suite des hommes de bien. Dans ce moment brillant et redoutable de la vie, où le jeune homme enfin libre s'avance vers le monde, il appartient à la première influence qui s'empare de lui ; rarement cette influence est salutaire, rarement elle tend à lui donner une expérience qui l'éclaire et ne le gâte pas. La conférence le met en contact avec des esprits déjà mûrs, avec des cœurs généreux. Par le grand spectacle de la misère, elle l'instruit sur les devoirs qu'il est tenu de remplir envers ses semblables ; elle l'habitue à méditer le dévorant problème des sociétés modernes, ce paupérisme qui n'est pas longtemps un mystère pour les chrétiens, mais que les chrétiens doivent plus que d'autres étudier, non moins dans l'intérêt général que pour satisfaire aux obligations de leur conscience, et savoir comment ils useront des biens que Dieu voudra bien leur confier. Ainsi occupé, le frivole jeune homme ne tarde pas à considérer sagement la vie. En même temps que les devoirs, il en connaît les plus nobles joies. Cette

connaissance, il l'acquiert sans remords ; le fruit qu'il en retire n'est pas l'égoïsme, c'est la charité. La famille se rassure lorsqu'elle apprend que le fils exilé s'est enrôlé sous la bannière de Saint Vincent de Paul ; elle augure bien de sa conduite, de ses études, de son avenir, et elle a raison.

(Mélanges)

LA VÉRITÉ CATHOLIQUE.

SI nous voulons défendre la vérité catholique, il faut la défendre telle que le pape l'enseigne, non telle que les puissances du moment la voudraient. Peu importe que l'on mécontente ou un parti, ou un peuple, ou un siècle ! Ni rois, ni peuple, ni siècle n'ont de concessions à lui demander. Elle est ce qu'elle est. Ceux qui la repoussent périront ; ceux qui la déguisent l'outragent. Comme ils rougissent d'elle, elle rougit d'eux : elle refuse leur humiliant secours. Elle ne se met pas aux voix, elle se passe des majorités, sans les leurrer et sans les posséder, elle les gouverne pour leur salut. Le monde subit avec rage l'ascendant d'un petit nombre de fidèles, rangés autour de la vérité qu'il maudit. Que de fois, savamment travaillé par les ferments du doute, le monde s'est soulevé contre la vérité dans le dessein de l'écraser enfin et de l'anéantir ! Il n'a tué que des hommes. Chaque fois la vérité est sortie plus brillante de ce bain d'injures et de sang ; et le Pontife romain, l'homme en qui la vérité ne peut défaillir, élève sa voix et répand sur les ruines du monde la parole qui réparera tout.

Que dit-il alors ? Rien de nouveau. Il pardonne comme il a toujours pardonné ; il enseigne ce qu'il a toujours enseigné. Il répète ce que Pierre et Paul ont dit à César et à Rome, ce que les martyrs ont confessé dans les supplices, ce que les

pères et des docteurs ont appris à toutes les nations, ce que les missionnaires portent également à la barbarie sauvage et à la barbarie civilisée : la vérité qui a été repoussée partout et toujours et qui partout et toujours a vaincu. Heureux ceux qui l'aident à vaincre par cette confession courageuse de sa divinité et par ce respect religieux de son intégrité ; qui ne s'ingèrent point de la restreindre, ou de l'étendre, ou de l'embellir, pour complaire à quelques esprits malades, pour lui attirer quelques tièdes amis, peut-être (car ce passage est glissant) pour se ménager à eux-mêmes de frivoles triomphes ; mais qui, fermes dans leur amour et répudiant toute victoire qui n'appartiendrait pas uniquement à la vérité, croient l'honorer assez et la servir comme il faut en succombant pour elle. Ils ont raison et ce sont eux qu'elle glorifie. Du sein de la mort, ils sont encore témoins. Elle s'appuie d'âge en âge sur leurs écrits voués aux dérisions du vice et de l'ignorance, elle se pare de leurs ossements traînés aux gémonies ; leur fermeté, traitée de fanatisme et de fureur, est un des arcs-boutants du monde.

(Mélanges)

TRANSFORMATION CHRÉTIENNE.

QUE Dieu te bénisse, homme d'or, jeune cœur plein des vertus antiques ! Tes pareils, rares en tout temps, semblent n'exister dans le nôtre que comme une dernière protestation du bien contre le mal vainqueur. Tu cours docilement à tous tes devoirs, tu pries Dieu, tu aimes les pauvres, tu respectes les supérieurs et les vieillards, tu travailles sans te plaindre, tu ne sais pas faire un mensonge, tu n'es pas jaloux, tu te loues de ton sort obscur.

Heureuse ta jeune épouse, chaste comme toi ; heureux ton fils au berceau ! heureuse ta fille, fleur aimable qui va croître

à l'ombre de la prière, et qui, ne sachant point parler encore, sait déjà sourire au nom de Jésus ! heureuse ta maison, asile d'honneur et de pureté, bien fermée aux souffles mauvais de ce monde, et dont jamais le blasphème, ni l'avarice, ni l'envie aux louches regards, ni l'ambition chargée de songes homicides, ne franchiront le seuil sacré.

J'ai vu ce miracle, j'ai vu le marbre brut devenir cette statue parfaite.....

Il était bon, sans doute, mais son intelligence et son cœur fléchissaient au mal, emportés des mêmes désirs, des mêmes passions, des mêmes oublis que la masse commune de ces prodigues qui perdent en orgies les dons du ciel. La première fois qu'on lui parla de Dieu, il se moqua, et ne parla que de ses plaisirs. Son art, qu'il aimait pourtant, ne tenait que des discours impurs ; son cœur, accessible à l'orgueil, ne croyait pas à la vertu. Dieu se fit entendre, et je n'oublierai jamais cette merveille. Le matin, allant à l'église, où il devait participer au banquet eucharistique, il disait : « Je crois, mais je tremble ; je suis à Dieu, mais j'ai peur du monde : s'il me raille, je peux retomber. »

Une heure après, quel changement ! « Ah ! s'écriait-il, allons conter mon bonheur à tous ceux que j'ai connus. Allons leur dire que je suis chrétien, et qu'il faut qu'ils le deviennent ; allons crier partout que c'est une folie de ne pas suivre l'Évangile, et de ne pas adorer Jésus-Christ. »

Je le vis dès lors, emporté sur les ailes de la foi, monter vers Dieu sans cesse et s'affliger toujours de ne pas monter assez haut. Soudain celui que j'avais connu plein de vanité et d'orgueil fut un héros de modeste douceur ; la chasteté voila ses regards ; la charité régna dans cette âme qui n'avait été que généreuse, et le voilà humble, grand et heureux.

(Les Libres Penseurs.)

Maison paternelle de Louis Veuillot. (P. 11)

SOLDATS MARTYRS

LORSQUE Abd-el-Kader faisait des prisonniers ou recevait des déserteurs, il leur proposait d'abord d'embrasser l'islamisme. Les déserteurs ne refusaient guère. Abd-el-Kader, d'ailleurs, ne leur confiait des armes et n'était sûr d'eux qu'à cette condition. C'était aussi ce qui le rendait si odieux à nos soldats. Un de ces misérables ayant été tué dans une petite affaire, à l'approche du bois des Oliviers, les soldats placèrent son cadavre sur le talus d'un ravin ; et toute la colonne, en passant, lui jeta des exécrations, « parce qu'il avait renié Jésus-Christ. » Beaucoup de nos soldats, faits prisonniers, sont morts martyrs, ayant volontairement et formellement préféré la mort à l'apostasie. Une fois, sous le gouvernement du maréchal Valée, un poste qui était mal gardé fut surpris aux environs de la Maison-Carrée, sans coup férir, par les Arabes d'Abd-el-Kader, qui pressèrent aussitôt ces hommes d'opter entre l'abjuration et la mort. L'officier, après un moment de silence, consulta des yeux le tambour, debout près de lui. — Lieutenant, dit l'héroïque soldat, à voix haute, vous ferez ce que vous voudrez, moi, je ne renie pas mon baptême et mon Dieu. — Ni moi, reprit l'officier. — Ni moi ! — Ni moi ! — Ni moi ! s'écrièrent les uns après les autres, à l'exception de deux seulement, ces saints et glorieux enfants de la France. A l'exception des deux lâches, tous eurent la tête coupée. Les renégats furent emmenés à Tagdempt, l'un d'eux y mourut , l'autre put s'échapper et revint au camp français, où il rendit compte de ces faits. Nous en avons lu le rapport, signé du colonel Lamoricière, et, si nous avons bonne mémoire, écrit de sa main.

(Mélanges.)

LA SALETTE.

LE samedi 19 septembre 1846, vers midi, deux petits bergers, un garçon de onze ans et une fille de quinze, tous deux très pauvres, très simples et très ignorants, faisaient paître leurs troupeaux sur une montagne écartée de la paroisse de la Salette, au diocèse de Grenoble. Ils n'étaient pas du même hameau et ne se connaissaient que de la veille. Par une chaleur brûlante, les deux enfants cherchaient un peu d'ombre et de fraîcheur au fond d'un ravin, près d'un ruisselet alimenté par la fonte des neiges, où l'instant d'auparavant ils avaient trempé leur pain. Tout à coup, une dame d'une éblouissante beauté leur apparut. Elle était vêtue d'une robe blanche et d'un manteau d'or, et portait un diadème étincelant. Les enfants eurent peur. La dame s'avança vers eux, les rassura, et, leur parlant avec beaucoup de tristesse, elle leur dit que le peuple était menacé de grands malheurs s'il ne cessait de transgresser la loi de son Fils. Elle se plaignit surtout du blasphème, de la violation du dimanche et de l'inobservation des lois de l'Eglise. Sa prière, dit-elle, avait détourné les fléaux préparés pour punir tant de crimes ; mais cette prière même ne suffirait plus, et la colère divine ne se laisserait désarmer que par la conversion des pécheurs. Elle annonça que les pommes de terre seraient gâtées, que le blé semé ne rendrait rien, que les petits enfants, agités de convulsions, mourraient dans les bras de leurs mères, que les riches feraient pénitence par la faim. Cependant, la piété et le retour à Dieu pourraient encore conjurer ces désastres. Elle recommanda aux enfants de prier eux-mêmes plus assidûment qu'ils ne l'avaient fait jusqu'alors. Elle donna à chacun d'eux un secret à garder, que l'autre ne connut point ; et ensuite, leur ayant commandé de répéter à tout le peuple ce

qu'ils avaient entendu, elle s'éloigna de quelques pas vers le haut du ravin, s'éleva un peu de terre, demeura ainsi quelques instants parfaitement visible, puis se fondit insensiblement comme un peu de neige aux rayons du soleil. La tête disparut la première, puis les bras, puis tout le corps. Il ne resta qu'une trace lumineuse qui bientôt se dissipa. Les deux enfants, étonnés, se regardèrent. — Il faut, dirent-ils, que ce soit une grande sainte.

Mais l'heure de faire rentrer les troupeaux n'était pas encore arrivée. Ils attendirent jusqu'au soir, et ce fut alors qu'ils racontèrent ce qu'ils avaient vu. On se moqua de leur crédulité. Cependant ils parlaient avec tant de feu et d'énergie ; leurs dépositions, entendues séparément, s'accordaient si bien ; ils étaient si fermes, si insensibles à toutes les séductions et à toutes les menaces, et, quoiqu'ils eussent conservé toute leur simplicité, un changement si extraordinaire se faisait remarquer en eux, qu'il fallut bien les croire. Leur sincérité était évidente. Toutes les hypothèses possibles d'une supercherie dont ils auraient été involontairement les complices furent promptement envisagées et écartées. Le lendemain, jour de dimanche, le maître du petit garçon lui commanda d'aller tout dire avant l'office au curé de la Salette, qui ne savait rien encore. C'était un bon vieillard ; son grand âge le forçait au repos, et il était sur le point de quitter des fonctions devenues trop rudes pour lui. Il écoute le berger, l'interroge jusque dans les moindres détails, et, convaincu que cet enfant ne ment pas, il raconte en sanglotant, du haut de la chaire, tout ce qu'il vient d'apprendre. Le même jour, tandis que le maire soumet les enfants à un interrogatoire minutieux, plusieurs habitants de la Salette se rendent sur le lieu du miracle. Rien d'extraordinaire ne frappe leurs yeux ; ils remarquent seulement le jaillissement abondant et limpide

de la fontaine près de laquelle la dame s'était assise. Cette fontaine, toujours tarie dans les temps de sécheresse, ne coulait pas la veille. Depuis lors elle a coulé en toute saison, et de nombreux malades se sont guéris en buvant de son eau.

(Mélanges.)

JEUNES ATHLÈTES CHRÉTIENS.

UN jour, sous Dioclétien, l'amphithéâtre fut rempli des fidèles du Christ. Les mains étendues, les yeux levés au ciel, ils se tinrent immobiles, sans témoigner aucune crainte, sans dire un seul mot. Les spectateurs tremblaient et les juges avaient peur. On lâcha les bêtes, elles se précipitèrent en rugissant, mais tout le peuple les vit s'arrêter comme muselées devant un jeune homme de moins de vingt ans qui, debout au milieu de l'arène, les bras en croix, tranquille, se donnait à Jésus-Christ et ne daignait penser ni aux bêtes, ni au peuple, ni à la mort. Une autre fois, à Rome, la vierge Agnès, âgée de treize ans, condamnée à mourir par le feu, entra sereine dans le bûcher. Elle étendit les mains, bénissant le Christ qui la préservait des souillures du démon, et les flammes, s'éloignant d'elle, menacèrent ceux qui les avaient allumées. Dieu voulut que des milliers de semblables prodiges manifestassent la vertu du sacrifice de Jésus. Il les multiplia sans frustrer ses martyrs, par miséricorde pour leurs bourreaux ; et ce fut ainsi qu'en trois siècles l'univers apprit à faire le signe de la croix.

(Vie de Jésus-Christ,)

ESTÈVE ET SULPICE.

SULPICE entra chez Estève un matin d'été. — Je pars pour Rome, dit-il à son ami, et je m'offre à l'Eglise. Avant de quitter Paris, je vais prendre congé d'une de

mes villas. Si vous voulez m'y accompagner, je vous en ferai cadeau.

Sulpice est grand amateur des prés, des jardins et des bois ; mais il ne possède au monde qu'une grande malle, qu'il remplit de livres plutôt que d'habits, et une excellente mémoire, laquelle a deux portes de communication toujours ouvertes, l'une sur l'esprit, l'autre sur le cœur. Tant qu'il ne s'agit que de causer, il puise largement dans cette riche mémoire ; s'il s'agit d'écrire, il n'en tire qu'un petit nombre de pages en style excellent, juste ce qu'il faut pour payer son logement à l'hôtel garni, solder le compte modeste de son tailleur, et acheter de temps en temps une terre.

Voici comment il achète une terre.

Durant l'hiver, qu'il passe ordinairement à Paris, il amasse quelques centaines de francs. Le printemps venu, il prend dans sa grande malle de quoi garnir un sac de soldat, monte en diligence, et gagne quelque pays dont il a d'avance étudié la topographie et l'histoire, aux bibliothèques des quais. De l'endroit où le laisse la diligence, il part à pied, le sac au dos, en quête de sa terre. Lorsqu'il l'a trouvée comme il la désire, pittoresque, silencieuse, fournie d'eaux et de bois, il s'arrête. Sa maison est déjà disposée pour le recevoir, c'est l'auberge. Il l'estime toujours assez vaste pour lui, car il prétend n'avoir jamais pu remplir qu'une chambre.

Il est le bienvenu. Un domestique l'attend au seuil ; domestique précieux, qui ne le hait point, qui ne cherchera pas à pénétrer ses secrets, qu'il pourra traiter en égal, parce que ce domestique, qui va le servir, ne sera point à lui. L'hôte, majordome attentif, veille à ce que rien ne lui manque. Madame l'hôtesse, femme de charge

obligeante et familière, aura soin de ses habits, elle lui fera même de la tisane, s'il prend quelque malaise.

Il s'installe. Il étudie le vallon, la rivière, la colline. Bientôt il sait son pays par cœur ; il en connaît les plus douces et les plus intimes beautés, il les goûte, et ne les oubliera pas. Il est propriétaire, le plus heureux des propriétaires, toujours en bonne intelligence avec ses voisins, point envié, point jaloux, chéri du presbytère, du château et de la ferme, donnant à tous, libéralement, de bons avis pour s'embellir et pour s'enrichir. Il fait rectifier des jardins, planter des arbres, élaguer des massifs, se rend utile, laisse dans les âmes plus de bonnes semences encore qu'il n'en a fait jeter dans le sol. On le voit partir à regret, on lui demande de revenir. Lorsqu'il revient, son retour est une joie. On a badigeonné sa chambre, on a mis à son lit des rideaux neufs ; on se plaît à lui montrer le bon fruit de ses conseils. Pour lui, il garde en un coin particulier de sa mémoire tous les plans de sa propriété nouvelle ; il saura la décrire avec l'exactitude du compas et le charme du pinceau.

Sulpice est un vrai propriétaire ; il tire gloire de ses richesses et veut qu'elles soient appréciées. Lorsque par hasard il se trouve à Paris dans la belle saison, il court le matin chez un ami, l'enlève et le mène visiter une de ses villas de la banlieue. Les chevaux sont mis, la voiture attend. Pas un véhicule faisant le service des environs de Paris, dont il ne connaisse parfaitement le poste et les heures. Sa verve s'éveille aux premiers tours de roue, elle éclate à l'aspect des premiers buissons ; le grand air agit sur lui comme le vin, dit-on, sur certains poètes. C'est un homme d'esprit qui a plus d'esprit, un homme heureux qui se sent plus heureux, une âme affectueuse

qui devient plus cordiale. Qu'il parle de Dieu, des hommes ou de la campagne, son imagination se joue mieux à travers les idées : il a des mots, des comparaisons, des paradoxes qui échaufferaient l'imagination d'un caissier. Dès qu'on a mis pied à terre, il s'engage lestement dans les champs. Quelle fête alors, rien que de l'entendre, rien que de le voir ! Il vous conduit aux plus agréables sites par les plus agréables chemins. Vous diriez qu'il connaît des arbres dont l'ombre est plus fraîche et des gazons dont le velours est plus vert ; les oiseaux et les feuilles le saluent d'une chanson faite pour lui, d'une chanson nouvelle, qu'ils ne disent point à d'autres. Il sait tout admirer sans pâmoison, sans contrainte ; on est à cent lieues des emphases de Gessner. C'est la magie des *Géorgiques,* avec je ne sais quelle grâce chrétienne que le latin n'a pas ; et il n'est plus possible d'oublier ces feuillages, ces bruissements, ces contours.

Voilà ce qu'il appelle « donner » une maison de campagne.

On va prendre Sulpice pour un jouvenceau ? Il a quarante-cinq ans ; mais l'âge ne peut rien sur cette ardeur profonde. Le temps semble le pousser en sens inverse des autres hommes, et le ramener au berceau par le chemin qui mène à la tombe.

Estève et Sulpice étaient assis en face d'un plat d'œufs et d'une bouteille de vin d'Argenteuil, dans la salle basse d'un cabaret dont les fenêtres ouvraient sur un étang. Estève, plus jeune que Sulpice de quinze bonnes années, paraissait cependant plus grave ; il ne riait jamais le premier, et ne riait qu'à demi.

— Sulpice, dit-il, *votre* campagne est charmante, votre cru d' Argenteuil est excellent, et l'on a faim chez votre cui-

sinier. Le cadeau mérite tous mes remercîments ; recevez-les : mais je ne vous tiens pas quitte, et vous ajouterez quelque chose.

SULPICE. — Vous voulez peut-être un chemin de fer pour venir ici ? Hélas ! vous ne l'aurez que trop tôt, vous y perdrez la traversée du bois, la montée de la colline, l'appétit et la solitude. Vous serez alors chassé d'ici, comme je l'ai été de Meudon, par les invasions périodiques de la rue Saint-Martin.

ESTÈVE. — Non, Sulpice ; mon opinion est faite sur les chemins de fer, et je suis, comme vous, de l'espèce qui ne voudrait point laisser disparaître les coucous. Je ne demande pas un moyen de revenir ici plus promptement ; abréger la peine, c'est abréger le plaisir. Ce que je veux de vous, c'est le secret de votre joie, de cette bonne humeur que n'altèrent ni les révolutions, ni les années, ni la mauvaise fortune.

SULPICE. — Vous le possédez, mon secret : je prie le bon Dieu. Ne savez-vous point le *Pater,* et ne le dites-vous pas au moins deux fois par jour ?

ESTÈVE. — Si fait ; mais.....

SULPICE. — Quoi, mais ?

ESTÈVE. — La prière, sans doute, raffermit l'âme ; elle préserve du désespoir et empêche de succomber au dégoût. Mais, de la résignation que la prière procure au contentement inébranlable où je vous vois, il y a si loin !

SULPICE. — La résignation et le contentement sont deux étages de la même hôtellerie : pour arriver du premier au second, il ne faut que monter un petit escalier très agréable, qui s'appelle la logique. Si vous êtes déjà résigné, raisonnez un instant, et vous serez satisfait. Toute puissance et toute bonté viennent de Dieu ; *majeure.* Folie de

résister à la volonté de Dieu, nécessité de s'y soumettre, résignation : *mineure*. Mais cette volonté très sainte est aussi très juste, et très éclairée, et très aimante ; donc, elle n'agit sur nous que par justice, par lumière et par amour, donc, elle nous guide et nous pousse vers le souverain bien ; donc nous sommes toujours, ou du moins nous pouvons toujours entrer dans la voie la plus sûre pour arriver à ce bien unique et suprême. *Conséquence :* bénissons Dieu et tenons-nous contents. — Il n'y a point de syllogisme plus simple..

ESTÈVE. — Mon cher ami, cela vous est commode à dire.

SULPICE. — Mon cher ami, avec votre permission, cela vous est facile à faire.

ESTÈVE. — Mais non ! Est-ce qu'il n'y a pas autour de nous mille spectacles, et en nous mille passions qui nous apportent chaque jour un épouvantable contingent d'angoisses et de douleurs ? Sans doute, Dieu est bon, Dieu est juste, et j'admets tout ce que vous dites, vous le savez bien ; cependant ma foi ne s'étonne pas plus de mes inquiétudes qu'elle ne s'explique votre tranquillité.

SULPICE. — Qui vous a dit que je n'eusse point d'inquiétudes ? Les spectacles du monde passent devant mes yeux, aussi tristes que devant les vôtres ; mon cœur n'est pas exempt de passions ; enfin, le contingent d'angoisses que chaque jour vous apporte tombe sur mon âme chaque jour, sans prendre garde que celui de la veille y est encore tout entier.

ESTÈVE. — Et vous êtes si calme, avec tout cela ?

SULPICE. — Vous seriez aussi calme que moi, si vous n'aviez que cela. Mais aux deux fardeaux que nous portons, vous en ajoutez, si je ne me trompe, un troisième, sous lequel vous chancelez. La charge de la veille et celle du jour ne vous suffisent pas : sans que rien vous y oblige, vous en prenez follement une troisième.

ESTÈVE. — Laquelle donc ?

SULPICE. — Celle du lendemain.

ESTÈVE. — Je l'avoue ; mais...

SULPICE. — Point de *mais*, s'il vous plaît ! Dieu vous doit secours et assistance pour vos maux présents et passés. Quant aux maux futurs, priez-le de vous les épargner, et n'y pensez plus.

ESTÈVE. — Eh ! comment faire pour n'y plus penser ? Ils sont là, je les vois venir, ils vont fondre sur moi...

SULPICE. — Qu'importe qu'ils soient prochains et imminents! Dieu est plus près encore pour les détourner. Craignez-vous qu'il vous oublie, surtout lorsque vous l'avez mis en demeure de veiller sur vous ?

ESTÈVE. — Tout le monde ne peut avoir cette confiance.

SULPICE. — Dites que tout le monde ne l'a pas, ce sera la vérité ; mais il est vrai aussi que tout le monde peut l'avoir.

ESTÈVE. — Comme il vous plaira. Ceux qui ne l'ont pas sont à plaindre, vous l'avouerez, surtout en un temps tel que le nôtre.

SULPICE. — Ceux qui n'ont pas confiance en Dieu sont à plaindre en tout temps, et en tout temps c'est leur faute. Ils imaginent sans doute que Dieu n'est pas assez puissant, ou pas assez bon, ou pas assez sage ? Qu'ils luttent contre cette sotte passion de leur esprit, comme ils lutteraient contre quelque grossière passion de la chair. Je ne vois pas pourquoi vous seriez plus fatalement condamné à vous alarmer qu'un joueur à jouer, un ivrogne à boire, un débauché à se vautrer dans les orgies. Que conseilleriez-vous aux victimes de ces vices brutaux, les entendant se plaindre de leur ruine et de leurs maladies ? D'être sobres, d'être chastes, de ne pas livrer leur fortune et leur âme aux hasards des cartes. Dites-vous, cher Estève, que Dieu vous aime et que l'avenir lui ap-

partient : vous serez alors délivré de ce souci de l'heure future, qui est le plus terrible et le plus insense de tous ceux que notre folle espèce s'inflige volontairement. Que pouvez-vous craindre, en effet, et que pouvez-vous éviter ? Qu'il s'agisse de votre vie ou de celle de vos proches, il faut la permission de Dieu pour qu'un cheveu tombe d'une tête humaine : mais si la permission de Dieu est donnée, quel autre recours avez-vous que la prière et la soumission ? Vous fuirez ? Bien : à condition qu'en fuyant le danger, vous ne fuirez pas le devoir. Vous irez dans un lieu où l'on ne meurt point, n'est-ce pas ? Êtes-vous sûr qu'avant d'arriver en ce lieu si bien défendu contre la mort, vous ne trouverez pas la mort sur le chemin ?

ESTÈVE. — Vous êtes fataliste, mon cher Sulpice.

SULPICE. — Le fataliste est celui qui croit les malheurs futurs assez inévitables pour s'en affecter d'avance. Moi, je raisonne : je me dis que Dieu accomplit en dépit de nos calculs tout ce qu'il a résolu ; mais je crois que nos prières éveillent sa miséricorde, et que sa miséricorde fait fléchir même son inflexible justice. Je le prie donc, je lui offre le sang de Jésus-Christ, cette source expiatoire qui coule toujours pour laver mes péchés ; je m'applique, en un mot, suivant le conseil d'un Père de l'Église, à ne fuir Dieu qu'en me jetant dans ses bras. Une fois là, nous pouvons attendre. L'épreuve, si elle vient, sera accompagnée de cette force et de ces consolations auxquelles nous n'avons nul droit quand nous voulons *jouir* de l'épreuve avant qu'elle soit venue.

ESTÈVE. — Vous me laissez sans réplique, mais non sans résistance. Quelque chose, au fond de mon cœur, proteste contre ma raison vaincue. Je ne sais ce que j'ai à répondre.

SULPICE. — *Ce que l'on conçoit bien s'exprime clairement...* Je vous laisse à juger ce que peuvent valoir des idées et des

sentiments que vous concevez mal. Raisonnez moins, ou plutôt subtilisez moins, et priez davantage. La prière est l'action qui doit suivre le raisonnement. Je suppose qu'il s'agit de franchir une rivière trop large et trop rapide pour être traversée à la nage. Vous apercevez à quelque distance un bateau garni de rames : vous ne pouvez l'atteindre en étendant les bras, mais vous avez à votre disposition une longue corde, pourvue d'un grappin : voilà de quoi passer l'eau. Vous savez qu'en jetant le grappin sur le bateau, vous l'attirerez à vous, et qu'en faisant mouvoir les rames, vous franchirez le fleuve. N'offensez-vous pas la Providence, ne vous trahissez-vous pas vous-même, si, tous ces raisonnements faits, vous restez à vous lamenter, criant que vous ne pourrez jamais passer cette terrible rivière, que la nuit va vous surprendre sur le rivage et que vous y périrez ? Or le bateau, c'est la miséricorde de Dieu, qui vous portera sain et sauf sur les eaux profondes ; la corde, le grappin, les rames, c'est la prière. Priez, et vous passerez l'eau, vous gagnerez la rive heureuse. Peut-être aurez-vous le vent contraire, il faudra se raidir sur la rame : mais prétendez-vous faire un tel voyage sans vous fatiguer un peu ?

ESTÈVE. — Hélas ! je crains que ce ne soit là le fond de mes désirs. Vivre sans fatigue ! telle est, peut-être, l'objection qui se révolte obscurément dans les ténèbres de mon cœur, sans que je sache ou que j'ose la formuler.

SULPICE. — Ah ! vous l'exprimez assez ! Je la connais. Plus d'une fois, dans cette nuit où elle se cache, elle m'a livré de terribles combats !

ESTÈVE. — Plus heureux que moi, vous l'avez vaincue.

SULPICE. — Oui, comme on peut la vaincre. Elle a trois noms et trois caractères : elle s'appelle concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, orgueil de la vie. C'est

elle qui fait toutes ces jolies choses que nous voyons dans le monde. Les ayant faites, elle les ramasse en faisceaux et dit insolemment à Dieu : Pourquoi as-tu permis le mal et nous as-tu voués au malheur ? Puis, sur cette base d'arguments, elle invente des hérésies, des systèmes politiques et sociaux, pour rendre à l'espèce humaine son bonheur et sa dignité.

Je me suis laissé prendre, durant la plus grande part de ma vie, à ses innombrables sophismes ; et aujourd'hui encore, les connaissant bien, j'ai besoin de veiller pour n'être pas séduit. Voulez-vous que je vous raconte cela ? C'est l'histoire de tout le monde.

ESTÈVE. — Dites. Nous verrons si mon âme peut s'asseoir sur les fondements où la vôtre a pris son repos....

Un jour, une affaire importante m'appela impérieusement à cent cinquante lieues de Paris. J'emmenai avec moi un ingénieur dont je pouvais avoir besoin. C'était une manière de juif fort mal baptisé, qui, en vertu de son baptême, n'était plus juif, et, en vertu de sa juiverie, n'était pas chrétien. Du reste, garçon d'esprit indépendamment de son métier qu'il savait bien, et bon diable. Il avait passé par toutes les doctrines du temps ; de toutes il avait retenu quelque chose : un peu saint-simonien, un peu phalanstérien, un peu guèbre, un peu musulman, un peu illuminé. Tout cela faisait ce qu'on appelle aujourd'hui un socialiste. Nous causâmes ; il entreprit de me convertir. Dans le courant de la conversation, je lui confiai que je ne me trouvais pas heureux. Il me répondit que cela était tout simple, personne ne pouvant être heureux en ce monde mal ordonné. Vous êtes fait, ajouta-t-il, pour des jouissances infinies ; mais vous ne pourrez goûter ces jouissances qu'après avoir refondu le globe, la société et vous-même. —

Voilà de la besogne ! lui dis-je. — Non, reprit-il. La stérilité actuelle du globe sera vaincue par les premiers assauts du travail harmonien. Il ne s'agit que de faire succéder l'harmonie à la concurrence anarchique qui nous divise et nous arme les uns contre les autres. Nous sommes tous très mal dans le monde, parce que chacun de nous n'y voit que soi, et veut plier le reste des créatures à lui servir d'instrument. Abdiquons cette personnalité égoïste, devenons frères et solidaires les uns des autres : le mal est vaincu, le monde change de face. — C'est la doctrine chrétienne du sacrifice, observai-je ; elle est noble et généreuse ; mais la pratique en est impossible. — La doctrine chrétienne, reprit-il, a fait son temps. L'homme en a reconnu la fausseté ; il ne peut s'y soumettre, parce qu'elle ne le gouverne qu'à condition de le mutiler. Nous, au contraire, nous donnons libre essor à tous les instincts de l'humanité ; elle peut, elle doit les suivre tous, parce qu'elle n'en a point de mauvais. — Comment ! m'écriai-je ; mais tous les instincts de l'homme se réduisent à un seul, qui est précisément cet égoïsme auquel vous attribuez avec raison tous nos maux. L'homme se souvient d'avoir été, à l'origine, le roi solitaire et non collectif de toute la création ; et son orgueil, qui l'a fait tomber, le pousse sans cesse à reconquérir ce primitif empire. Il ne veut être le plus beau, le plus aimé, le plus savant, le plus éloquent, le plus riche, que pour être le plus puissant. Son éternel travail a pour but de l'élever au-dessus de ce qui l'entoure. Il essaye d'abattre tout ce qu'il ne peut dominer, et, sans la parole de Jésus-Christ, il ne comprendrait même pas qu'il pût appeler un autre homme son frère. Pour mon compte, je l'avoue, cette parole seule me fait souvenir que mes ouvriers, mes agents et tous ceux

que j'emploie sont mes semblables. Mon instinct est d'être votre maître, et de réduire à la même servitude quiconque est encore au-dessus de moi. Je n'en ai point de plus énergique. Je suis curieux de savoir quelle espèce de bonheur vous pouvez me promettre à moins de satisfaire cet instinct, ou de m'enseigner à le vaincre.

Il me fit là-dessus le pathos accoutumé de sa secte, qui m'intéressa, parce que je l'entendais pour la première fois. Tout en me reprochant de ne voir dans le monde que mon cerveau, ce garçon n'y voyait que son ventre. En échange de mes joies d'orgueilleux, il me promit des jouissances de pourceau, non moins irréalisables. Je lui répondis que son paradis terrestre me soulevait le cœur, mais je lui accordai qu'au temps où nous sommes, si l'on ôte Jésus-Christ, il n'y a que Fourier. Fourier est le véritable prophète du socialisme, en dépit des dissidents que nous voyons aujourd'hui s'efforcer de faire école à part, moins par dégoût de tant d'absurdités que par jalousie. Qu'est-ce que le phalanstère ? Une classification hiérarchique de toutes les sensualités au profit les unes des autres. Fourier fait du genre humain une immense armée de cuisiniers, de maçons, de baladins et de bayadères occupés à le divertir, et se nourrissant des restes de son orgie. C'est là que doivent aboutir naturellement tous les systèmes forgés dans la nuit et dans le chaos de notre intelligence, dès que Jésus-Christ n'y met plus sa règle et sa lumière, c'est-à-dire dès que la triple concupiscence y devient souveraine. Si nos vieux panthéistes, aujourd'hui décriés et détrônés, qui disaient que le christianisme n'en a pas pour trois cents ans ; si nos politiques conservateurs, acharnés à faire dominer les intérêts matériels ; si nos révolutionnaires de toute espèce, depuis le blanc jusqu'à l'écarlate, ne sont

pas disciples fervents du prophète Fourier, c'est qu'ils avaient autrement construit leur phalanstère.

Mon phalanstérien, cependant, m'avait fait réfléchir plus que cela ne m'était arrivé depuis longtemps. Où va le monde, me demandai-je, et où vais-je moi-même ? Quand je serai le premier manufacturier et le premier capitaliste d'Europe, que m'en reviendra-t-il ? Quel bien aurai-je fait ? Qu'emporterai-je dans le tombeau ? Que répondrai-je à Dieu, qui me demandera compte de ma vie ? Oui, nous sommes solidaires ; oui, j'ai trop pensé à moi ; oui, je dois à mes frères quelque chose que je ne leur ai pas donné. L'homme ne peut rien que par le sacrifice ; le sacrifice est la condition première de toute prééminence et de toute grandeur. Sacrifice du repos, sacrifice du plaisir, sacrifice de l'esprit, sacrifice même de la conscience, chaque pas que nous faisons vers le but de nos désirs exige un sacrifice ; et l'homme qui ne veut rien sacrifier fait déjà un sacrifice immense, puisqu'il se voue à la servitude et au mépris. Jusqu'ici ma vie a été un sacrifice, mais un sacrifice de moi à moi. J'ai sacrifié des instincts secondaires à un instinct dominant, dans la satisfaction duquel j'espérais trouver le bonheur. Cependant, plus j'avance, plus le but s'éloigne ; et, par un prodige effrayant, plus je poursuis le but, moins je désire arriver. Je suis le jouet d'un démon railleur, qui m'abandonne après m'avoir fait dévier du chemin. Ce *Moi*, ce dieu menteur déserte son autel chargé de mes inutiles offrandes ; il me laisse comprendre que ma chimère, dussé-je l'atteindre, ne vaudrait pas une heure du sommeil qu'elle m'a coûté. De même que le sacrifice au *Moi* est la condition de la gloire, peut-être que le sacrifice du *Moi* est la condition du bonheur.

Cette conclusion me jeta dans une sorte d'ivresse, pleine

à la fois de terreur et de joie. Je songeai sérieusement à me retirer des affaires, pour mener désormais une vie toute nouvelle ; mais en même temps je me sentis plus saisi que je ne l'avais cru par la richesse et par l'orgueil de la richesse. M'arracher de ce mouvement, de ces entreprises, c'était, même en restant riche, abdiquer la puissance et la fortune. J'hésitais donc, quoique pressé d'en finir.

Dieu me tira du filet où je ne savais que m'empêtrer. En un clin d'œil je fus mis dans l'état de Job, aux ulcères près. Sans me vanter, j'en pris gaillardement mon parti. Je considérai toute cette phase de prétendue prospérité, si complètement disparue, comme un apologue en action qu'on aurait joué devant moi pour me rendre plus sage. Je ne m'amusai pas à regretter le bien que j'aurais pu faire avec les trésors que je n'avais plus ; je m'en allai de mon palais et je retournai à l'auberge, dans la situation d'un homme qui, la pièce jouée, quitte sa place au parterre, estimant qu'il en a eu pour son argent. J'adressai à Dieu ma plus longue prière ; je dormis comme depuis longtemps je n'espérais plus dormir !

ESTÈVE. — Je vous écoute avec étonnement, Sulpice ; vous avez été riche !

SULPICE. — Très riche. Vous voyez qu'on ne meurt pas pour tomber de richesse en pauvreté.

ESTÈVE.—Et vous avez subi patiemment cette ruine totale ?

SULPICE. — Sans doute, puisque Dieu dans sa miséricorde m'y avait préparé. Je vous dirai même que cela ne se passa point sans quelques épisodes burlesques, dont je fus assez diverti, et sans quelques circonstances touchantes, capables de consoler un homme plus affligé que je ne l'étais. Vous ne sauriez imaginer avec quelle promptitude comique me fuirent deux ou trois philosophes et une demi-douzaine de lettrés qui m'avaient fait l'honneur de préférer ma table

à celle de leurs autres Mécènes. Ils ne dépeignent point les ingrats autrement qu'ils ne se montrèrent à moi. Ces rêveurs-là, qui volontiers, je crois, auraient monté derrière mes voitures, ne me saluèrent plus dès qu'ils me virent à pied. Mon *frère* le phalanstérien ne daigna plus m'adresser le moindre mot pour me convertir à son evangile. Tous craignaient que je ne leur empruntasse de l'argent. Mais il se trouva de mes derniers rivaux, des Turcarets, qui m'en offrirent ; et le jardinier de mon ancienne maison de campagne vint me prier d'accepter l'hospitalité chez lui. Ce brave homme était bon chrétien ; je le pris au mot. J'allai passer le printemps dans sa maisonnette, à deux pas de ma villa, mise en vente pour le compte de mes créanciers. En vérité cette villa était charmante. J'en jouis pour la première fois, et j'y contractai ce vif amour de la campagne qui est devenu la source intarissable de mes plus grandes joies. Jusqu'alors, absorbé en moi-même, je n'avais pas, pour ainsi dire, ouvert les yeux sur la nature. Qu'elle me parut belle, au sortir de ces limbes de l'orgueil où je n'avais vu que moi, toujours moi ! Avec quelle indicible énergie elle me parla de Dieu, et me fit aimer ce bon Père, dont la clémence a laissé tant de merveilles sur la terre d'exil où nous devons passer avant de rentrer au port de l'éternité !

ESTÈVE. — Pardonnez,Sulpice, à mon insistance. Mais, franchement, dans ces champs où vous vous plaisez, n'éprouvez-vous aucune amertume à penser qu'au lieu d'être simplement un hôte ou un passant, vous pourriez être possesseur ? Et, lorsque, dans vos courses, vous rencontrez des malheureux, quelque paysan ruiné, quelque orphelin sans asile, quelque veuve, ne regrettez-vous point cette caisse bien garnie où vous auriez pris, sans qu'il y parût, de quoi soulager leur misère ?

SULPICE. — Que me demandez-vous? Je suis homme et chré-

tien. Comme homme, mon cœur est toujours un abîme de désirs et de chimères ; comme chrétien, je souffre, grâce à Dieu, de tous les maux que je vois. Il ne se passe pas de jour où je n'éprouve plusieurs fois le regret de n'être plus riche : le vieux serpent est là, qui voudrait bien me reprendre ! Mais autant de fois il se montre, autant de fois je le chasse, et sans beaucoup de peine. J'étais esclave dans son enfer, je suis maître dans mon paradis. Par cent raisons je me console de n'être plus riche ; et la première, c'est que je ne le suis plus parce que Dieu l'a ainsi ordonné dans sa sagesse infiniment supérieure à la mienne, et dans sa miséricorde infiniment plus grande que ma charité. S'il devenait nécessaire à moi ou à mes frères que j'eusse cent mille livres de rente, pourquoi ne les aurais-je pas ? Le bon Dieu me les donnerait assurément, dût-il s'appauvrir. Mais quand j'étais riche, il y a une joie que je n'avais pas et un désir, je l'avoue à ma honte, qui ne me persécutait guère. Dans ce temps-là, je possédais prés, arbres, rivières, j'avais plaine et colline : je n'en possédais point la beauté ; je visitais rarement ma terre, et j'en revenais humilié de ne pouvoir encore acheter la montagne et la forêt qui bornent l'horizon. Depuis que je n'ai et que je ne désire rien, j'admire tout, je jouis de tout. Je suis donc plus véritablement possesseur que je ne l'étais alors. Quand je rencontrais un malheureux, cette vue m'importunait ; je regrette aujourd'hui de ne pouvoir l'assister, je souhaitais alors de ne plus le voir. Je crois que ma compassion, quoique impuissante, vaut mieux pour moi, et même est moins stérile encore pour le malheureux que ne l'était mon offrande Si j'ai fait quelque bien dans ma vie, c'est depuis que je suis pauvre. *Je n'ai ni or ni argent ; mais ce que j'ai, je le donne.* Un bon avis est plus précieux qu'une pièce d'or ; une parole tendre, une larme, une prière est plus précieuse qu'un bon avis.

J'offre aux malheureux mes conseils, ils ont mon amitié; et si la pièce d'or est absolument nécessaire, Dieu me fournit quelque moyen de la trouver, non dans ma poche, mais dans une autre, où elle serait restée, et d'où je la fais sortir. Les pauvres ont eu de tous temps des amis ; jamais ils n'en ont eu de meilleurs que les pauvres. Qui peut dire combien de millions ont passé par les mains de Saint Vincent de Paul, qui ne fut peut-être jamais propriétaire de trois chemises ? Et la mort n'a pas borné le cours de ses bienfaits. Après deux siècles, ce saint mendiant distribue encore des aumônes auxquelles ne pourrait suffire la fortune d'un souverain. Croyez-moi, l'avocat des pauvres, si peu qu'il ait de zèle, déterre toujours un banquier des pauvres. Mais l'argent, c'est la moindre chose. L'aumône vraie, l'aumône féconde est celle du cœur ; chacun la peut faire : et que de fois je l'ai reçue de ceux à qui je la voulais donner ! Oui, j'ai souvent quitté la cabane et la masure, émerveillé des trésors de courage et de résignation que j'y laissais, heureux d'en emporter ma part ! L'indigent que j'avais vu là me remerciait d'être venu lui faire une lecture pieuse, et ne me demandait que de revenir lorsque j'en aurais le temps. J'y retournais, je n'y portais que mon livre. Qu'aurais-je porté autre chose ? Par les toits rompus il tombait plus de bénédictions célestes que de pluie ou de vent ; et je rendais grâces à Dieu d'avoir fait la pauvreté...

ESTÈVE.—Prenez garde que nos démocrates vous entendent, eux qui déclarent la pauvreté mauvaise, infâme, attentatoire aux droits de l'homme, et qui la veulent abolir ! Plaisanterie à part, n'allez-vous pas un peu loin dans votre sens, comme ils vont trop loin dans le leur ? Il y a trop de pauvres sur la terre : l'on peut essayer d'en diminuer le nombre.

SULPICE. — Sans doute, et c'est à quoi je vous engage

à travailler, dans l'intérêt des pauvres et dans le vôtre. Donnez aux pauvres, mais surtout *évangélisez-les*. Je ne dis rien à ces sectaires qui croient que notre Sauveur n'était qu'un homme. En prenant la défense des pauvres, ils n'ont d'autre vue que de se faire une armée, pour en être les généraux. Les meilleurs d'entre eux sont tout au plus des philanthropes.

ESTÈVE. — Hélas ! Sulpice, je sens que vous avez raison ; mais vous ne voyez pas que vous donnez des conseils héroïques à une âme pleine de faiblesse et de lâcheté.

SULPICE. — Des conseils héroïques ! le mot est trop fort et ne l'est pas assez. Je ne me contente pas pour mes amis qu'ils soient des héros, je veux qu'ils deviennent des saints. Laissons l'héroïsme ; visons plus haut que notre piédestal, élevons nos regards et nos cœurs jusqu'à la croix qui protégera notre tombeau. De là, comme déjà rendus dans le port, nous contemplerons avec assurance ces coquilles de noix qui sont notre fortune, notre gloire, notre vie, mais qui ne sont pas nous-mêmes, et qui peuvent s'engloutir aujourd'hui ou demain, sans que notre âme se perde dans le naufrage.

Être un héros, un grand homme comme le monde l'entend, c'est trop aisé. Les événements font les trois quarts de la besogne, le monde fait toute la gloire ; il la fait chétive et périssable comme lui. Fût-on César, on n'est jamais que le coq d'un village. Le village vous paraît grand, parce qu'il s'appelle la terre ; une renommée vous paraît durable, parce qu'elle subsiste des siècles entiers : qu'est-ce pourtant que cette petite terre dans l'ensemble des mondes, et qu'est-ce qu'une éternité qui aura un dernier jour ?

Nous sommes appelés à quelque chose de mieux, à une vie divine, à une gloire éternelle, en un mot, à la sainteté.

C'est là que nous devons tendre. Nulle autre entreprise n'est digne de nos efforts, celle-là nous étant proposée ; et nulle autre ne peut nous conduire au bonheur.

Or, si Dieu nous appelle à la sainteté, si la sainteté est la condition de notre contentement ici-bas et de notre bonheur éternel ; si elle est l'ordre dans lequel nous devons vivre, qui nous empêchera d'être saints ? qui se mettra entre Dieu et nous, malgré Dieu et malgré nous ? qui nous suscitera des obstacles insurmontables ? Et s'il n'y a pas d'obstacles insurmontables, qu'y a-t-il ? Je vois une multitude sans nombre, gens de toute condition, de tout pays, de tout âge, de toute science et de toute ignorance, de toute richesse et de toute misère, de toute faiblesse et de toute force, qui s'avance et qui monte, depuis dix-huit siècles, par cette voie étroite où vous dites que vous ne pouvez marcher ? Tous ne vont pas également vite : Dieu est patient, et ne refuse pas d'attendre. Quelques-uns s'arrêtent, épuisés de fatigue, ou plutôt saisis de langueur : Dieu se baisse et leur tend la main, ou leur envoie un ami qui leur porte secours, et qui se fortifie lui-même en les raffermissant.

ESTÈVE. — Oui, Sulpice ; et je connais un homme à qui Dieu, en ce moment même, fait cette grâce.

SULPICE. — Vous en connaissez deux. Malheur à moi, si je me croyais délivré des embûches d'où j'essaye à vous tirer ! Je n'ai pas un moindre besoin de me défendre que de vous secourir. Dans la vie chrétienne, c'est remporter la victoire que de commencer le combat ; mais il faut le soutenir jusqu'au bout, jusqu'à la mort. Mon avantage sur vous est simplement une plus longue expérience de l'ennemi. Vous entrez dans la carrière ; voilà dix ans que Dieu m'y soutient, me laissant mesurer ma faiblesse et me faisant

juger de sa bonté. Croyez-moi, pour gagner le ciel, nous n'avons pas de plus grande peine à prendre que de le désirer. Qu'ai-je donc fait, moi, pour recevoir la grâce de la vocation apostolique ! J'ai usé un peu de ma raison et un peu de ma volonté. J'ai consenti à reconnaître que Dieu est plus sage et meilleur que moi ; qu'il est souverainement bon, souverainement juste, souverainement miséricordieux ; qu'il donne à nos cœurs des lumières ineffables et une loi parfaite. J'ai voulu ensuite obéir à cette loi qui me procure la paix aujourd'hui, et qui me promet un bonheur sans fin. J'ai tâché d'apporter, dans l'accomplissement des devoirs qu'elle m'inspire, un reste, une ombre de l'énergie et de la vigilance que j'employai si longtemps à poursuivre tant de chimères. Faire un petit sacrifice, accepter sans murmure un léger contretemps, se déprendre d'une espérance et d'une ambition que la simple sagesse humaine nous conseillerait d'abandonner, qu'est-ce que cela ? Avec une telle monnaie, vous n'achèteriez rien sur le marché des honneurs et des plaisirs du monde. Dieu s'en contente ! Par ces imperceptibles degrés, il nous dresse à en franchir de plus élevés, que nous apercevons moins encore. Nos cœurs s'abandonnent à la joie du sacrifice, nos yeux se familiarisent avec les lumières de la vérité. *In lumine tuo videbimus lumen*, dit David. Que cette parole est profonde ! La vérité se montre à nous chaque jour, plus nette et plus vive ; devant son rayonnement auguste se dissipent les sophismes du mal. Nous craignons encore l'épreuve, et lorsqu'elle arrive, notre âme se trouve déjà établie dans un état habituel de soumission réfléchie et forte qui defie toutes les vicissitudes de la vie.

Elle les défie ! je ne veux pas dire qu'elle n'en souffrira point, je dis qu'elle n'en sera ni écrasée ni désespérée. La

terre est un lieu d'exil et de douleur : *Lacrymarum valle.* Tout homme y versera des larmes. Ceux qui le nient sont des fous, et ceux qui s'en plaignent regrettent d'avoir une âme. Lorsqu'ils développent les plans de leur humanité nouvelle, qui ne pleurera plus et qui sera heureuse parce qu'elle n'aura ni froid ni faim, j'entends une voix très anciennement connue : c'est le même esprit qui demandait au Sauveur des hommes la grâce d'entrer dans le corps des pourceaux. Laissons-les rêver l'édifice de leurs voluptés : les fondements n'en sortiront point de terre ! Et, tandis qu'ils se flattent de fuir la douleur, acceptons-la comme le dernier éclat que Dieu donne à la vertu. Les souffrances, les désastres sont le pain quotidien de la vie : il faut en remercier Dieu, qui met tant de biens sur la terre pour que nous y puissions vivre, et qui mêle à ces biens tant d'inséparables maux pour nous apprendre à n'attacher notre cœur qu'aux biens éternels. *Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est !* Le bonheur est un gémissement vers Dieu, une plainte pleine d'espérance et d'amour. *Hélas ! que mon exil est long !* mais cet exil n'est pas éternel. Le chrétien dans l'épreuve goûte la sainte joie du voyageur qui revient vers la patrie. Battu de la mer menaçante, il sait que cette tempête qui soulève les ondes et qui emporte, à chaque effort, quelque chose du navire, ne fait pourtant que le pousser plus vite au port.

ESTÈVE. — Ah ! Sulpice, que j'envie cette sérénité !

SULPICE. — Vous la posséderez au prochain malheur. D'ici là, pour vous trouver en mesure, demandez le calme. Afin d'obtenir le calme, éloignez tout ce qui fait du bruit autour de votre cœur. Quand nous voulons atteindre un but de fortune ou de gloire, nous savons très bien chasser les émissaires que nous envoie constamment la cohue mutinée de nos passions. Tout est refoulé,le champ reste libre à la passion qu'il s'agit de

satisfaire. Déployez ici cette même fermeté ; l'objet en vaut la peine. Demander le calme, c'est demander l'abandon à Dieu, et par conséquent le sacrifice de soi-même ; car il faut toujours en venir là...

ESTÈVE. — Je le vois bien ; et c'est pourquoi, sans doute, on y arrive avec tant de peine. Ce calme si nécessaire, on ne l'a pas, quoi qu'on fasse. On a beau le poursuivre, il fuit.

SULPICE. — Il ne faut pas le poursuivre, il faut l'attendre ; et dès qu'on l'attend, on l'a. Demandons qu'il s'accroisse, mais demandons-le avec calme. La patience joue ici le rôle des oiseaux privés qui attirent d'autres oiseaux. Répétons la prière qui dit tout : *Que votre volonté soit faite.* Si nous pensions bien que c'est Dieu lui-même qui nous enseigne à lui demander cela, nous comprendrions qu'il a voulu que nous fussions en quelque sorte, dès ici-bas, participants de sa souveraine paix, et nous regarderions tout ce qui se passe sur la terre comme il le regarde lui-même, de cet œil devant qui ce que nous appelons encore l'avenir est déjà le passé.

ESTÈVE. — Cher ami, vous êtes si rempli par avance de l'esprit sacerdotal, je ne craindrai pas de décourager votre charité en vous laissant voir toute ma misère. Eh bien ! vous venez de prononcer un mot qui touche à l'une de mes plaies les plus cuisantes. Vous voulez que je me défende de la crainte de l'avenir et j'y réussirai, je l'espère, en m'abandonnant à la miséricorde divine. Mais qui me soulagera du passé ? Nous faisons tous les jours, à la messe, une prière bien profonde : nous demandons à Dieu de nous délivrer de tous les maux *passés*, présents et futurs : *ab omnibus malis præteritis, præsentibus et futuris.* Cette prière, que je répète avec ardeur, Dieu ne l'a pas jusqu'à pré-

sent exaucée. Je vis dans le passé plus encore que dans l'avenir, et il semble qu'il n'y ait que le présent qui n'existe pas pour moi. Ma vie est un soupir continuel vers ce qui n'est plus.

SULPICE. — Quand vous cesserez de redouter l'avenir, vous oublierez le passé. Acceptez courageusement le devoir de l'heure présente : vous remettrez à la fois dans les mains de Dieu la veille et le lendemain, ne retenant des jours qui ne sont plus que la douleur de vos fautes, ne demandant à ceux qui ne sont pas que le bonheur de ne plus pécher.

Permettez-moi de descendre jusqu'au fond de votre âme, ou plutôt de lire dans la mienne : le sentiment dont vous vous plaignez n'y est pas tellement effacé que je n'en puisse retrouver la trace. Son vrai nom, c'est la douleur d'être chrétien. Nous ne regrettons si profondément que de n'avoir pas pu ou de n'avoir pas osé faire assez de mal. Ce lâche et abominable regret ne contribue pas médiocrement à nous attrister sur l'avenir.

Je l'ai combattu en m'efforçant de n'être plus chrétien à demi, en évoquant devant ma raison, éclairée par la foi, les fantômes qui venaient troubler mon cœur.

Je me suis demandé si vraiment je pouvais être assez fou, ayant enfin connu le néant de mon égoïsme, pour souhaiter d'y rentrer, poursuivant de nouveau l'insaisissable rêve du bonheur. J'ai toujours vu alors que je n'avais rien perdu, sauf peut-être quelques illusions destinées à disparaître bientôt. Mais comme c'est risquer beaucoup que de donner audience à la passion même assoupie, même vaincue, j'ai fini par ne plus vouloir écouter ma mémoire, toutes les fois qu'elle allait remuer dans mes souvenirs quelque chose qui n'était pas la salutaire honte du péché.

Armons-nous contre nous. Dès que nous nous complaisons à une chose, le signe est certain : c'est là qu'il faut frapper. Les voluptés de l'esprit sont pernicieuses comme celles de la chair. Elles nous séduisent par cette concupiscence, ce faux et funeste amour du nous-même dont nous ne goûtons les joies qu'au prix de notre dégradation. Un mélancolique qui ne combat point sa mélancolie, qui l'aime au contraire, et qui l'alimente ou par des lectures ou par des rêves, savez-vous à quoi je le compare ? La comparaison, peut-être, vous paraîtra violente, mais enfin, je ne vois en lui qu'un ivrogne qui a le vin triste. Et toutes les fois qu'il ouvre certains livres, et laisse monter à son âme certaines noires vapeurs dont il connaît la puissance, je dis qu'il va au cabaret. Oui, cet homme s'enivre. Il se distrait lâchement de son œuvre, de ses devoirs, par les grossières délices du malheureux qui court se jeter sous le joug du vin, sachant d'avance qu'il y perdra sa force et sa raison. J'en dis autant de l'orgueilleux, autant de l'avare, autant de toutes les mauvaises pentes de l'âme humaine. On a beau me parler de grandes passions, de nobles passions, de généreuses passions. Tout ce qui n'est point passion de servir Dieu et sacrifice à Dieu, n'est que passion pour nous-même et sacrifice à nous-même. Et cela, c'est le mal, et le malheur, et l'ignominie. Sans doute, cela souvent s'enveloppe de mille replis épais et magnifiques. J'écarte ces déguisements, ces beaux voiles, ces pompes de la gloire humaine et je trouve quoi ? l'ivrogne faible et malade, sous les lauriers du héros. Gardez-vous du breuvage empoisonné ! Dans quelque coupe qu'il se présente écartez-le, renversez-le. Il vous coucherait, à jamais vaincu, sur la terre ; et l'éternel ennemi s'emparerait de vous sans effort.

Écoutez les deux grands apôtres du Christianisme, cette

religion de la dignité et du bonheur. L'un vous dit que la vie est une milice et qu'il faut y marcher en armes : « prenez le bouclier de la foi ; révêtez le casque du salut. » L'autre vous crie : « Soyez sobres et veillez ! »

(Historiettes et fantaisies.)

RAISONNONS UN PEU !

VOUS avez été créé sans but, ou dans un but ; par le hasard ou par Dieu. Si vous aviez été créé sans but, pourquoi votre vie serait-elle importante en ce monde, pourquoi auriez-vous action sur d'autres créatures, pourquoi d'autres créatures auraient-elles action sur vous ? Ce n'est pas le hasard qui vous a créé, le hasard n'a pu faire ni la plante qui fleurit, ni l'oiseau qui chante, ni, à plus forte raison, l'homme qui pense. D'ailleurs, qu'est-ce que le hasard ? Nous n'en avons pas l'idée, tandis que nous avons l'idée de Dieu. C'est le propre de la créature intelligente d'avoir l'idée du Créateur. La créature étant intelligente, le Créateur ne peut pas être inintelligent ; n'ayant pas été créé par le hasard pour le hasard, c'est-à-dire par rien pour rien, vous avez donc nécessairement été créé par Dieu, pour Dieu.

Quelle doit être votre conduite à l'égard de Dieu votre *Père ?* Le laboureur sème le blé pour qu'il le nourrisse, l'homme bâtit la maison pour qu'elle l'abrite, l'artisan fait l'outil pour s'en servir : Dieu vous a formé pour l'aimer, le révérer et lui obéir. Si vous ne faites pas ainsi, vous ne serez pas sauvé. Comme l'homme arrache de son champ l'herbe vénéneuse, Dieu vous rejettera si vous ne l'avez pas servi ; si, contrairement au but et à la volonté de votre Créateur, vous employez votre vie à l'offenser.

Dieu veut être votre seul maître et c'est un soin de sa bonté,

parce que vous n'en pouvez choisir un plus puissant, un meilleur et qui vous récompense mieux.

Tout cela étant, pourquoi donc sentez-vous encore si souvent une si grande répugnance à servir Dieu ?

Mille choses vous retiennent. La peur, d'abord. Vous avez entendu des hommes d'esprit, parlant d'un chrétien humble et fidèle, dire dédaigneusement : « C'est un fou ! » et cela vous épouvante. Reconnaissez donc ce qu'a de bas, de vulgaire une semblable terreur. Épousez-vous toutes les opinions de ces hommes d'esprit sur la politique, sur la littérature, sur la morale et sur vingt autres sujets ? Façonnez-vous votre conduite à la leur, et vos goûts à leurs goûts ? Cependant vous en faites les maîtres souverains de votre croyance la plus haute, ou, ce qui est pire encore, vous humiliez cette croyance devant leurs discours insensés. Vous savez que Dieu existe, qu'il est votre maître, qu'il peut vous faire mourir ; vous sentez qu'il vous aime et veut que vous l'aimiez ; vous comprenez que votre indifférence l'afflige, je dis plus, vous l'aimez vous-même dans le fond de votre cœur, car il n'est pas de noble cœur qui n'ait l'amour de Dieu, et vous n'avez peur ni de son courroux, ni de son affliction : mais vous redoutez les vains propos de quelque cervelles folles, de deux ou trois hommes peut-être, que vous n'estimez guère et que vous n'aimez pas !

J'en ai vu quelques-uns de ces railleurs. Tout hommes d'esprit qu'on les dise, ils mènent dans le monde une façon de vivre qui leur attire bien d'autres moqueries. Les uns sont aussi pleins d'ignorance que de bons mots ; les autres sont les bouffons sans dignité d'un petit cercle de niais, qu'ils croient dominer de toute la hauteur de leurs tréteaux ; d'autres, emportés par l'ardeur des honteux plaisirs, se plongent dans des bourbiers où ils perdent leur considé-

ration, leur santé. leur intelligence, leur avenir. Pendant qu'ils se divertissent ainsi, les chrétiens prient, étudient, consolent les malheureux, domptent leurs propres passions : lesquels sont les plus fous ?

Ne dites-vous pas d'ailleurs que vous faites peu de cas des hommes, qu'ils sont menteurs, égoïstes, abandonnés à mille instincts grossiers ? Or, les jugeant ainsi, vous devez bien plus encore vous mépriser vous-même, qui cherchez à leur plaire et tremblez devant leurs jugements.

Après la crainte des hommes, ou plutôt avant et au-dessus, vous avez l'amour des plaisirs. Vous refusez de l'avouer, vous vous le cachez peut-être à vous-même, car vous parlez de ces plaisirs comme des hommes : vous affectez de les mépriser. Mais il ne suffit point de les mépriser pour n'y être pas soumis : c'est l'ordinaire supplice des attachements condamnés, que nous en méprisions les objets. Les plaisirs vous possèdent, soyez-en sûr ; sans cela, pourquoi feriez-vous, à ceux qui vous parlent de la nécessité d'une vie chrétienne, de si étranges questions sur les devoirs qu'elle impose et les plaisirs qu'elle permet ? Vous marchandez avec Dieu, vous lui faites vos conditions, vous vous arrangeriez bien du paradis pourvu qu'il ne vous coûtât pas trop cher ; vous voulez bien servir votre Maître, mais comme le mercenaire qui ne fait que juste ce qu'il faut pour n'être pas renvoyé.

Quelle différence y a-t-il entre le débiteur qui ne veut pas payer les intérêts de sa dette, et celui qui use de subterfuge pour n'en payer que le quart ou la moitié ?

Votre vie est une somme d'or que Dieu vous a prêtée. Au lieu de cet or, vous voulez lui rendre du plomb.

Ne dites pas, parce que vous êtes jeune, que le moment de la restitution est loin... L'homme qui doit mourir à

soixante ans est bien vieux à cinquante-neuf ; celui qui doit mourir à vingt-cinq ans est bien vieux à vingt-quatre ; vous ne savez pas quand vous devez mourir ; vous ne savez pas s'il vous reste assez de jours pour solder l'arriéré.

Non seulement c'est une chose souverainement lâche et honteuse de remettre à changer de vie lorsqu'on sera vieux, de ne réserver à Dieu que les restes flétris dont le monde ne voudra plus ; mais ne vous y trompez pas, c'est encore l'entreprise la plus difficile à l'homme. De tant de hideux vieillards qui prêchent le vice et qui, comme des égouts vivants, semblent recueillir toutes les ordures de l'humanité, il n'en est pas un peut-être qui n'ait formé dans la jeunesse le projet de vivre saintement un jour. « Sur deux cent mille individus qui renvoient volontairement leur conversion aux approches de la mort, dit saint Jérôme, pas un ne sera sauvé. » Il faut être agile pour fuir le mal ; on ne greffe pas une branche vigoureuse sur un tronc épuisé ; et comme on se soumet aux plaisirs lorsqu'on les méprise, ou les cherche encore lorsqu'on ne peut plus les goûter.

D'un cœur dégagé de toute chose terrestre et bien décidé à obéir, dites avec saint Paul, ce grand modèle du dévouement chrétien : « Que voulez-vous que je fasse, Seigneur ? »

Dieu met à vos travaux un prix assez grand pour que vous n'ayez pas le droit d'en exiger aucune joie ici-bas ; mais sa bonté est telle qu'il sème d'immenses félicités même nos jours mortels, lorsque nous les lui consacrons. Vous n'en savez rien encore ; faites seulement un pas dans la bonne route, vous le comprendrez. Quant à présent, ainsi que parle saint Bernard, vous voyez la souffrance, mais vous ne voyez pas la consolation.

Vous avez maintenant assez expérimenté la vie pour sa-

voir ce qu'elle peut offrir ; vous êtes assez chrétien, ou plutôt assez sensé, pour ne pas douter que vous devez mourir et que vous serez jugé sévèrement. Les enseignements qui sortent de là sont vulgaires, un enfant les ferait. Comment ne rougissez-vous pas qu'il faille vous les rappeler ? Vous n'êtes pas aveugle, et cependant, il faut en présence du soleil vous prouver qu'il fait jour !

Qu'espérez-vous ? qu'attendez-vous ? Vous seriez le roi des rois, vous auriez tout ce que vos yeux peuvent voir ; vous ajouteriez les années aux années comme les couronnes aux couronnes, le terme n'en arriverait pas moins de votre puissance et de vos jours. Et à l'heure de la mort, que vous resterait-il si vous n'aviez pas aimé et servi Dieu ? Or, ce n'est ni l'aimer ni le servir que désirer tout cela préférablement à lui.

Que reste-t-il aux conquérants de leurs royaumes, aux philosophes de leur gloire, à l'athlète de sa force, à l'homme vain de sa beauté ? Leur richesse meurt avant eux ; tous au moment suprême donneraient tous leurs triomphes pour un rayon de la couronne du dernier des saints.

Même ici-bas le bonheur de ces heureux du monde est peu de chose. Ils épousent des luttes sans palme, des angoisses sans repos, de viles inquiétudes, de stériles remords , ils sont soumis à des humiliations ignobles, car le but qui les leur fait traverser est terrestre ; ils tremblent quand l'émeute crie dans les rues, quand le vent souffle sur les mers, quand l'envie ou la raison examine leurs livres, quand un rival se présente devant eux.

Vous souhaitez pouvoir commander aux hommes ? mais vous serez soumis aux flatteurs et aux événements.

Vous voulez être riche afin de goûter de tous les plaisirs : votre or achètera des voluptés qui ne vous satisferont

jamais ; vous paierez bien cher des milliers de dégoûts ; vous souillerez toutes les joies du cœur, puis un souffle vous enlèvera tout et vous resterez avec de honteux regrets.

Vous chercherez la science afin d'étonner le monde, mais le monde ne vous entend pas ; les critiques de l'ignorance vous sont amères, vous en trouvez toujours de plus savants que vous, vous vous adressez mille questions auxquelles vous ne pouvez répondre, et le pauvre qui prie dans le coin obscur d'une église de village voit des merveilles et goûte des joies que vous ne soupçonnez pas.

Que si vous poursuivez toutes ces choses, pouvoir, richesse, esprit, seulement pour plaire à d'autres créatures, je ne sais quel remède indiquer à votre folie. Connaissez-vous si peu le monde que vous en soyez encore là ?

Vous savez tout cela, dites-vous ? il ne suffit pas de le savoir, il faut le faire. Si vous connaissez la loi et que vous ne l'exécutez point, pourquoi vous étonnez-vous d'être puni ? que signifient vos plaintes ? Cache tes plaies, malade qui ne veux pas guérir, et ne fatigue plus le monde de tes gémissements !

(Les Pèlerinages de Suisse.)

L'Eglise—Rome—Le pape.

LE PAPE, SUCCESSEUR DE N.-S. JÉSUS-CHRIST.

PUISQUE Dieu, dit un évêque, a voulu être homme, il a consenti à toujours être représenté ici-bas par un homme. Et cet homme c'est à Rome qu'il l'a placé. » Parole abrégée, mais puissante, qui dit tout sur la grande question du monde, et qui donne le vrai jour sous lequel il faut regarder le vicaire de Jésus-Christ.

L'Homme-Dieu a été l'homme de douleur, il n'a fait que des œuvres de justice clémente et de miséricorde pure, il a été haï, calomnié, bafoué, mis à mort. Ceux qu'il avait instruits par sa parole, guéris par ses miracles, délivrés par sa doctrine, ont crié : « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous ! » Il a épuisé le calice des lâchetés et des iniquités humaines. Ses amis eux-mêmes l'ont abandonné, l'ont renié ; il avait nourri de sa chair celui qui l'a vendu. La puissance publique, proclamant son innocence, l'a fait battre de verges avant de lui donner la mort. On l'a tué au nom de la vérité, en invoquant l'intérêt du peuple et l'intérêt du ciel, et une vile populace a eu licence de l'insulter jusque dans le pré-

toire et jusque sur la croix. Voilà l'Homme-Dieu, caché et comme anéanti dans l'homme de douleur. Du ciel, qui semble fermé, nul secours ; sur la terre, son domaine est le Calvaire, son trône, un gibet. Cependant, il règne. Le titre de sa royauté, écrit de la main qui le livre, est cloué à l'instrument du supplice par les mains qui le crucifient. Que d'efforts seront faits pour déplanter cette croix, pour en arracher ce titre royal ! Mais la croix est stable, et le titre royal est écrit pour l'éternité. Sans douter jamais de sa faiblesse ni de sa victoire, le divin supplicié avait dit : J'ai vaincu le monde. Il expire ; les ténèbres enveloppent la terre, les morts sortent des sépulcres. Averti par ces perturbations, l'homme de la force publique, celui qui vient d'assurer l'exécution de l'unique sentence, reconnaît et adore la victime : C'était vraiment le Fils de Dieu !

Il faut se rappeler cette figure et cette histoire avant d'esquisser la figure et l'histoire de Pie IX. Nous ne sommes pas dans les conditions ordinaires de la biographie. Nous n'avons pas à peindre un homme semblable aux autres. Celui-ci n'est pas né pour les œuvres communes. Dans une chair soumise aux infirmités et à la mort, il porte comme nous un esprit exposé à l'erreur, mais non pas cerné dans toutes nos bornes, et soumis à toutes nos défaillances. Dieu lui est lié par un serment éternel et l'assiste spécialement. Il est celui à qui le Sauveur a dit : « Je suis avec toi. » Ici la chair mortelle enveloppe plus d'immortalité qu'en nous. Il est Pierre qui ne meurt pas, assis sur le trône qui ne croule pas. Il est le représentant de Dieu, que Dieu a placé à Rome, parce que Rome est le lieu où il plaît à Dieu d'habiter ; et son histoire enferme plus d'élément divin que toute autre. Faible, diffamé, moqué, crucifié comme l'homme de douleur, invincible comme l'Homme-Dieu, dans les conditions du Cal-

vaire il continue l'œuvre du Calvaire, œuvre incomparable, poursuivie et agrandie depuis dix-huit siècles à la face des hommes prosternés devant le miracle ou stupéfaits et furieux devant le problème. Il enseigne, il expie, il délivre, il meurt, il règne. Il porte un nom incommunicable ; il est le Pape, le Père ! Toute langue, même rebelle, le nomme ainsi, et ne nomme ainsi nul autre. Sa royauté paternelle, la plus ancienne qui soit au monde, est, tout ensemble, la plus contestée du temps, la plus assurée de l'avenir. En ce point, le sentiment profond des plus intelligents parmi ses ennemis est d'accord avec la croyance des plus fermes parmi ses fidèles. Pourquoi ? Ses fidèles couvrent le monde ; on en évalue le nombre à deux cents millions, mais disséminés, réduits en fait, comme force active, à une poignée ; ses ennemis sont innombrables, puissants, ardents, coalisés, munis d'armes souveraines. Ils désirent et ils prophétisent la chute de la Papauté. D'où vient qu'ils désespèrent ? D'où vient que la Papauté environnée de pièges, pressée de soldats, meurtrie de coups, escortée d'injures et de dérisions, vit, marche, ne voit nulle part de terre lointaine ni de peuple ennemi qu'elle ne veuille et n'espère conquérir ? C'est le miracle, c'est le problème, c'est le triomphe permanent et toujours incompréhensible de l'homme de douleur.

Nous avons sous les yeux ce scandale de la raison humaine.

Et comme la raison humaine ne fut jamais plus révoltée contre le Dieu de la croix et ne nia jamais avec plus d'obstination ses droits sur le monde, jamais son scandale ne fut plus grand. Elle peut se dire qu'elle a tout vaincu. Ce qui n'est pas détruit, elle l'a changé à sa guise. Elle a renversé les institutions, façonné les esprits au doute, paralysé les cœurs. En rompant avec l'ordre surnaturel, ses

lois ont proclamé la déchéance du Dieu Christ, dont sa science a nié la divinité et jusqu'à l'existence historique. Elle a imposé à la terre un droit de sa fabrique, le droit de l'homme, appelé plus tard le « droit nouveau » et qui est simplement le droit de son caprice. Armée de ce droit elle a nié et méprisé tout droit antérieur, tout droit de la terre et tout droit du ciel. Elle a violemment dépouillé les rois de leur couronne, les peuples de leur nationalité, les individus de leur propriété, les âmes de leur croyance, les autels de leur liberté. Ses sophismes corrompent par la peur les hommes dont ils n'ont pas ruiné le bon sens ; toute résistance est vaine. Jamais despote plus insolent n'a dit à la conscience : Tais-toi ! ou ne l'a livrée avec plus de dédain aux huées des sicaires. Qui donc l'arrête encore, et pourquoi, ayant tout vaincu, n'a-t-elle pas tout emporté ? Un seul homme se dresse devant elle sur les débris de la civilisation chrétienne, l'empêche de les disperser en poussière et maintient parmi ces ruines l'esprit qui peut tout renouveler suivant les traditions éternelles, sous les ailes de la croix. Cet homme pacifique dit *non* à la raison humaine séparée de la raison divine ; *non* à son droit nouveau ; *non* à ses entreprises forcenées contre les droits des peuples et contre les droits de Dieu, que l'on annule en les séparant, et dont il est la véritable et complète expression. Dans sa faiblesse, invaincu jnsqu'à présent, il garde ce qui ne pourrait périr sans que le genre humain se vît aussitôt replacé sous la dent envenimée du despotisme antique.

Rome appartiendra-t-elle à Pierre, prêtre du Christ, ou à Néron, prêtre de sa propre divinité ? Le problème se pose aujourd'hui comme il y a dix-huit siècles, plus résolument accepté par l'apostasie qu'il ne le fut par l'incrédulité. « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous ! » Ce cri de

la Synagogue est poussé par des hommes qui ont reçu le baptême. Et, comme aux premiers jours, la terre tremble, les ténèbres descendent, les morts sortent des sépulcres. Quels fantômes n'épouvantent pas les regards des vivants ? Oui, le sépulcre de Néron peut se rouvrir, mais Pierre ne meurt pas !

Pierre ! Rangée derrière lui, réveillée à sa voix, émue d'admiration et d'amour, et le saluant des titres magnifiques que lui donnent les docteurs, la Catholicité le nomme encore *le Patriarche universel,* le *Père des Pères,* l'*Héritier des Apôtres*, la *Bouche et* le *Chef de l'apostolat, le Refuge des Évêques,* le *Pasteur de tous les Pasteurs*, *le Lien de l'unité.* Lorsque le choix de Dieu l'eut tiré de la foule, le premier cardinal-diacre, en présence du peuple, prononça avec vérité ces paroles suprêmes qui ne peuvent s'adresser qu'à lui : « Reçois la tiare aux trois couronnes , tu es le père des Princes et des Rois, le Pasteur de l'univers, et le Vicaire, ici-bas, de notre Sauveur Jésus-Christ. »

(Mélanges.)

SAINT PIERRE, PRINCE DES APOTRES.

A côté de saint Jean-Baptiste et de saint Joseph, époux de Marie, saint Pierre, le prince des Apôtres, est aussi l'un des princes des Saints. Élu de Jésus-Christ pour être le fondement de l'Église, il a été par ce divin Maître formé aux vertus qui allaient devenir l'auguste caractère de l'humanité régénérée, et il a reçu avec ces vertus nouvelles l'investiture d'un pouvoir tout nouveau et tout divin, que n'eurent pas avant lui les Justes les plus aimés de Dieu. Saint Pierre est le modèle des croyants, des pénitents, des apôtres, des docteurs, des pontifes, des martyrs.

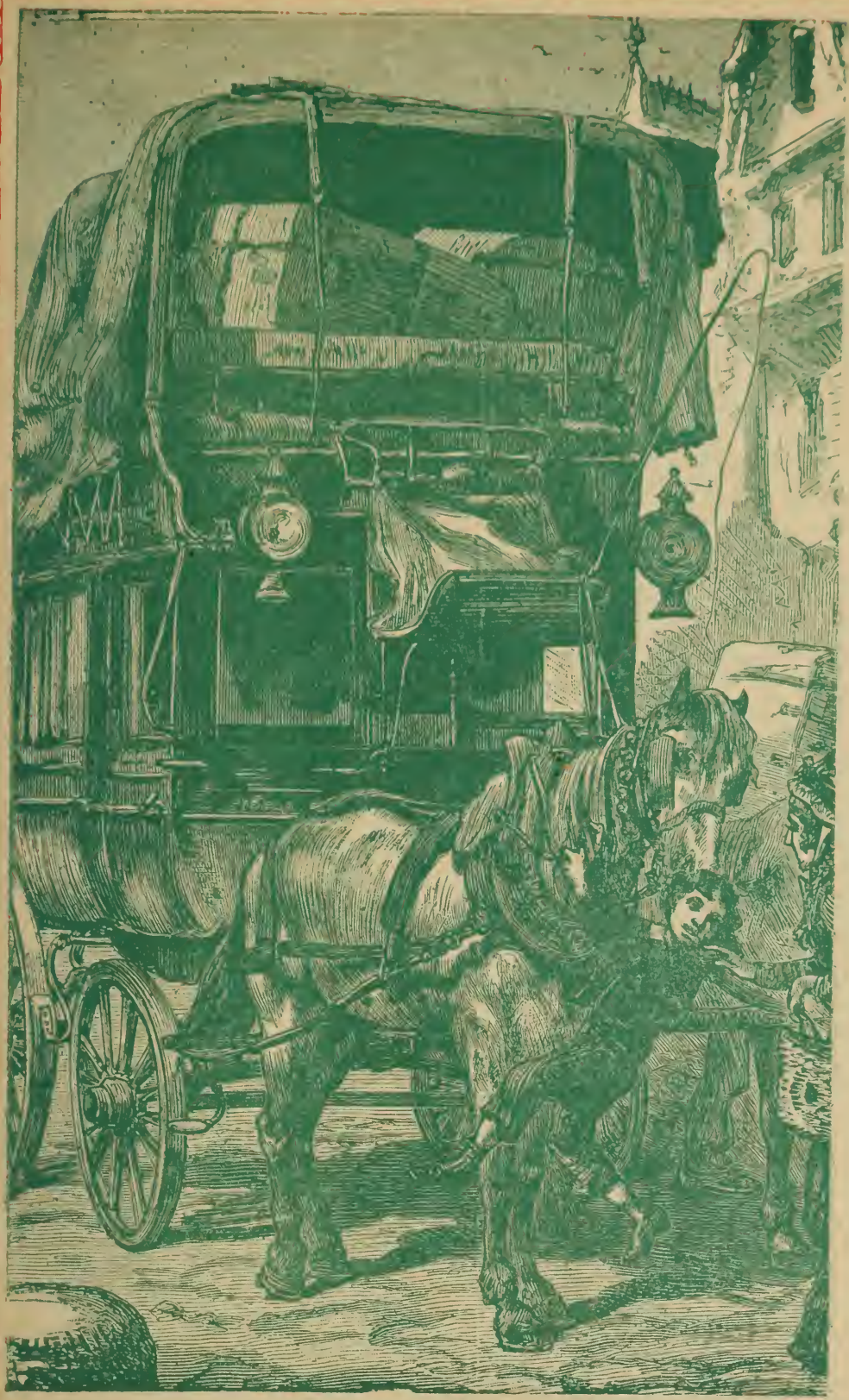
Que d'auréoles autour de sa tête, que de palmes dans ses mains ! Il a la sagesse d'en haut pour enseigner, la puissance d'en haut pour condamner et pour absoudre ; il tient les clefs du Ciel, et c'est à lui que l'humanité doit dire ce qu'il disait lui-même au Sauveur des hommes : « Vous avez les paroles de la vie éternelle. »

Par la volonté de son Maître, saint Pierre a entrepris la plus étonnante révolution que le monde ait vue et que l'esprit de l'homme puisse concevoir ; par une assistance qui a été le prix de sa foi et de son courage il l'a accomplie. Seul et pauvre, il a attaqué, il a renversé les dieux et l'empire de Rome. Il est mort sur la croix, du supplice des esclaves, mais en réalité législateur, pontife et roi de la terre, le premier roi de la seule dynastie qui soit éternelle ; vainqueur de César, qui était Néron, c'est-à-dire vainqueur de tous les vices et de toutes les erreurs, dans le moment que l'erreur et le vice, maîtres incontestés des hommes, recevaient d'eux les honneurs divins. Il a brisé ce joug ignominieux : il l'a brisé pour jamais en instituant cette royauté de la vérité qui ne laisse plus au mensonge de triomphe assuré ni paisible, qui ne lui permet plus d'étouffer la sainte révolte des consciences, et qui, toujours prête à combattre pour la justice, n'ignore pas qu'elle enchaîne la victoire lorsqu'elle accepte le martyre.

La gloire de saint Pierre, même en ce monde, surpasse, s'il est possible, ses travaux. Il y a dix-huit siècles pleins qu'un ministre infime de la police de Néron le conduisit au supplice ; après dix-huit siècles, il est le personnage le plus vivant de l'histoire.

Toute langue a publié son nom, toute langue le prononcera jusqu'à la fin des temps. Toute intelligence capable de recevoir l'Évangile a connu sa vie, a béni ses œuvres ; les plus

nobles génies en ont médité les moindres circonstances ; la poésie et les arts y ont trouvé des inspirations ; la théologie en a tiré les lois. Son tombeau, visité de tous les peuples, est devenu une source de vie et l'arc-boutant de l'ordre social. Sur ce trône il règne encore, protége par la foi de ses innombrables enfants, maintenu s'il le faut par l'effroi de ceux-là mêmes qui jalousent sa puissance paternelle et qui seraient tentés de lui refuser leur hommage. Tout croule dans le monde si ce trône est ébranlé. De ce faîte sublime, toujours battu d'orages formidables et impuissants, Pierre, vivant dans son successeur, investi de tous les privilèges que Jésus-Christ lui a donnés, gouverne les pasteurs et les troupeaux, enseigne, redresse, lie et délie, commande aux intelligences, dirige les âmes. Vainement l'orgueil conteste ou se révolte, en appelle au sophisme, à la ruse, à l'injure, à la force brutale, et quelquefois sépare tout un peuple et tout un empire ; ceux que l'ennemi entraîne dans les ténèbres conservent un souvenir et un besoin de la lumière qui les ramèneront. Pierre, assuré de l'élite du genre humain, définit l'erreur et reste le roi de la vérité. Il n'y a pas de main assez forte pour abolir ses lois. Sa parole est la digue immuable que la mer affolée peut bien couvrir d'écume,mais ne peut pas emporter ni franchir. Il voit sans trembler les furieux efforts des révoltes ; il écoute sans pâlir leur clameur immense, et, se tournant vers son peuple, il bénit deux cents millions d'âmes, dont l'*Amen* fidèle, éveillant tous les échos de la terre, couvre à la fois la protestation de l'hérétique, la négation de l'incrédule et le cri de la brute, qui hurle d'obéir. Tel est aujourd'hui ce pouvoir de Pierre, contre lequel, depuis Néron, se sont tour à tour et tous ensemble conjurés tout ce que l'espèce humaine a produit de géants. Il a vaincu Néron, Arius, Mahomet, Luther et Voltaire ; il embrasse le monde connu ; il est établi



De l'endroit où le laisse la diligence (P. 59).

sur une multitude de fidèles, et ses conquêtes ne sont pas encore finies, car la plénitude des nations entrera dans son bercail. Ainsi lui tient parole Celui qui lui a dit un jour :

« Tu es pêcheur d'hommes. »

(Mélanges)

LA CONFESSION DE SAINT-PIERRE.

CATHOLIQUE ou protestant, croyant ou incrédule, que l'on fasse profession de bel esprit, que l'on suive naïvement les impressions d'un bon et simple cœur, sous quelque ciel que l'on soit né, de quelques pensées que l'on soit imbu, je n'imagine pas un sang si froid, une situation de l'âme telle que l'on puisse entrer, sans beaucoup d'émotion, dans Saint-Pierre de Rome. C'est l'église du pape, c'est l'église de l'Eglise, c'est le plus vaste et le plus magnifique édifice que les hommes aient consacré à Dieu ; c'est le foyer d'une pensée dont les rayons enveloppent le monde ; c'est le tombeau de ce pêcheur de Judée, de cet homme simple, sans lettres, grossier même, à qui nous ne pouvons nier qu'il a été dit : « Tu es pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon église.» Non, en vérité, il n'y a rien de solennel et d'imposant sur la terre, si ce lieu, indépendamment de toutes ses magnificences extérieures, n'est pas lui-même solennel et imposant !

L'impression subsiste et s'accroît lorsque l'on parcourt Saint-Pierre et qu'on l'étudie. L'immense quantité d'ouvrages d'art entassés dans cette enceinte immense, où déjà plus de trois siècles ont apporté leurs tributs, permet sans doute à la critique de s'exercer ; mais rien n'abat le phénomène de force et de grandeur que l'intelligence a conçu d'abord. Tout y est colossal, tout y semble éternel, tout y

a un nom retentissant ; et tout est petit, néanmoins, tout disparaît, devant cette idée qui règne, qui domine, qui écrase : Voici le sanctuaire de la plus ancienne royauté, du plus ancien et du plus étonnant pouvoir qu'il y ait au monde ; là est spécialement l'esprit de ce corps miraculeux qui, depuis dix-huit cents ans, s'appelle l'Église catholique ; ici, des hommes sont venus prier de tous les points du globe ; il n'est point de contrée connue d'où ne se soient élevés des vœux et des prières, où il ne se soit répandu du sang pour la gloire du nom que l'on révère ici !

Dans l'église même de Saint-Pierre, on appelle Confession de Saint-Pierre le lieu où les reliques sacrées du Prince des Apôtres reposent avec celles de saint Paul. C'est un caveau placé sous le baldaquin de bronze qui forme un dais gigantesque au-dessus du grand autel. Autour de l'escalier de marbre qui conduit à ce caveau, règne une balustrade magnifique , cent cinquante lampes d'argent y brûlent toujours.

Ce lieu est le même où saint Pierre, ayant souffert le martyre sous Néron, fut enseveli par ses disciples dans une des grottes que les chrétiens nommaient le cimetière du Vatican. Là, ceux que le vieil apôtre avait convertis et baptisés, couronnés avant lui de la palme qu'il devait conquérir, avaient reçu par les soins pieux de leurs frères, et souvent, sans doute, des mains de l'Apôtre lui-même, la sépulture ignorée alors, qui devint si rayonnante quelques siècles plus tard.

Saint Anaclet, quatrième successeur de saint Pierre et martyr comme lui, y fit élever un oratoire, semblable à celui qu'il érigea à la place où fut enseveli saint Paul, sur le chemin d'Ostie. On appela trophées, confessions, seuils des Apôtres, ces humbles monuments de leur supplice. En

324, Constantin alla les visiter. Dépouillé du diadème et des ornements impériaux, il se prosterna sur la terre en répandant des larmes ; de ses mains royales et victorieuses il marqua la place, et commença en quelque sorte à creuser les fondements de la basilique qu'il voulait élever sur ce sol sanctifié ; et à cet effet, il transporta sur ses épaules, en l'honneur des douze apôtres, douze charges de terre. Ce sont là de ces actions que la politique seule ne dicte pas à un maître du monde, et lorsque l'on veut des témoignages celui-ci est grand. La basilique s'éleva rapidement et fut magnifique.

Les riches métaux, les pierres précieuses, les bronzes, les marbres y brillaient de toutes parts ; les lampes d'or et d'argent pendaient à ses voûtes , les vases de prix y étaient amoncelés, et, pour ajouter à toutes ces magnificences, les corps de saint Pierre et de saint Paul, exhumés, furent déposés, chacun pour moitié, dans une châsse d'argent massif, renfermée elle-même dans une autre de bronze doré, sur laquelle une croix d'or du poids de cent cinquante livres, emblème en même temps du supplice et du triomphe, étendit ses bras éloquents. La basilique de Constantin fut consacrée à saint Sylvestre. Ruinée par le temps et les guerres, les Papes la remplacèrent par la basilique actuelle, œuvre immense d'une longue suite de pontifes, terminée par Sixte-Quint.

C'est devant cette balustrade que viennent avec plus de prédilection et de tendresse s'agenouiller et prier tous les chrétiens que leur bon ange conduit à Rome. Que de fronts s'y sont appuyés, que de larmes y ont coulé, depuis celles qu'y versa Constantin ! que de lèvres pieuses y ont poli le métal !

(Rome et Lorette.)

SAINTE-MARIE-MAJEURE.

ON raconte qu'au IVe siècle de l'ère chrétienne, sous le saint pape Libère, deux époux de grande famille et de haute piété, désespérant d'avoir des enfants, s'adressèrent à la très sainte Vierge, pour que cette faveur leur fût accordée par son intercession, et pour qu'elle leur fît en même temps connaître de quelle manière ils pourraient lui témoigner leur gratitude ; car, après avoir invoqué une si puissante protectrice, ils ne doutaient pas que leur désir ne fût bientôt rempli. La Sainte Vierge leur fit connaître qu'elle voulait bien les exaucer: la nuit du 4 août 352, elle les avertit, par un songe, qu'eut aussi le pape Libère, de faire édifier une église en son honneur au lieu où, dans la matinée suivante, ils verraient le sol couvert de blanche neige, malgré l'excessive chaleur de la saison. Et ils virent, au jour naissant, qu'une très grande quantité de neige était en effet tombée sur le mont Esquilin. La nouvelle de ce fait miraculeux se répandit aussitôt dans toute la ville, et saint Libère, suivi du clergé et d'une grande quantité de peuple, se rendit sur les lieux. A peine y fut-il arrivé qu'à la vue de cette multitude un nouveau prodige se manifesta ; la neige se divisa d'elle-même en grandes lignes, de manière à dessiner sur la terre tout le plan d'un édifice. La douce foi des fidèles n'en demanda pas davantage ;on se mit à l'œuvre : l'église fut promptement bâtie, grâce aux largesses des deux époux ; et comme elle se trouva être la plus grandiose et la plus belle qu'on eût encore, dans tout Rome, dédiée à la très sainte Mère de Dieu, elle fut,d'un commun accord, nommée Sainte-Marie-Majeure ; mais on l'appela aussi Sainte-Marie des Neiges, en commémoration du miracle de ce manteau blanc et pur, tombé du ciel sur le sol où elle s'élevait ; basilique Libérienne, en souvenir du saint pape Libère qui

l'avait consacrée, et qui avait eu tant de part à sa construction ; enfin Sainte-Marie du Berceau lorsque, plus tard, elle fut enrichie des précieux débris de la crèche où fut déposé le Rédempteur nouveau-né.

Plusieurs souverains pontifes ont eu pour la basilique de Sainte-Marie-Majeure la plus pieuse et la plus amoureuse prédilection ; aussi est-elle devenue, par leurs soins, d'une richesse et d'une élégance rare, tout en conservant le caractère grave et vénérable qui sied aux lieux sacrés. Argent, or, diamant, jaspe, porphyre, y brillent de toutes parts, et toute chose y a son histoire aussi bien que son éclat.

A l'extérieur, la basilique n'est pas moins admirable. Elle a deux façades : devant la principale, au milieu d'une de ces vastes places où les monuments respirent à l'aise, et se dressent comme une ville à la limite d'un désert, la statue en bronze de la Sainte Vierge tenant l'enfant Jésus s'élève sur une colonne en marbre blanc de soixante-dix pieds de hauteur, la seule qui reste de l'ancien temple de la Paix, chef-d'œuvre de grâce, d'élégance, de beauté ; type de perfection probablement unique au monde, et l'une des merveilles de Rome que mes yeux ont toujours contemplée avec le plus de ravissement. L'autre façade est décorée d'un de ces obélisques dont le grand pape Sixte-Quint prenait plaisir à semer sa ville, moins pour les relever que pour leur faire porter la croix, afin qu'ayant vu les malheurs de l'Église, ils servissent de témoins et d'instruments à son triomphe.

(Les Parfums de Rome.)

ROME.

ROME ! nom plein de mystère. Dès que ce nom s'est élevé sur les nations, nulle voix ne l'a prononcé sans haine ou

sans amour, et l'on ne sait qui l'a emporté de l'ardeur de la haine ou de l'ardeur de l'amour. Quand la vanité de l'esprit moderne se flatte de tout humilier et de tout concilier, la haine et l'amour de Rome poursuivent leur vieux combat, plus âpre que jamais.

La haine fait couler le sang et les larmes, l'amour est inépuisable en sacrifices ; le combat ne finira qu'au seuil de l'éternité, où triomphera l'amour. Jusqu'alors la haine paraîtra victorieuse,et cependant elle est déjà vaincue. La défaite de la haine, c'est de durer, c'est de poursuivre en vain cette victoire de la mort qui, la délivrant de ce qu'elle hait, la délivrerait aussi d'elle-même. Rome ne périra pas, ses ennemis ne seront point soulagés du poids de sa gloire.

Qui jamais parlera de Rome avec indifférence, comme on peut parler de Berlin et de Londres ou même de Paris ? Rome excitera toujours ou la haine ou l'amour incomparablement, et demeurera sans égale aux yeux des hommes, Rome la triomphante, la dominatrice des nations. Elle domine pour Dieu ou pour Satan, mais elle est dominante. Elle a le pied sur le monde et elle le broie ; elle relève le monde et le pousse vers Dieu.

C'est Rome qui s'est assujetti la terre et qui s'est nourrie de la chair et du sang de l'humanité. C'est Rome qui a pris le genre humain dans ses bras, comme un enfant malade, qui lui a fait respirer l'air salubre des hauteurs, qui l'a nourri de la chair de Jésus-Christ le Dieu vivant.

Dieu soit béni ! Je suis de ceux que Rome a pris en ses bras, malades, broyés sous les pieds de la vieille mort. Sa main lumineuse m'a transporté sur les hauteurs divines, sa main maternelle m'a baigné dans l'air divin, sa main sainte m'a nourri du divin aliment ; je suis de ceux qui ont reçu d'elle la vie, et qui lui rendent l'amour.

Quand j'ai vu Rome pour la première fois, avant même de savoir que je n'y apportais que la mort, et plus éloigné de savoir que j'y trouverais la vie ; sans connaître encore ni la mort ni la vie, mais remué par un instinct meilleur que moi ; quand, dis-je, j'ai vu cette Rome auguste et que j'en eus respiré l'indéfinissable parfum, alors j'ai su que je pouvais aimer et que j'aimerais.

(Les Parfums de Rome.)

L'ÉGLISE ET LES PERSÉCUTIONS.

L'Église sait bien que sa vie est laborieuse ; elle a eu le temps et l'occasion de l'apprendre ! De Jésus-Christ à Pie IX, du Golgotha à Gaëte, il y a plus de dix-huit siècles. Entre ces deux calvaires, où furent les jours,nous ne dirons pas heureux, mais tranquilles ? Le pape s'est appelé Pierre, et il a été crucifié la tête en bas. Il s'est appelé Clément, Alexandre, Sylvestre, Léon, Grégoire : sous tous les noms qu'il a portés, il a vécu dans les catacombes, il a été exilé, prisonnier, fugitif, calomnié, mutilé, supplicié. Les empereurs d'Allemagne, après ceux de Byzance,ont lancé contre lui leurs armées, ont prétendu lui prendre sa couronne, comme ils lui avaient pris sa terre et ses sujets. Un roi de France l'a souffleté dans l'exil ; d'autres l'ont insulté dans Rome : d'autres l'ont fait diffamer dans le monde par leurs jurisconsultes, par leurs écrivains, par leurs apostats. Autant en ont fait les séducteurs des peuples communiquant ce fiel aux multitudes abruties. Ce pape a épuisé l'insolence de Luther et l'insolence de Voltaire, et l'effort de toutes les brutalités et la bassesse de toutes les trahisons, et vidé mille fois jusqu'à l'extrême lie le vase toujours plein des iniquités humaines. Pie VI est mort à Valence, pendant que la canaille le

sifflait sur les théâtres de Paris. Pie VII était captif à Fontainebleau, et il y avait alors un autre roi de Rome. Pie IX a dû chercher un refuge dans l'exil contre des séditieux et des assassins auxquels il avait pardonné. Voilà l'histoire de la papauté ; mais elle a deux faces. Le Pape est revenu de Gaëte comme il était revenu de Fontainebleau, comme il était revenu d'Avignon, comme il était sorti des catacombes et de toutes ses captivités. Il est revenu dans sa ville, qui meurt sans lui ; il est remonté sur son trône. Ce trône dénué de remparts visibles, mais plus fort que les siècles, plus fort que les délires du monde, a résisté à tous les torrents qui ont roulé sur la terre, emportant les institutions, les empires et les peuples.

(Mélanges.)

UNE FÊTE-DIEU A ROME. (1)

LE lendemain de mon arrivée, c'était la Fête-Dieu. Après tant de voyages à Rome, cette pompe divine m'était encore inconnue. On tend quelques toiles, on attache aux murailles quelques tapisseries, belles surtout par leur antiquité, on suspend quelques guirlandes, on jette sur le pavé un peu de sable jaune parsemé de feuillages. Le moindre village fait autant de frais, et c'est bien peu de chose que ce décor, en comparaison d'un grand jour d'Opéra ou d'Hôtel-de-Ville. Mais on est à Rome, et la procession se déroule sur la place du Vatican, sur le sol du cirque de Néron, autour de l'obélisque dressé en l'honneur des dieux Auguste et Tibère, relevé par la main de Sixte-Quint qui lui fit porter une parcelle du bois de la Croix.

On voit passer par longues files les ordres religieux, le

(1) Vers 1840.

les évêques, les archevêques, les patriarches, les cardinaux. La richesse des ornements disparaît devant la majesté des noms, des situations et des visages. Je revoyais là, vivants, tous ces types que je venais d'admirer à Florence dans les peintures d'Angelico. Ce sont les mêmes traits, les mêmes expressions. Grâce à Dieu, ils vivent encore, et le monde les verra.

Parmi les vieillards augustes, nous avons reconnu et salué dans nos cœurs plusieurs de nos vénérables évêques de France, chargés d'œuvres et d'années. Oh ! que ce spectacle était grand, et quel horizon il ouvrait devant nos yeux ennuyés des mortes et stériles splendeurs de la matière ! Enfin le Pape parut à genoux, le Saint-Sacrement dans les mains, calme au milieu de cette foule comme s'il était seul dans son oratoire, le front appuyé sur l'ostensoir d'or ; et quelque chose disait à la multitude que cette figure immobile était l'appui du monde.

En fermant les yeux, on eût pu se croire dans un désert ; il n'y avait d'autre bruit que le gazouillement des fontaines. Quel moment, quels soupirs, quelles larmes à toutes les paupières quand les fronts relevés se tournèrent vers l'éclatante vision qui passait ! Et c'est le lieu où Néron courait emporté sur son char, à travers les chrétiens enduits de résine et brûlant comme des torches, pour éclairer les jeux du maître de l'empire, souverain pontife des dieux que s'était forgés la raison humaine !

(Mélanges).

ADIEUX A ROME.

NON, je ne te quitterai pas sans te saluer de la voix et du cœur, ville immortelle où mon âme a tant vécu ! Je

te suis venu couvert des voiles honteux de l'indifférence, et je m'en vais chrétien. Je n'ai point en vain fléchi les genoux au champ de mort des martyrs ; la bénédiction du pontife suprême n'est point tombée stérile sur mon endurcissement : je sens tressaillir dans mon cœur des fibres qui n'y battaient pas, mes oreilles entendent ce qu'elles n'avaient point entendu, mon esprit n'a plus d'autres ténèbres que les lumineuses ténèbres du respect et de la foi. Terre où tant de préjugés ne veulent voir que la mort, tu m'as donné la vie ; terre où j'ai goûté Dieu, tu m'es devenue terre natale, et je pars comme un fils qui veut revenir un jour.

Ce ne sont pas, malgré leur beauté, tes chefs-d'œuvre et tes ruines, merveilles de la main de l'homme et de la main du temps, que je souhaite de revoir. Ce que je demande au Maître des destinées, c'est de me ramener aux seuils bénis de Saint-Pierre et de Sainte-Marie-Majeure ; c'est de me rendre un instant, avant que je meure, les spectacles de mon nouveau baptême, les reliques saintes, les temples où pour la première fois j'ai senti ma prière monter au ciel, et le Rédempteur descendre jusqu'à moi sous l'apparence du pain sacré !

(Pèlerinages de Suisse.)

EXALTATION DE PIE IX.

QUE l'on parcoure les tables du sacerdoce catholique, surtout en France ; les chefs et les hommes importants du clergé, les évêques, les curés, les directeurs de séminaire, sont nés durant ces grandes et lugubres années de la fin du XVIIIe siècle (1). Celui qu'ils saluent de tant de titres magni-

(1) Ecrit vers 1850.

fiques, le pasteur de Rome, est de cette génération dont le berceau fut en quelque sorte porté sur le sang des prêtres martyrs. Moïse, tel est son nom ! La catholicité, tant agrandie par son prédécesseur, la catholicité qui palpite sous sa main, lui demandant de s'agrandir toujours, la catholicité immortelle, plus vivante que jamais au sortir de ce sommeil qu'on prenait pour la mort, la catholicité brûlante de foi et d'amour le nomme encore le *Patriarche universel, le père des Pères, l'Héritier des apôtres, la Bouche et le Chef de l'apostolat, le Refuge des évêques, le Pasteur de tous les pasteurs*. C'est lui qui guide Israël, plus nombreux depuis qu'on l'a décimé. Devant lui s'ouvriront les flots ; à sa voix les rochers se changeront en sources d'eaux vives ; il rencontrera *Madian* et *Amalec ;* il élèvera ses mains sur la montagne, et sa prière donnera le gain du combat. Il est révéré, aimé, obéi de l'élite du genre humain dans toutes les terres connues ; il mettra la main à tout ce qui se fera de plus grand dans ce monde jusqu'à la fin de sa vie ; et, lorsqu'il aura cessé de vivre, les lois émanées de son infaillible sagesse seront portées et reçues chez des peuples que l'actif génie de notre époque cherche encore parmi les espaces de l'Océan.

Je racontais hier le dernier feu d'artifice. Je croyais voir un peuple en joie, donnant les marques de son attachement au prince qui le gouverne. Il me semble à présent que je ne connaissais pas encore ce peuple et que j'ignorais la profondeur du sentiment que Pie IX lui inspire. Je ne m'étais pas encore trouvé à la commémoration populaire du retour de Gaëte et de l'accident de Sainte-Agnès. J'en ai joui ; j'ai pris ma part de cette fête propre au règne de Pie IX, non moins remarquable par les fêtes illustres que par l'éclat des catastrophes politiques.

Quant au spectacle, il est difficile d'en donner une idée

à qui ne l'a pas eu sous les yeux. Figurez-vous cette immense ville en feux de joie, en brillants arcs de triomphe, en jardins lumineux, en pétards, en flammes de Bengale, en musique, en inscriptions pleines de tendresse, de grâce, et la plupart du style le plus noble et le plus savant ; quantité d'édifices admirablement décorés ; les obélisques changés en colonnes de lumière, des rues entières transformées en palais de fées ; dans les airs, des fusées et des ballons chargés d'artifices ; des lanternes de couleur partout, dans les rues les plus pauvres et aux plus pauvres fenêtres ; et tout cela, varié, ingénieux, aimable, d'une bonne grâce exquise ! Mais la foule était encore plus belle.

C'était la foule qui faisait la grande surprise et le vrai charme des étrangers. Elle formait le spectacle qu'on ne saurait retrouver ailleurs et que Rome elle-même ne reverra plus. Non seulement les écoles, le clergé séculier et régulier, mais aussi le Concile faisaient partie de la foule. Les voitures entraient et circulaient là-dedans, sans autre force de police que quelques dragons pontificaux pour guider les files à certains affluents. Point de police et point de heurt ; pas un juron, pas une poussée.

Tout le monde jouissait paisiblement de la fête dont chacun avait fait les frais, et chacun montrait à chacun la déférence et la complaisance qui doivent régner entre les invités d'une fête. Les enfants, les jeunes filles, les femmes, les familles d'artisans et de bourgeois, les écoles, par groupes émerveillés, les grands seigneurs romains descendus de leurs voitures, les prêtres, les religieux, les évêques étaient pêle-mêle sur ce pavé que le pas de la sédition ne fait jamais tressaillir, et rien ne froissait aucune faiblesse, n'alarmait aucune dignité, ne blessait aucune pudeur. La plupart des motifs de décoration étaient religieux : ils représentaient

des oratoires, des chapelles. La croix de Jésus et la croix de Pierre, la palme, la tiare étaient partout ; les lignes de feu figurant des calices, des ciboires, des ostensoirs grandioses, encadraient le portrait de Pie IX ou l'image de la Madone.

Toute cette soirée n'a été qu'une ovation. Les murailles criaient vers Pie IX, là où sa présence ne faisait pas crier les cœurs : « Gloire au roi béni de son peuple, gloire au peuple qui bénit son roi ! » Il y aura une nuit sur le monde, quand cet astre royal se couchera. On pourra dire, plus à propos que de Louis XIV : le roi est mort.

Mais si le peuple romain venait un jour à disparaître, s'il était envahi et supprimé, ce serait un événement plus grand et un désastre plus irréparable. Alors il faudra dire : « Le peuple est mort ! » Et cette parole sera lugubre entre toutes celles que le monde a entendues.

(Mélanges.)

PIE IX APRÈS L'USURPATION.

D'UN regard tranquille et d'une âme inondée de joie, contemplons la sereine beauté du Juste, son pas ferme, le ravissement de son visage tourné vers les hauteurs de Dieu.

J'ai vu les larmes de Pie IX, j'ai compté les gémissements de son cœur, j'ai entendu les accents de sa prière quelquefois désolée. Depuis l'hypocrisie des premières trahisons jusqu'aux catastrophes de nos jours lugubres déterminées par tant d'autres hypocrisies, combien de mensonges, de folies perverses, d'obstinations imbéciles ont accablé cette âme loyale et tendre qui voulait détourner la foudre ! *Tota die expandi manus meas ad populum non credentem et con-*

tradicentem ! Mais, en même temps, j'ai rendu grâces à Dieu des consolations de cette grande vie et de ce grand règne, consacrés au vrai combat, remplis des vrais triomphes de la foi, de la justice, de la charité et de l'honneur. Pie IX a régné vingt-cinq ans, toujours fidèle à Dieu et aux hommes. Il a défini le dogme de l'Immaculée Conception ; il a bâti autour de l'Église, autour du monde chrétien, autour de l'âme humaine, le rempart de l'Infaillibilité ; il a condamné toute l'erreur moderne et il l'a condamnée à jamais : il a jeté le grain de sénevé dans tous les lointains et dans tous les inconnus de la terre ; il a contraint à l'amour de sa personne et au respect de sa fonction ce peuple du monde mécréant et contredisant, il l'a mis en état de connaître qu'il devra croire et cesser de contredire pour continuer d'exister.

Durant vingt-cinq ans, Pie IX a donc fait ces choses, il les a connues, il a su que ses œuvres étaient bonnes, son cœur a savouré ces incomparables délices de faire la volonté de Dieu ; et, par lui, la grandeur est restée sur la terre.

Et durant vingt-cinq ans aussi, ceux qui n'ont pas refusé le présent de Dieu et qui ont accepté le guide qu'il leur donnait, les regards fixés sur Pie IX et le cœur obéissant, ont eu, grâce à lui, la joie d'aimer, d'admirer, d'espérer, et déjà des yeux de leur corps, ils ont vu Dieu vainqueur.

(Paris pendant le siège.)

SALUT AU VICAIRE DE JÉSUS-CHRIST.

SALUT à toi, vieillard magnanime, fidèle jusqu'à la fin à Celui qui t'a envoyé et à ceux vers qui tu fus envoyé. Tu n'as trahi ni ton Dieu, ni ta mission, ni nos âmes. Nous avons

en toi la gloire du combat, l'honneur de la défaite, la dignité de la mort, la certitude de la résurrection. Notre voix, qui bientôt peut-être sera muette, te salue une dernière fois ; nos yeux et nos cœurs t'enveloppent d'admiration, de reconnaissance et d'amour. Tu n'as pas faibli, tes lèvres ne se sont pas fermées lorsqu'il fallait proclamer la vérité proscrite, tu l'as placée sur un trône où la sédition ne l'atteindra pas. Elle sera le phare de la nuit qui recommence, c'est elle encore qui abattra César restauré. Et toi aussi, vaincu, tu restes sur ton trône, à l'abri des ignobles terreurs, et la boue humaine ne peut jaillir jusqu'à toi. Tu ne t'abaisses pas à compter avec l'insolence du vainqueur. Désolé, mais tranquille, victorieux par l'espérance inébranlable de ta foi, tu dis les paroles stables que tu dois dire, et dans ta ville devenue le camp de l'ennemi, tu affiches les décrets qui marquent d'une éternelle infamie les envahisseurs. Qu'elle te regarde et qu'elle se compare à ta majesté, cette lâche cohue de rois et de chefs populaires qui se félicite de t'avoir soustrait le genre humain ! Elle se croit délivrée de toi, et tu as fait ce qu'il faut faire pour la vaincre et ce que tu as fait la vaincra. Qu'elle te regarde aussi, cette stupide cohue de peuples qui t'a crié le *Crucifige* et qui ne veut d'autre roi que César ou elle-même ; en vain elle cherchera la paix et l'honneur, en vain elle voudra racler de ses membres exténués la lèpre royale et la lèpre démocratique ; tu as seul fait ce qu'il faut pour la guérir de César et d'elle-même, et ce que tu as fait la guérira. Couche-toi tranquille dans la tempête, dernier soleil de notre âge, tu seras demain le soleil levant.

(*Paris pendant le siège*).

Clergé. — Religieux

ORIGINE DU CLERGÉ ACTUEL.

LE clergé actuel est né du martyre. Rappelons-nous la destruction totale de l'Église en France, à la fin du XVIIIe siècle. Le berceau des hommes qui gouvernent aujourd'hui l'Église a flotté sur les ruines des autels submergés du sang des prêtres. Lorsqu'on se représente cette spoliation et ce massacre préparés par de si savantes injures, accomplis par de si persévérantes atrocités ; et lorsqu'en même temps on voit, après un demi-siècle, la famille sacerdotale si nombreuse, si féconde en œuvres, si forte en vertus, l'esprit s'incline devant Dieu, reconnaissant là sa main et sa miséricorde. A mesure que l'on entre dans les détails de cette merveilleuse résurrection, l'admiration augmente, et l'on prend aussi une idée plus haute de la France. Où le sang a coulé plus qu'ailleurs, la vie a reparu avec une plus triomphante énergie. Nation vouée au Christ invinciblement ! Un petit nombre de prêtres échappés de l'échafaud et de l'exil reviennent au premier rayon de paix, s'unissent à d'autres qui n'ont pas voulu fuir. Au milieu des impies vainqueurs ou rassurés, au milieu des acquéreurs de biens d'Église, au mi-

lieu des apostats maîtres des emplois civils et de l'enseignement public, au milieu d'un ordre social qui offre partout la gloire ou la fortune, et qui réserve pour la seule carrière ecclésiastique le mépris et la pauvreté, ces humbles prêtres se mettent à l'œuvre, surveillés et entravés par la main qui les protège. Ils appellent des vocations sacerdotales, il en vient ! Qui les fournit ? Le peuple. La bourgeoisie n'en donne pas encore, elle prend possession de ses conquêtes ; la noblesse, hélas ! ne sait pas réparer ainsi ses désastres et n'en donne plus ; le peuple fournit tout. Dieu puise dans cette foule populaire, et, c'est pourquoi l'on peut espérer qu'elle ne sera pas dévorée.

(Mélanges.)

LES NOBLES CHEVALIERS DE DIEU.

LA ville du contraste et du vertige, l'université des sept péchés capitaux, Paris, renferme aussi des collèges d'apôtres et des séminaires de martyrs. Dans le pêle-mêle de ces maisons où le blasphème seul se souvient de Dieu, au milieu des écoles d'affaires, d'ambition ou de plaisir, Paris contient aussi des maisons de missionnaires, des écoles d'apostolat catholique, où l'art que l'on apprend est de mourir pour le nom, pour la gloire et pour l'amour de Dieu.

Je dis mourir, et je dis trop peu ; car il ne s'agit pas de donner une fois sa vie, ni même de l'exposer pour un temps aux chances d'une guerre qui doit finir. Ce que le missionnaire apprend, c'est l'art de mourir à tout, et tous les jours, et toujours ! Il faut une guerre sans trêve contre un adversaire immortel, qui ne sera vaincu momentanément que par des miracles, qui ne sera enchaîné et dompté définitivement que par la force de Dieu.

Pour s'engager dans ce combat, il faut que le missionnaire se dépouille de tout. Il meurt d'abord à sa famille selon la chair : il la quitte, il ne lui appartient plus, et selon toute apparence il ne la reverra plus. Il meurt ensuite à ses frères selon l'esprit, parmi lesquels il s'est engagé pour prendre une part de leurs travaux : il quittera aussi cette seconde maison paternelle, et probablement pour n'y plus rentrer. Il meurt encore à la patrie : il ira sur une terre lointaine, où ni les cieux, ni le sol, ni la langue, ni les usages, ne lui rappelleront la terre natale ; où l'homme même, bien souvent, n'a plus rien des hommes qu'il a connus, sauf les vices les plus grossiers et les plus accablantes misères.

Et quand ces trois séparations sont accomplies, quand ces trois morts sont consommées, il y en a une autre encore où le missionnaire doit arriver et qui ne s'opérera pas d'un coup, mais qui sera de tous les instants, jusqu'à la dernière heure de son dernier jour : il devra mourir à lui-même : non seulement à toutes les délicatesses et à tous les besoins du corps, mais à toutes les nécessités ordinaires du cœur et de l'âme. Le missionnaire n'a pas de demeure fixe, pas d'asile passager, pas une pierre où reposer sa tête ; il n'a pas d'ami, pas de confident, pas de secours spirituel permanent et facile. Il court à travers de vastes espaces. Quelques chrétiens cachés sur un territoire immense, voilà sa paroisse et son troupeau. Il en fait la visite incessante à travers des périls incessants. Trois sortes d'ennemis l'entourent sans relâche : le climat, les bêtes féroces, et les plus cruels de tous.... les hommes. Si Dieu lui impose encore l'épreuve d'une longue vie, il vieillira dans ce dénûment terrible et, chaque jour, l'amertume des ans comblera et fera déborder le vase de ses douleurs. Il n'aura plus cette vigueur et ces ardeurs premières qui donnent un charme à la fatigue, un attrait au danger, une saveur au

pain de l'exil. Il se traînera sur les chemins arrosés des sueurs de sa jeunesse, et qui n'ont pas fleuri.

Il portera dans son âme ce deuil qui fut le fiel et l'absinthe aux lèvres de l'Homme-Dieu, le deuil du père qui a enfanté des fils ingrats! Contemplant ce peuple toujours infidèle, énumérant les lâchetés, les obstinations, les refus, les ignorances coupables, les perversités renaissantes, hélas! les apostasies, le sang de Jésus devenu presque infécond par l'effet de la malice humaine, il baissera la tête, et il entendra dans son cœur un écho de l'éternel gémissement des envoyés de Dieu : *Curavimus Babylonem, et non est sanata!* Ainsi s'achèveront ses jours, fanés presque dès leur aurore : *Dies mei sicut umbra declinaverunt : et ego sicut fœnum arui.* Ainsi il attendra que son pied se heurte à la pierre où il doit tomber, que sa vie s'accroche à la ronce où elle doit rester suspendue, une masure, une cachette au fond des bois, un fossé sur la route. Car le cimetière même, cet asile dans la terre consacrée, le missionnaire ne l'a pas toujours. Trouvant à mourir jusque dans la mort, il se dépouille aussi du tombeau.

Telle est la vie du missionnaire. Suivant la nature, elle est incompréhensible, et c'est trop peu de l'appeler une lente et formidable mort. Qui nous expliquera pourquoi il se trouve toujours des hommes pour se consumer dans cet obscur et sanglant travail ; des hommes qui désirent cette vie, qui la cherchent, qui l'ont rêvée enfants, et qui, cachant à leur mère ce grand dessein, mais le nourrissant toujours, obtiennent de Dieu, à force de prières, qu'il soit accompli? Ah! c'est le secret du ciel et le plus noble mystère de l'âme humaine. Jusqu'à la fin, il y aura des hommes de sacrifice, illuminés d'une clarté divine, qui, les yeux tournés vers Jésus, sauront parfaitement ce que la foule des autres peut à peine comprendre. *In lumine tuo videbimus lumen;* à la lumière de

Dieu, ils devinent les voies de cette vie d'immolation pour Dieu; ils les cherchent, ils les goûtent, ils veulent s'en assouvir; le monde n'a point de chaînes de fleurs qui les empêchent de courir à ces nobles fers.

Au lendemain du Golgotha, lorsque les Juifs lapidaïent le premier confesseur, lui, le visage rayonnant, il s'écriait : « Je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme qui est debout à la droite de Dieu ! » Ne cherchons pas davantage, l'attrait de la vie apostolique est là.

C'est qu'à travers les mille angoisses de cette vie, les missionnaires courent à la conquête des âmes : c'est qu'ils annoncent Jésus-Christ et le font connaître ; c'est que jamais l'aridité du sol n'a pu refuser toute semence ; c'est, enfin, qu'ils emportent leur Christ sur la poitrine et qu'ils le voient dans les cieux. Du fond des cachots, du haut des bûchers, au milieu des prétoires et des tortures, au sein des vastes solitudes, dans les ombres de la nuit, parmi les périls de la mer, voilà leur consolation et leur force : *Video cœlos apertos, et Filium hominis stantem a dextris Dei.*

Et voilà pourquoi il y a des écoles de martyrs dans Paris même, et pourquoi elles sont toutes remplies.

Entrons dans une de ces maisons. Fondé il y a deux siècles, le Séminaire des Missions étrangères, fermé par la Révolution, s'est relevé plus florissant. Tertullien disait aux persécuteurs de l'Église naissante : « Le sang des martyrs est une semence de chrétiens ! » Ouvrez les yeux ; ici ont frappé la flèche du sauvage, le fouet et la hache du mandarin, le couperet du révolutionnaire; ici ont triomphé la torche et le marteau. Les murs sont rebâtis, le jardin est plein de fleurs, il n'y a point de vides dans la maison, la foi brûle les cœurs, l'allégresse y règne. Deux sources intarissables sont ouvertes ici. L'une est la chapelle, l'humble temple du Dieu vivant,

où l'on immole tous les jours la Victime qui ôte les péchés du monde ; l'autre est la chambre des martyrs, où l'on garde les reliques des membres de la communauté qui ont confessé Dieu par la perte de la vie. Là sont les glaives qui les ont frappés, les cangues et les chaînes qu'ils ont portées, les cordes et les fouets qui ont déchiré leur chair, les linges teints de leur sang, quelques restes de leurs haillons, quelques débris de leurs ossements sacrés qui, probablement, dès ce bas monde, ont tressailli à la vue du Fils de Dieu. Tous les cœurs ont vénéré ces trésors, dans tous les cœurs ils ont allumé un feu qui ne s'éteindra pas.

C'est fête au séminaire. Quatre jeunes prêtres partiront demain, et l'on fait ce soir la cérémonie des adieux. A cette fête on admet les amis et les parents qui peuvent la subir.

Il est huit heures. La communauté entoure une statue de la sainte Vierge, élevée dans le jardin sous un humble dôme de treillages. On chante *Magnificat*. Écoutez : *Beatam me dicent omnes generationes*. Tous les chrétiens, tous ceux qui ont le bonheur de mêler les paroles et les chants de l'Eglise aux actions de leur vie, savent quel sens profond et touchant ces accents inspirés reçoivent toujours de la circonstance où l'on est, et quelle lumière ils portent dans l'âme. *Beatam me dicent omnes generationes !* De quel flot de délices, en ce moment solennel, cette parole a dû réjouir des âmes appelées à porter aux extrémités du monde le nom et la gloire de Marie, afin que toutes les générations la proclament Bienheureuse ! Ils sont là, debout, comme déjà en route, ces bons anges de la vérité sainte, chargés de la miséricorde de Dieu, et qui vont vers les peuples endormis à l'ombre de la mort, pour leur donner Marie et Jésus : *Esurientes implevit bonis !*

Après le *Magnificat* et l'*Ave maris stella*, ils quittent ce

jardin, ce lieu de délassement et de repos, où ils ont passé quelques courtes années dans l'apprentissage d'une vie qui n'aura plus ni délassement ni repos. Ils se rendent à la chapelle. L'étroite enceinte est remplie. Pas de pompe, pas d'ornements à l'autel ; une pauvreté tout apostolique. Point de splendeur non plus dans l'auditoire ! Les amis et les parents des missionnaires n'appartiennent guère au grand monde. On y voit des soldats, des domestiques, des gens de travail et de petite condition, des frères de la Doctrine chrétienne, quelques prêtres.

On fait la prière et les exercices du soir, suivant les usages de la maison. Cette prière est la prière ordinaire, si simple, toujours sublime, éclatante ici de soudaines clartés. Prière pour les bienfaiteurs, prière pour les ennemis ; prière pour les pauvres, les prisonniers, les affligés, les *voyageurs*, les malades, les agonisants et tous ceux qui sont dans l'oppression et dans la douleur ; prière pour les défunts, examen de conscience.... O noblesse de la vie chrétienne ! Après la prière, on indique le point de méditation sur l'Évangile du lendemain. Par une de ces rencontres dont je parlais tout à l'heure, cet évangile est la parabole des ouvriers que le père de famille envoie à sa vigne : *Et dixit illis : Ite et vos in vineam meam, et quod justum fuerit dabo vobis.* Il suffit d'indiquer ces lumières, et tout aussitôt l'immense horizon se remplit. *Allez à ma vigne !* Depuis dix-huit siècles, cette parole a poussé les hérauts de l'Évangile sur tous les chemins de la terre, et partout ils ont planté l'arbre divin qui nourrit pour la vie éternelle.

Les prières sont terminées, la cérémonie des adieux commence. Le supérieur adresse une courte allocution aux jeunes missionnaires. C'est moins lui qui parle que les livres sacrés, dont il emprunte le langage simple et profond.

Il leur dit ce qu'ils auront à faire, les ennemis qu'il faudra vaincre. « Quels ennemis ! Le monde, l'enfer et vous-mêmes : l'enfer, à qui vous voulez arracher le monde ; le monde, qui ne veut pas être délivré ; vous-mêmes, qui ne pouvez triompher de l'enfer et du monde que par une continuelle victoire sur vous, sur la vanité des pensées humaines, sur l'excès des fatigues, sur le désir du repos, sur les besoins de votre corps et sur ceux de votre cœur ! La sagesse humaine vous traitera de fous, et vous l'êtes en effet, *Stulti propter Christum ;* l'enfer vous tendra des pièges ; le monde vous regardera comme des séditieux. Vous serez repoussés, battus de verges, emprisonnés, vous serez mis sur la croix...

« Heureux ceux d'entre vous qui partageront tous les opprobres du divin Maître, et qui, comme lui attachés sur l'instrument du supplice, pourront prier comme lui pour leurs bourreaux : *Expandi manus meas ad Dominum !* »

Il y a donc des hommes qui peuvent tenir un pareil langage, et d'autres qui peuvent l'entendre ! et ce ne sont pas des formes de rhétorique arrangées à plaisir, c'est la vérité toute simple et toute pure ! Ils sont là ; ils iront ainsi, ils souffriront et mourront ainsi, et l'unique sentiment de leur cœur est une immense et joyeuse reconnaissance pour Celui qui les appelle à cette vie et qui leur promet cette mort.

Les missionnaires se placent debout devant l'autel. Ils sont quatre, le plus âgé a vingt-cinq ans. Quatre familles inscrites au livre d'or de la noblesse éternelle ! Une joie surabondante rayonne à travers la modestie de ces héros....

Ils sont donc là, devant l'autel, victimes heureuses et pures. Le chœur chante ces belles paroles qui appartiennent à la fois à la loi ancienne et à la loi nouvelle, et que saint Paul, apôtre des Nations, a prises des prophètes Isaïe et Nahum : *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evan-*

gelizantium bona! Et pendant ce chant, les missionnaires d'abord, et ensuite tous les assistants, viennent baiser à genoux ces pieds heureux qui porteront au loin la bonne nouvelle et la paix du Seigneur.

J'assistais un soir, il y a quelques années, à pareille cérémonie. C'était, je me rappelle, en plein carnaval. Non loin de la maison des Missionnaires, j'avais vu les masques se presser à la porte d'un bal public. Au milieu du bruit des équipages, la rue retentissait des cris avinés. Ce soir-là ils étaient sept qui devaient partir. Les clameurs de la rue ajoutaient, s'il était possible, au sentiment de vénération avec lequel nos lèvres se posaient sur ces pieds où la boue allait devenir une parure plus brillante et plus précieuse que l'or.

Tout à coup, du milieu des autres assistants, un vieillard s'avança, marchant avec peine. L'un des directeurs de la Communauté, revenu des missions, où il avait répandu son sang, le soutenait. Une indicible émotion, à laquelle les jeunes missionnaires n'échappèrent point, courut partout dans la chapelle et fit faiblir les voix. C'était une sorte d'anxiété que chacun ressentait, quoique chacun n'en connût pas la cause. Le vieillard avançait lentement. Arrivé à l'autel il baisa successivement les pieds des quatre premiers missionnaires. Le cinquième, comme par un mouvement instinctif, s'inclina, étendant les mains pour l'empêcher de se mettre à genoux devant lui. Cependant le vieillard s'agenouilla, ou plutôt se prosterna ; il imprima ses lèvres sur les pieds du jeune homme, qui pâlissait , il y pressa son front et ses cheveux blancs ; et enfin il laissa échapper un soupir, un seul, mais qui retentit dans tous les cœurs, et que je ne me rappelle jamais sans me sentir pâlir, comme je vis en ce moment pâlir son fils. Et ce fils était le second que

Sainte Marie-Majeure. (P. 100).

cet Abraham sacrifié donnait ainsi à Dieu, et il ne lui en restait point d'autre...

On aida le vieillard à se relever. Il baisa encore les pieds des deux missionnaires qui suivaient son cher enfant, et il revint à sa place. Le chœur, un moment interrompu, chantait : *Laudate, pueri, Dominum.*

(Çà et Là.)

LES JÉSUITES.

QUE nous montre l'histoire des Jésuites ? Une société d'hommes savants, courageux et pieux, si parfaitement éprouvés, si admirablement dévoués à leurs lois saintes, qu'à peine le siècle en voit-il jaillir quelques-uns. Ces hommes se lancent à travers le monde au secours de l'Église catholique, partout menacée : ils arrachent au protestantisme une partie de l'Allemagne, ils sauvent de ses poisons la Pologne et la Bohême ; ils lui défendent l'entrée de l'Italie ; ils l'expulsent de la France ; ils renouvellent l'esprit de foi en Espagne et en Portugal ; ils affrontent les supplices en Angleterre, en Irlande et en Écosse ; ils sont civilisateurs au Canada, conquérants comme les apôtres dans l'Amérique et dans les Indes. Des résultats immenses couronnent cet immense travail, mais la Compagnie ne triomphe qu'au prix de son sang. Les Jésuites sont partout en butte à la haine, emprisonnés, dépouillés, exilés, tués, mis en lambeaux. On les voit dans l'Inde sur les bûchers et sur les croix, en Angleterre à la potence, à Paris sur la roue. Le légiste les calomnie du haut de son tribunal, quelquefois lâche comme un guet-apens ; l'émeutier les égorge, le sauvage les dévore, le protestant les traque jusque sur les mers, et les coule bas, pendus aux vergues du navire

qui portait avec eux l'Évangile chez les idolâtres. Elisabeth d'Angleterre n'est pas satisfaite encore lorsqu'ils expirent : elle s'acharne à les déshonorer après qu'ils sont morts ; elle y déploie la ruse d'une femme, l'astuce d'un procureur, la basse industrie d'un lettré. Vains efforts ! ils triomphent : ils sont plus puissants quand l'orage les a broyés. Partout les plus nobles âmes veulent souffrir avec eux. Leurs ennemis croient enterrer des suppliciés, et ne font que consacrer quelques coins de terre d'où sort désormais la vertu qui attache les grands cœurs. D'illustres noms se pressent dans l'Inde, pour combler le vide que tant de meurtres y ont fait. Les procureurs généraux d'Élisabeth et de Jacques, les meneurs du Parlement, de la Sorbonne et de l'Université, les sénateurs de Venise, secrètement gagnés au calvinisme, vivent assez pour voir des lords anglais, des gentilshommes français, des parlementaires, des universitaires, des sénateurs, la gloire de leur pays, de leur caste ou de leur corporation, revêtir cet habit, embrasser cette règle, fortifier cet Ordre, cent fois déclarés infâmes.

(Les Libres Penseurs.)

COMMENT SAIT MOURIR UN JÉSUITE.

UN gouverneur du Japon, qui n'écrivait point de romans, mais qui voulait plaire à son prince, fit construire, sur un cap avancé dans la mer, une prison exposée à tous les vents. Elle se composait de cages où l'on ne pouvait se tenir debout, ni s'asseoir, et qui ne préservaient ni des feux du soleil, ni des rigueurs de l'hiver. Ce gouverneur jeta là-dedans le père Spinola et quatorze religieux, coupables d'avoir prêché la chasteté, l'aumône, l'égalité chrétienne. Il pensait, en les faisant périr sans appareil, il pensait

éteindre le zèle qui se rallumait ailleurs aux bûchers. Qu'arriva-t-il ? Des Japonais se dénoncèrent chrétiens pour entrer dans cette prison ; et, lorsqu'ils y furent, ils sollicitèrent l'honneur d'être agrégés à la société de Jésus. Spinola les admit, la cage devint un collège de novices. Le gouverneur, voyant ces choses, crut, par le conseil des protestants anglais, qu'il ferait encore mieux de brûler les Jésuites. Après trois années passées dans les cages d'Ormura, Spinola, ses compagnons et ses néophytes, furent conduits au bûcher. Trente et un chrétiens indigènes devaient avoir la tête tranchée le même jour, au même endroit. Quand ces deux bataillons de martyrs se rencontrèrent, Spinola entonna le *Laudate pueri Dominum*. Les prêtres, les chrétiens que la mort attendait, ceux qui dans la foule s'honoraient de leur amitié, de leur parenté ou de leur constance, tous, d'une voix éclatante, firent retentir le cantique de louanges, Spinola parla ensuite. Les lettrés du Japon, stylés par les marchands protestants de Hollande et d'Angleterre, alléguaient déjà contre les Jésuites les arguments du feuilleton. Spinola, du haut de son bûcher, dit en peu de mots quelle ambition l'avait animé ; il se réjouit de posséder enfin les biens qu'il était venu chercher. Tandis qu'il parlait, il aperçoit Isabelle Fernandez, l'épouse du Portugais dans la maison duquel il a été saisi. Il demande à cette mère où est son petit Ignace, qu'il avait baptisé quatre années auparavant, la veille même de son arrestation. Isabelle soulève l'enfant, qui, comme tous les chrétiens, était couvert d'habits de fête, et elle dit : « Le voici, mon père ; il se réjouit de mourir avec nous ! » Puis s'adressant au petit Ignace : « Regarde celui qui t'a fait enfant du bon Dieu, celui qui t'a révélé une vie mille fois préférable à celle que nous allons laisser. Implore sa

bénédiction pour toi et pour ta mère ! » Ignace se met à genoux, il joint ses petites mains ; déjà presque entouré de flammes, le confesseur éprouvé par vingt années de supplices bénit le martyr au berceau. Un cri de pitié s'échappe de toutes les bouches. Pour le comprimer, les juges donnent le signal de l'exécution, et les trente et une têtes de chrétiens tombent en un instant.

(Les Libres Penseurs.)

LA SŒUR DE CHARITÉ.

CE serait un vaste travail d'écrire la journée d'une de ces femmes qui circulent dans le trouble et dans l'égoïsme de la vie moderne, comme un courant d'air pur à travers l'atmosphère lourde et empestée. Elles sont une lumière au milieu des ténèbres, une flamme d'espérance, un sourire pour des misères et des désolations qui n'auraient, sans elles, ni fin, ni allégement. La plupart des hommes politiques et des publicistes ne connaissent pas le sous-sol de la société. Ils ignorent ou ils ne veulent pas savoir que beaucoup de ses prospérités ne consistent qu'en une couche de fard. Un poteau sur lequel on lit que la mendicité est interdite écarte le mendiant et n'écarte pas la pauvreté, ni la faim, ni la mort. Il y a de charmants villages, des bourgs fleuris, des petites villes joyeuses et parées durant la belle saison, où l'on mourrait de faim à deux pas du casino sans la Sœur de charité.

Là sont non seulement des individus, mais des familles entières que le travail ne peut nourrir et que la charité de leurs pauvres voisins ne peut assister. Point de pain, point de vêtement, point d'asile. On ne sait comment on passera l'hiver. Tout cela n'a d'appui, n'a de ressource, ne vit que par

la Sœur de charité. C'est elle qui quête, qui mendie, qui pleure; c'est elle qui trouve du pain, qui fournit des habits, qui paye le loyer. C'est elle qui emporte dans ses bras l'enfant malade, qui protège la jeune fille et lui apprend à travailler. C'est elle qui balaye l'infect logis que la maladie habite avec la faim, elle qui soutient la tête et le cœur du mourant, qui apporte Dieu, qui plie le linceul, qui recueille l'orphelin. Que de révoltes sont apaisées dans les âmes, que de bras menaçants et désespérés sont enchaînés par la douce main de la Sœur de charité ! Elle cherche partout la nourriture de ses pauvres, elle affronte les refus, la mauvaise humeur, même l'injure formelle qui ne lui est pas toujours épargnée ; elle finit par cueillir quelque chose jusque sur la pierre, elle arrache une obole à l'avare et au mécréant, et la Providence multiplie dans ses mains le peu qu'elle a reçu.

(Mélanges.)

LE SOIR D'UN BEAU JOUR.

LE recteur a soixante-quinze ans ; ferme et grand vieillard, robuste comme ses rochers, droit et carré comme la tour de son église.

Indulgent dans sa force, souriant dans sa sagesse, l'esprit au courant de tout, le cœur toujours ouvert, la main toujours tendue, l'âme toujours en haut.

Belle et sainte vieillesse, couronnée de grâce, escortée de bénédictions, illuminée de clartés, entourée de reconnaissance et de respect. Il m'a dit :

Je n'ai perdu aucun de ceux que Dieu m'a donnés, j'ai reçu de Dieu cette faveur, que tous sont morts dans sa miséricorde et dans sa paix.

Jamais je n'ai quitté mes paroissiens que pour aller recevoir

les ordres et les bénédictions de mon évêque, ou me retremper quelques jours dans la retraite.

Et je puis dire qu'alors je ne les quittais pas, puisque je ne cessais de prier pour eux, demandant à Dieu de me rendre plus digne de les conduire.

Je mourrai sans avoir vu Paris, sans nul désir de le voir. J'ai enterré tant d'hommes qui avaient fait le tour du monde et qui n'ont rencontré Dieu qu'ici !

Quand je quitterai la terre, ma curiosité sera satisfaite et mon cœur content. En attendant le ciel, mes yeux ont contemplé assez de merveilles.

J'entends parler de vos obélisques, de vos colonnes, de vos palais en pierres dentelées. Valent-ils nos rochers que la mer a creusés et travaillés six mille ans ?

Vos places publiques illuminées au gaz ont-elles l'étendue de nos plages éclairées des étoiles ? Votre macadam arrose vous paraît-il plus beau que nos sables fins ?

Vous aimez vos pièces d'eau grandes comme la main et vos petits filets jaillissants. J'ai vu la vaste mer lancer jusque sur nos falaises des navires armés !

Mais ces divins silences de la mer et des champs tranquilles, et la douceur des aurores, et la splendeur des soleils couchants, où les trouvez-vous ?

Tous les ans de ma vie, j'ai vu les fleurs du printemps et la verte vigueur de l'été ; j'ai vu les couleurs variées et les beaux déclins de l'automne.

Tous les ans de ma vie, j'ai vu la blancheur de la neige, et nos champs endormis sous ce manteau d'hermine ne le quitter que pour vêtir leur robe de printemps.

Ce n'est pas un spectacle monotone. Vingt fois par an la terre change de parure ; l'on admire une variété sans limite dans cette invariable harmonie.

C'est l'œuvre de Dieu, que j'ai vue tous les jours et à toutes les heures du jour, toutes les nuits et à toutes les heures de la nuit.

Et maintenant que mes pas sont lourds et que mes yeux sont affaiblis, je vois encore ces beautés ; elles me parlent encore, elles me ravissent encore.

Mon vieux cœur bondit encore dans ma poitrine. Je reconnais toutes les voix qui parlaient à ma jeunesse, qui lui parlaient de la grandeur de mon Dieu ;

Et mon sang, que l'âge devrait avoir glacé, bouillonne encore, et mes yeux se mouillent de larmes heureuses, et je m'écrie : O Dieu ! que vos œuvres sont belles !

Je me suis fait dépeindre votre Paris : Les quais sont bien alignés ; la rivière roule de la boue et des petits bateaux dans sa rigole de moellons.

Il n'y a que de hautes maisons ; personne n'habite seul sa maison ni même son étage. On a du monde sur la tête, du monde sous les pieds.

Partout l'œil d'un voisin que l'on ne connaît pas, partout la foule et la presse. Les voitures se coupent, se heurtent, font vacarme.

Il y a tant de police qu'il faut bien juger qu'on est entouré de malfaiteurs. Vous n'ouvrez guère les yeux sans voir quelque spectacle flétrissant.

Les rues sont pleines de boutiques, les boutiques pleines de raretés. Beaucoup de meubles, beaucoup de rubans et d'étoffes, beaucoup d'orfèvrerie.

Là, tout ce qui peut tenter la passion de l'homme s'étale en abondance. L'orgueil court partout, l'envie s'éveille partout.

Non, je ne veux point voir cela, et je remercie Dieu de ne l'avoir point vu. Je le remercie sept fois et soixante-dix

fois sept fois de m'avoir tenu dans mes sables lavés par la mer pure ; dans mes rochers fleuris de coquillages et de passe-pierre, dans mes champs embaumés ; dans les rues de mon village, où je marche sur l'herbe ; dans mes sentiers ombragés de beaux arbres, mes chers sentiers verts et sombres !

Là, vous trouverez le houx et la noble épine qui fleurissent en leur temps, le chèvrefeuille, la clématite, le lierre, la vigne sauvage qui pendent en festons joyeux.

Comptez ces fleurs, depuis l'humble touffe de véronique jusqu'à cette fière grappe de bouillon blanc qui s'épanouit sur sa tige de velours :

Pervenche, liseron, glaïeul, bouton d'or, et la graminée élégante, et l'églantine blanche et rose ; et, le matin, les diamants de la rosée ;

Et les insectes d'émeraude, et les papillons volants, et les lézards fuyants, et les oiseaux chantants ! Quel magasin d'orfèvre est aussi riche qu'une de nos haies ?

Je remercie Dieu, je le remercierai tous les jours de ma vie, de m'avoir fait vivre dans ma maison basse, au pied de mon église.

Jamais la tristesse et le malheur ne sont entrés chez moi que pour être consolés, jamais le crime n'est entré que pour se repentir.

Que d'amis chers ont franchi mon seuil ! Que de riches cœurs dans ces humbles salles ! Que ma table boiteuse a vu d'aimables festins !

Mais, ni chez moi ni dans aucune maison du village, jamais le bruit insensé des fêtes n'a couvert les tintements de l'Angélus, qui sonne trois fois chaque jour.

Jamais la prière n'a été chassée comme un hôte importun. Elle frappe, les cœurs s'ouvrent : Entrez, Vierge Marie ; entrez, Seigneur Jésus !

Après les amis, après les pauvres, après les cœurs affligés et les cœurs repentants, escortée encore par la prière, un jour, bientôt, la mort entrera.

Viens, mort ! puisque Dieu t'envoie, sois la bienvenue. Fais ton office. Mais ce n'est pas chez nous que tu pourras triompher et railler.

Tu tiens une faux pour faucher, tu tiens un marteau pour briser. De ta faux tu coupes le fil de la vie, de ton marteau tu brises nos hochets.

Tu les brises et tu les disperses, tu brises les coffres-forts, et l'or amassé se répand ; tu ouvres aux héritiers la porte fermée aux pauvres.

Le moribond te regarde faire. Tout ce qu'il a ramassé avec tant de peine, quelquefois même au prix de son âme, tu le prends.

Il te regarde faire et il pleure : « Quoi ! mes ameublements si riches, mes tableaux, mes vases de prix, mes bijoux, faut-il donc quitter tout cela ?

— Tout, répond la mort railleuse : et les enseignes de tes dignités, tes croix, tes rubans, tes habits brodés d'or, je les déchire ou je les mets en vente.

» Je viens t'arracher de ton palais, où mille frivolités insultent à la gravité de la mort ; je viens t'arracher de ton lit somptueux et t'enfermer dans le cercueil. »

Mais dans nos cabanes, quand tu viens prendre la pauvre dépouille qui t'appartient et que tu devras rendre un jour ; quand ta faux a coupé le fil de la vie, que reste-t-il à faire ? Que penses-tu pouvoir encore piller ?

Mes meubles sont ceux que j'ai trouvés en entrant ici, il y a cinquante ans. J'ai mis en sûreté mes livres, je les ai donnés. J'ai donné mon argent.

Ma robe rapiécée et mon étole dévorée, je les emporte-

rai dans la tombe. Mon âme s'échappera et s'en ira vers Dieu.

Et, lorsque, au jour des suprêmes justices, la voix de l'ange retentira ; lorsque la voix du héraut de Dieu, réveillant tous les morts, leur dira : Debout ! ma pauvre soutane rapiécée paraîtra comme une pourpre brillante ; ma pauvre étole usée lancera d'éternels rayons !

(Çà et là.)

LE BONHEUR DE LA VIE RELIGIEUSE.

QUELLE paix, quelle concorde, quelle humilité parmi ces religieux ! la plupart sont gens de mérite ; s'il y en a de plus humbles, ce sont les plus savants. Leur dénûment est profond. En quittant la maison, j'y laisserai mes vieilles hardes , et quelque profès, qui serait plus riche que moi dans le monde, quelque postulant dont l'élégance était citée il y a cinq ou six mois, s'applaudira de trouver à l'infirmerie ma robe de chambre, rapiécée en plus d'un endroit. Le père cellérier ne sait pas, tous les matins, comment il fera dîner la communauté à midi. Mais ils prient, ils travaillent, ils aiment Dieu et les hommes, ils sont heureux ! A les voir, nul ne peut nier que les moines ne soient dans la nature, je dis la nature chrétienne. Quel autre état auraient pu embrasser ces hommes, qui leur plût autant, qui leur fût plus doux et plus secourable ? L'étude, la méditation, la prière, l'obéissance, la pauvreté, sont les grands besoins de l'âme. Hors du cloître, ils ne trouveront que maladie, affliction, péril ; la société humaine les fera souffrir, quelques-uns peut-être lui deviendront dangereux. Laissez-les ici, c'est leur place ; tout homme qui n'est point à sa place est un danger à lui-même et aux autres. Parmi ces caractères,

si divers sous la règle qu'ils ont embrassée volontairement, pour les uns, la règle est un appui, pour les autres, elle est un frein : elle soutient les uns, elle contient les autres. Voici la bonté crédule et sans défense, que le monde trompe et persécute toujours ; voici l'insatiable ardeur, que Dieu seul peut assouvir, la redoutable fougue, que seul il peut dompter. Regardez ces deux moines qui causent en souriant, parfaitement d'accord dans leurs désirs, dans leurs espérances et dans leurs prières : le lien de la joie les attache ici plus unis que deux enfants de la même mère. Brisez ce lien, jetez-les dans le monde ; l'un ne sera qu'un bourgeois égoïste, l'autre sera un révolutionnaire ; il y aura guerre entre eux, guerre implacable. Dans le cloître, le premier a senti fondre la glace de son cœur ; l'amour de Dieu lui a inspiré l'amour des hommes ; il prie, se mortifie, accepte les douleurs, les demande pour porter, avec sa part d'épreuves, celle de quelque frère qu'il craint de voir succomber sous le faix. Le second a calmé les flammes trop vives dont il était consumé. Epurant cet instinct de charité et de justice presque sauvage qui ne savait rien pardonner à l'imperfection des sociétés humaines, et qui ne voyait rien que la mort pour réparer l'iniquité, il est devenu patient, miséricordieux, tendre ; il plaint ceux qu'il haïssait naguère, il veut convertir au lieu de frapper.

Ombre sainte du cloître ! bénignes et pieuses influences ! L'homme qui vient ici se transforme par un travail invincible, mais sûr. Ce qu'il a de mauvais succombe, ce qu'il a de bon se développe et fructifie. Moi-même, hôte d'un instant, qui n'ai point la grâce du sacrifice, je sens ma tête prendre un autre cours, sur ce sol de bénédiction, où pourtant je n'enfonce pas à jamais les racines de ma vie. J'y trouve une force nouvelle, je contemple d'un autre regard

mes desseins et mes espérances, je rature les plans ébauchés de ma fortune ; je vois mieux à faire que de me préparer des succès où mon âme ne gagnera rien. Seigneur, j'aurais voulu dire en entrant : C'est ici le lieu de mon repos !

Mais je n'y fais qu'une halte, et dès demain je tends ma voile pour chercher encore, à travers ces flots moins troublés que moi-même, les parages inconnus où vous m'appelez. Je ne résiste pas, je ne murmure pas ; ma raison sent bien ici que la paix est dans l'obéissance ; j'obéis, je pars, mais je pleure. En quelle solitude se taira comme ici l'éternelle tempête de mes désirs ? Quelles harmonies charmeront mon oreille et mon cœur autant que ces cantiques sans cesse élevés vers vous ? Quels hommes trouverai-je, dont les discours et l'exemple m'inspirent davantage cette heureuse soif de vous appartenir, et de ne considérer ma vie que comme un don de votre grâce, qui n'est point à moi, mais à mes frères ici-bas, et dans le ciel à vous !

(Les Libres Penseurs.)

CE QU'IL EST DEVENU !...

L'AN passé, les journaux retentissaient des clameurs d'un père de famille qui prétendait que certains moines lui avaient pris son fils, son jeune fils, son unique enfant, et le faisaient mourir au milieu de toutes sortes de mortifications et de macérations. J'en rabattais beaucoup ; mais pourtant, me disais-je, voilà une imprudence que font ces religieux. Pourquoi ont-ils pris ce jeune homme, cet enfant? Ils auraient dû lui conseiller de rester près de son vieux père.

Hier, j'ai vu un de ces moines. « Révérend Père, lui ai-je dit, contez-moi franchement la chose. On vous a singulièrement

attaqués, vous n'avez soufflé mot. Qu'y a-t-il au fond de l'histoire?

— Rien, me répondit-il. Ce *tendre enfant* avait vingt-cinq ans sonnés. Il était fort malade, il se sentait mourir, et plusieurs bonnes raisons lui faisaient désirer de ne point fermer les yeux dans la maison paternelle : il voulait mettre son âme en sûreté, s'en aller revêtu du froc, s'entourer de tout ce qui facilite le passage. Quoi de plus simple ?

— Sans doute, repris-je ; mais son père ?

— Son père aurait permis qu'il se fît Saint-Simonien, fouriériste, soldat, saltimbanque ; moine, il ne le voulait pas. Le fils tout au contraire. Il était pressé, il partit. On le reçut au couvent, on le mit à l'infirmerie, on le soigna, on commanda sa bière. A vue d'œil, il n'en avait pas pour quinze jours. Son père vint le réclamer. Le supérieur lui dit : « Votre fils veut mourir chez nous ; il en a le droit, et moi je n'ai pas le droit de refuser une pauvre âme qui vient au port. » Le père fit rage ; il envoya des huissiers, des magistrats ; il écrivit aux journaux. Par égard pour le père d'un de leurs frères, les religieux gardèrent le silence de la sainte charité. Ils firent bien ; vous avez vu que ce terrible père a fini par se calmer.

— Qu'est devenu le jeune homme ? demandai-je encore.

— Il est devenu bien portant, me répondit le religieux. A l'époque où les journaux criaient encore qu'on le faisait mourir, déjà, à force de joie et de bons soins, contre toute espérance, il était guéri. Maintenant il est moine, et gros et gras.

— Voilà qui est incroyable, m'écriai-je. Je voudrais voir ce religieux.

— Regardez-le donc, me dit le moine : c'est moi. »

(Mélanges.)

PRÊTRE ET SOLDAT.

LA France est une nation croyante et fière, elle enfanta toujours des prêtres et toujours des soldats. Elle les enfante de semblable nature, hardis, entreprenants, se portant de même cœur aux entreprises, aux missions et aux croisades, pour l'amour de Dieu, pour l'amour de la justice, pour l'amour de la gloire. Nul peuple n'a donné autant de sang aux idées : la pensée humaine vogue à travers le monde sur un fleuve de sang français.

On peut dire que le Français, dans l'excellence de sa nature, naît prêtre ou naît soldat. L'épée est pour lui comme un huitième sacrement, créé à son usage et qui le rend meilleur. Vingt fois l'expérience a été faite : on a ramassé la populace des villes, tout ce qu'il y a au monde de plus railleur, de plus insoumis, de plus turbulent, et l'on a pu en tirer une bonne troupe. A peine ont-ils le sabre au flanc et l'uniforme sur l'épaule, ces gamins, ces rebelles, deviennent autres : les voilà aussi orgueilleux de leur joug de fer qu'ils l'étaient de leur sauvage liberté. Dès lors ils sont accessibles à des idées qui n'avaient auparavant aucun chemin pour saisir leur intelligence. On peut leur parler de devoir, d'obéissance, de respect ; on peut leur parler de Dieu. Ils reviennent à l'instinct national, qui est l'accord de la force et de la foi.

Le prêtre et le soldat ont pour première loi l'obéissance, pour premier devoir le dévoûment, pour principale habitude le sacrifice. Ils ne s'appartiennent pas : ils appartiennent chacun spécialement à une chose qui mérite un amour sans bornes, l'un à l'Eglise, l'autre à la patrie, et tous deux en même temps à ces deux choses à la fois. Ils ont tous deux une règle haute,

noble, inflexible, qu'ils n'ont pas faite, qu'ils ne peuvent défaire, qui les soutient et les relève. Leurs intérêts propres, leurs affections privées disparaissent devant l'intérêt général, en vue duquel est exclusivement tracée cette règle sainte. Qu'est-ce qu'un soldat ? C'est un moine par la régularité, par la sobriété, par les privations, par l'abandon à la volonté du supérieur. Que le soldat soit chrétien, il n'y a pas d'état qui se rapproche plus de l'état monastique. Ils ne savent pas toujours ce qu'ils disent ceux qui parlent de la licence des camps ; ils n'ont guère vu de camps ! On s'y couche de bonne heure, à la belle étoile ou sous une tente légère, on se lève de grand matin, on travaille tout le jour ; on se prépare à la victoire et on l'espère, mais en présence de la mort. Voilà la licence des camps. Cela ne ressemble pas au bal de l'Opéra ; et l'on peut même y trouver quelque chose de plus rude qu'aux labeurs du négoce, de la politique ou des sciences.

Qu'est-ce que le prêtre, surtout le moine, c'est-à-dire le prêtre élevé à toute la hauteur d'abnégation que comporte la vertu humaine ? C'est le soldat des postes difficiles et des grands dangers, que l'on jette en pionnier de la civilisation chrétienne dans les glaces du pôle, dans les déserts de l'équateur, dans les savanes de l'Amérique ; que l'on envoie chez les sauvages, les hérétiques, les incrédules. Et il y va et il y meurt. Quand il est mort ou par les fatigues, ou par les supplices ; quand il a été lacéré par les fouets, consumé par les flammes, d'autres accourent à sa place, ambitieux du même sort, jusqu'à ce qu'enfin, sur les ruines de ces tribunaux sanglants, sur les cendres de ces bûchers, ils élèvent la Croix, comme le soldat, sur les décombres de la forteresse ennemie et sur les cadavres de ses frères, plante son étendard vainqueur.

(Mélanges.)

COMMENT ON BATIT UNE ÉGLISE.

LA vieille église de Guin s'en allait, il était temps d'en construire une autre. Conformément à la loi, on dressa un devis modeste, puis on réclama l'autorisation de bâtir et la faculté d'imposer. Mais en ce temps-là, le canton de Fribourg, à l'exemple de la France, venait justement de produire une belle révolution. Le gouvernement était tout neuf, tout fraîchement badigeonné de libéralisme, tout confit en sagesse philosophique, et fort empressé de bien faire. Le projet des habitants de Guin lui parut une folie à laquelle il devait résister. Bâtissez si vous voulez, répondit-il, je ne puis vous le défendre ; mais je ne permets pas d'imposer. Cette paternelle décision arrive à Guin ; le curé en fait part à ses paysans.

— Nous bâtirons tout de même notre église, n'est-ce pas ? leur dit-il.

— Oh ! certainement !

— Et rien n'y manquera ?

— Rien n'y manquera !

— Quand commencerons-nous ?

— Demain !

Ils commencèrent tout de suite. Chacun courut à la sacristie déclarer ce qu'il pouvait donner en argent. Le soir même, la souscription montait à près de 35 mille francs.

Pour être exact, cette résolution ne fut pas unanime. Il y eut un opposant, un seul ! De plus, quelques habitants de la ville, possesseurs de domaines dans la paroisse, n'étant pas autorisés par le gouvernement dont plusieurs d'entre eux faisaient probablement partie, s'abstinrent de contribuer. On se contenta de dire : Tant pis pour eux !

Dans ma maison basse, au pied de mon église (P. 130).

Le curé fit encore un sermon. « Lorsqu'il fallut bâtir le temple, dit-il, les riches donnèrent de l'or, les pauvres leur travail, les femmes leurs bijoux.... » Les cœurs ne furent pas sourds ; d'enthousiastes acclamations lui répondirent. On se mit à travailler avec ardeur, sous la direction du *chapelain* (vicaire). Les uns apportaient le bois, les autres les pierres ; ceux-ci étaient maçons, ceux-là servaient les maçons. Les femmes doublaient le travail des champs en ramassant des pierres qu'elles portaient dans leurs mains et dans leurs tabliers jusqu'à un tas général, dont on chargeait une voiture, lorsqu'il était assez gros. Point de réclamations, point de difficultés, lorsqu'il s'agissait d'exécuter les engagements pris ; point de regrets ni d'obstacles lorsque les suppléments devenaient nécessaires, ce qui arriva deux ou trois fois. Le curé rassemblait chez lui ses paroissiens ou montait en chaire :

— « Eh bien, disait-il, il n'y a plus rien ; tout est dépensé ». Et le lendemain le petit trésor était de nouveau garni. Le plus admirable peut-être, c'est que personne ne sut et n'essaya de savoir ce qu'avaient donné les autres ; le curé seul fut dans le secret de tous.

Cela dura trois années sans fatigue ni relâche. Maintenant l'église est faite. Les ornements seuls ne sont point terminés, mais on y a mis les vieux autels en attendant, car chacun avait hâte de prier dans ce temple qui est bien à tous. Et ils veulent avoir un orgue, et ils en auront un, et qui sera d'Aloyse Mooser, si le temps ne manque pas à leur bonne volonté.

L'église est belle, spacieuse, élégante. Elle a coûté, à cette paroisse de quatre mille âmes, plus de cent mille francs. C'est l'orgueil et la gloire de ces braves gens. Je vous laisse à juger s'ils y sont à leur aise, s'ils se trouvent heureux

lorsqu'ils y prient, si le vénérable curé... Oh ! que je voudrais avoir assisté à la première messe qu'il y a dite ! que je voudrais être riche, pour pendre à cette voûte une belle lampe d'or, pour décorer ces murailles de quelque chef-d'œuvre des vieux pinceaux chrétiens, naïf et saint comme la foi qui les a bâties !

Vraiment, de telles choses font du bien à l'âme. L'excellent homme qui me racontait ces deux faits, avec une simplicité que je voudrais rendre, eut plus d'une fois les larmes au yeux durant son récit. Cependant, il a depuis bien longtemps passé l'âge où l'enthousiasme trouve encore des pleurs. Mais c'est un chrétien, et nous parlions de religion et de charité.

(*Pèlerinages de Suisse.*)

LE RIDICULE DES PRÉJUGÉS MONDAINS.

QU'ALLIEZ-VOUS faire là ? C'est à toi que je m'adresse, Jean Farine, qui, retroussant ta moustache et raffermissant ton cœur, est venu comme un beau Rodrigue provoquer Jean Scapin.

Don Scapin, dit Jean Farine, avait contesté mon indépendance et sifflé mes alexandrins. Pour attester au monde entier que je sais garder ma foi politique et que je m'entends à fabriquer les vers, j'ai voulu tuer Jean Scapin. Ainsi l'exigeait l'honneur.

— Scapin est-il mort ?

— Non ; mais j'ai tiré sur lui. Le coup a fait un bruit horrible. On a entendu la balle. Quelle émotion ! Tous les journaux en parlent. Voilà mon indépendance démontrée et mes vers vengés ; l'honneur est satisfait.

— Et toi, Scapin, mon gentilhomme, que dit ton honneur ?

— Satisfait, Jean Farine est un brave. Je l'avais traité de bélitre et d'oison qui ne faisait des vers que pour être traînés sur leurs douze pattes dans les pâturages du budget. Mais du moment qu'il tira des coups de pistolet, je l'estime galant homme, bon citoyen, et l'un des princes de la poésie à douze pieds.

— Ainsi, tu retires ta première opinion ?

— Nullement, je la maintiens, mais je déclare qu'il y a eu malentendu.

— Ailleurs que sur le terrain, aurais-tu déclaré ce malentendu ?

— Jamais, l'honneur ne l'eût pas permis.

— Quel honneur ?

— Le mien. Pour le mettre à couvert, il fallait le coup de pistolet de Jean Farine ?

— Et si le pistolet de Jean Farine avait raté, et si l'honneur de Jean Scapin s'était trouvé mal couvert, qu'aurait exigé l'honneur de Jean Farine ?

—Que Scapin tirât à son tour et Jean Farine une seconde fois.

—C'eût été plus beau, Scapin !

— C'eût été plus long. Jean Farine et moi nous avons des affaires, nous sommes des travailleurs.

— Pourquoi deux coups de pistolet quand l'honneur n'en exige qu'un seul ? Fallait-il se faire du mal ? Que voulait-on ? Satisfaire l'honneur ? L'honneur est satisfait.

Questionnez tant qu'il vous plaira ces raffinés, Scapin et Jean Farine, ils ne sortiront pas de là : l'honneur est satisfait. Quelle satisfaction ? Quel honneur ? L'on vous dit que l'honneur est satisfait ! Les témoins le déclarent, le signent, le mettent dans les journaux. Ils sont compétents,

sans doute ! Les témoins, gens connus, gens de cœur : Grippe-Soleil et Mascarille pour Scapin, Theas et Thiranène pour Jean Farine.

O merveilleuse adresse de Jean Farine, coup double étonnant ! Il ne blesse personne, il rétablit sa gloire chancelante, il restaure son honneur éclopé. Voilà de ces prouesses que ne faisaient point Bayard ni Corneille.

Et Scapin, la fleur de la chevalerie, peut, sans se déjuger aucunement, lui dire :

— Jean Farine, noble cœur, je t'ai traité de sot et de bélitre ; si tu le prends à la lettre, tu me fais tort ; ne crois pas que je manque d'estime pour toi !

On porte sur le terrain un honneur à reprise, dit-on ; on se plante à vingt-cinq pas, on s'ajuste bien ou mal. Pan ! on revient sur ses jambes avec un honneur tout neuf.

On abîme un pauvre diable; on le pince, on le mord, on le déchire jusqu'à l'obliger de faire peur !

Il a des transes terribles, il écrit son testament, il se voit déjà couché dans le cercueil. Pour rien au monde on ne voudrait voir la moindre excuse, mais lorsqu'enfin il a manifesté l'intention de risquer sa vie, on lui dit : Je n'avais pas du tout l'intention de vous offenser, vous êtes galant homme et vous mettez bien l'orthographe.

Et l'honneur est satisfait.

Il est avec l'honneur des accommodements....

(Çà et là.)

Notes de Voyages.

LORETTE.

LORETTE est en quelque sorte une source de grâces où les âmes pieuses vont puiser abondamment la manne spirituelle que l'on peut garder et qui ne se corrompt point dès le second jour. Nous en appelons à tous ceux qui ont fait le pèlerinage de la Santa-Casa. N'ont-ils point senti au fond de leur cœur une preuve de son authenticité contre laquelle aucun raisonnement sceptique ne prévaudra jamais ? Combien d'entre eux, arrachés au péché ou gardés des embûches du diable par ce puissant souvenir, pourraient, comme autant d'aveugles, de paralytiques et de lépreux guéris, se produire en témoignages vivants du miracle auquel ils ont cru !

Ah ! lorsqu'au bout de sa longue route, le pèlerin aperçoit enfin, non pas la maison elle-même, mais seulement le temple qui la renferme ; lorsqu'il lit au fronton cette inscription qu'y plaça, dans la sainte hardiesse de sa foi, le pontife Sixte V : *Deiparæ domus in quâ Verbum caro factum*

est, soyez assurés qu'il n'est plus besoin d'attestations, ni de procès-verbaux, ni de raisonnements pour constater ce qui se constate en ce moment-là de soi-même au fond de l'âme ! La Sainte-Maison paraîtrait au milieu des airs, soutenue sur les ailes des anges, qu'elle n'exciterait pas un sentiment plus profond ni plus convaincu. Qu'est-ce donc, quand, purifié par la pénitence, le pieux voyageur entre enfin dans cette humble maison qui fut, sur la terre, l'asile de la Reine des cieux, et que, mêlé parmi ses frères, chrétiens comme lui, venus souvent comme lui de tous les coins du monde, les yeux baignés de larmes, le cœur plein de soupirs, ayant reçu le Verbe fait chair, devenu le pain de la vie éternelle, il peut dire comme Marie : Le Seigneur est avec moi. *Magnificat anima mea Dominum !* .... C'est alors que la volonté de Dieu devient claire, et que l'adorable bonté de ses desseins arrache des cris de reconnaissance au cœur le plus combattu ; car souvent ce cœur est changé ; la lumière s'y fait, le repos y descend ; je ne sais quelle paisible ardeur pour tout ce qui est justice, devoir, charité, s'en empare ; et tel qui est arrivé languissant et lâche, repart plein de force, demandant à Dieu les épreuves qu'il redoutait. Vous voulez des faits, subtils raisonneurs : en voilà ! Puissiez-vous savoir un jour, bientôt, ce soir même, combien sont concluants et positifs ceux que nous vous donnons ici.

Qui n'a entendu parler cent fois de l'église de Lorette, et qui voudrait en lire une nouvelle description ? On sait que les plus habiles artistes ont pris plaisir à travailler le revêtement de marbre qui entoure la Sainte-Maison : mais ce qu'on ne sait pas généralement, c'est que les pieux sculpteurs ont, pour la plupart, fait offrande à la Sainte Vierge de leur travail, refusant d'en recevoir le prix. On

a entendu parler de ces sillons tracés à genoux par la prière sur les dalles, tout autour de la chapelle, mais ce qu'on ne se figure pas, à moins de l'avoir vu et de l'avoir vu en chrétien, c'est l'admirable foi des populations qui ont creusé la pierre, non pas seulement avec leurs genoux, mais avec leurs fronts, mais avec leurs lèvres ; c'est ce concours des habitants des campagnes voisines, qui remplissent toujours l'église et parfois même la ville, faisant souvent de longs voyages pour assister aux grandes fêtes, venant par tous les chemins et toutes les routes, au chant des litanies, et s'en retournant le chapelet à la main ; les enfants, les femmes dans des chariots, car on ne veut priver personne de ces douces solennités, les hommes à pied ; tous priant ou chantant, ce qui pour eux est prier encore.

Les témoignages de la dévotion européenne abondent à Lorette. Les dons du monde catholique ont plusieurs fois enrichi ce sanctuaire, que divers besoins et diverses circonstances ont aussi plusieurs fois appauvri. Ces dons émeuvent le cœur : que de secrets efforts pour le bien, que de bonnes joies, que de douleurs apaisées, que de pieux souhaits accomplis, que d'infortunes secourues ils représentent ! L'âme d'un chrétien devine ces touchants mystères ; elle associe ses vœux, sa reconnaissance, ses prières à tous ces objets qui ne sont plus qu'autant de formes visibles données à des sentiments nobles et doux.

Les fondations religieuses de la France égalaient presque le nombre et dépassaient la magnificence extraordinaire de ses dons. Pour n'en citer que quelques-unes, en 1643, il fut fondé à perpétuité une messe quotidienne pour le roi et la famille royale ; le premier samedi de chaque mois, la messe doit être célébrée solennellement en mu-

sique ; l'illustre chapitre de Lorette doit y assister en corps.

Tous les ans, au 26 août, en l'honneur de saint Louis, roi de France, fête solennelle ; l'évêque, le gouverneur, les consuls de la ville doivent y assister. Au *Sanctus* et à l'élévation, on tire le canon.

De hauts seigneurs, de pieuses dames envoyaient de l'argent pour secourir les pèlerins pauvres de leur nation. Le cardinal de Joyeuse fit un legs de six mille écus romains pour que trois aumôniers français fussent chargés de célébrer à perpétuité la sainte messe à Lorette, selon ses intentions, qu'il ne révéla pas. Depuis longtemps, deux de ces aumôniers, ou même tous les trois, n'appartiennent pas à la nation française : ce sont des Italiens, qui remplissent en ce cas, et en beaucoup d'autres, les intentions pieuses de nos compatriotes, et je puis dire que les Italiens verraient avec autant de plaisir que nous-mêmes les choses rétablies sur l'ancien pied.

Quand je fais des rêves pour mon pays, autrefois si grand et si catholique, je ne lui souhaite pas les conquêtes ; je ne souhaite pas que les plus fortes ni les moindres nations tremblent devant lui ; mais je voudrais que la France entretînt dans chaque grande ville étrangère soit un hôpital, soit au moins quelques lits pour les pauvres nationaux malades et une église ou une chapelle pour satisfaire la piété de ses voyageurs.

Le pèlerinage de Lorette offre de beaux sites, de grands coups d'œil sur les montagnes et la mer ; il montre un peuple intéressant. Les femmes ont beaucoup de dignité ; il fait beau les voir sortir de l'église, vêtues de leurs longues robes de toile, aux manches longues et plissées, la tête recouverte du voile romain, l'air honnête, et achevant gravement dans la rue de réciter leur chapelet. Les hommes serrés dans

une étroite culotte, bas bleu ou blanc bien tiré, le soulier très découvert orné de rubans, des rubans aussi à la jarretière, des rubans encore au nœud de la culotte, sur les reins, et autour du chapeau, le long gilet rouge à grands dessins, la manche plissée, la veste sur l'épaule, ont une allure leste, fière, presque martiale, un regard intelligent, un air pimpant et joyeux que je voudrais voir un peu plus souvent à nos électeurs municipaux.

Nous avons eu le bonheur de suivre à Lorette la procession de la Fête-Dieu. Tout ce peuple éprouvait un bonheur d'enfants : c'était une immense famille qui fêtait une mère bien bonne et bien-aimée.

(Rome et Lorette.)

LA VILLA DES ROSES.

SUR une des collines de Rome, s'élève une habitation charmante. On l'appelle la villa Palatine à cause de sa situation, ou la Villa-Millns, du nom de son propriétaire actuel ; nous l'avions baptisée, nous, la Villa des Roses. En rappelant ce dernier nom, je n'ai plus besoin de dire pourquoi c'était une de nos chères promenades, et pourquoi le souvenir nous en est resté si doux. Aux avantages d'un site ravissant, d'un grand nombre de belles ruines qui sont parsemées dans son vaste enclos, et d'une foule de souvenirs, la Villa des Roses unit l'avantage encore d'être aimée du soleil, et de jouir plus tôt et plus longtemps que les autres d'un printemps embaumé.

Les roses y fleurissent partout, en espaliers, en gerbes, en bouquets ; elles encadrent des parterres tout entiers semés de violettes, ou d'immenses corbeilles de résédas. En

vérité l'on ne peut remercier trop les propriétaires de ces beaux lieux, qui n'ont point l'égoïsme de les garder pour eux seuls et qui veulent bien les ouvrir aux étrangers.

Il serait malaisé d'exprimer combien les yeux sont charmés de cette prodigalité de fleurs ; et au milieu de quel nuage odorant on se promène, entre le ciel et la terre, ayant sous les yeux les deux Romes ; et avec quel enthousiasme de tendresse mélancolique l'amour des absents, parmi tant de joies, se ranime au fond de la pensée.

Un saint François, dans sa sublime candeur, pouvait remercier Dieu d'avoir fait les fleurs si belles ; car, au milieu de leurs parfums, son âme, détachée de tout, s'élevait au saint désir de la mort ; mais pour nous, convives toujours affamés des délices de la terre, c'est le piquant de l'épine qui rend la couronne de roses pesante à nos fronts, et qui nous fait désirer l'impérissable diadème que nous porterons à de plus saints banquets.

O fleurs qui parfumiez ces beaux jardins, où j'errais en causant du ciel et de mon âme, cœur à cœur avec un si agréable et si sûr ami ! Doux étaient le spectacle, et l'entretien, et l'heure ; le soleil d'avril échauffait l'air embaumé, mille oiseaux chantaient dans l'espace, et Rome élevait jusqu'à nous l'éloquente voix de ses deux royautés. Mais des voix plus joyeuses que la voix des oiseaux, mais des cris plus éloquents que la voix de Rome, éclataient en mon âme, éblouie par instants d'un adorable espoir ; et, pénétré, ravi, sentant en moi toute ma jeunesse, toute mon intelligence, tout mon avenir, je disais à ce vieil ami dont je serrais la main fidèle : — Une existence n'a pas deux fois de pareils moments !

(Rome et Lorette.)

UNE BIZARRE RENCONTRE.

NOUS fûmes salués un jour par un homme en habit de campagne, monté sur un cheval assez vif, qu'il gouvernait fort bien. Il avait le visage gai et la barbe blanche.

— C'est, nous dit Gustave, un major anglais, qui, comme tous les militaires de sa nation, a couru le monde entier et quelques autres lieux encore. Il connaît particulièrement l'Orient et l'Inde ; il a été ingénieur au service du fameux Ali, pacha de Janina, si célèbre par sa cruauté, son avarice et son courage.

Tel que vous le voyez,avec cette verdeur,il a passé soixante-dix ans. Il a été laissé pour mort deux ou trois fois sur le champ de bataille, sans parler des petites blessures reçues en vingt occasions. Il faisait partie de cette réserve de Waterloo qui fut entamée quatre fois, et qui, quatre fois se reformant sous le feu, tua à la baïonnette les Français qui avaient pénétré dans ses rangs. Ils étaient cinquante-cinq officiers, ils revinrent cinq vivants, mais pas un sans blessure. Pour lui, il avait la tête fendue. Ces Bretons d'Angleterre sont vraiment de fameux soldats, et il sera bien délicieux de les battre enfin une bonne fois !

Dans une autre circonstance, en Espagne, chargé par un escadron de dragons français, notre major reçut un violent coup de sabre. Le dragon qui lui avait fait cette blessure eut l'humanité de mettre pied à terre, de prendre l'Anglais sur son dos et de le porter à l'écart de la mêlée. On le releva plus tard, on le pansa et il guérit.

Ses campagnes terminées, il vint faire un tour en France. C'était le seul pays qu'il n'eût pas visité. Passant par la Bretagne, il y trouva un coin qui lui plut, vendit sa pension de

retraite, acheta une terre et s'y fixa, s'amusant de quelque petit commerce.

Un jour, dans ses marchés, il se trouva en affaires avec un de nos paysans, un brave homme, nommé Jézéquel, dont la figure le frappa.

— Où diable vous ai-je vu ? lui dit-il. — C'est ce que je me demande, répondit le paysan ; car, moi aussi, je vous ai vu quelque part. — Vous avez servi ? — Oui. — Où cela ? — Mais en divers endroits ; c'était sous l'*Autre*. — Dans quel corps ? — Cavalerie, 7e dragons. Crâne régiment ! — Ah ! Ah !... Vous avez été en Espagne ? — Dame ! en Espagne, j'ai chargé plusieurs fois, j'ai été chargé aussi... Quand ça se trouvait être des Anglais, je chargeais tout de même. — Je sais bien... Mais cet officier anglais à qui vous avez donné un coup de sabre...., un très joli coup..., vous savez?... Pourquoi l'avez-vous ensuite pris sur votre dos et porté à l'écart ? — Ma foi, ce coup de sabre.... je conviens que c'était un joli coup.... et il vous mettait hors de combat. Vous aviez l'air d'un brave homme, et je ne voulais pas qu'un brave homme fût écrasé aux pieds des chevaux.

Je vous laisse à penser, ajouta Gustave, si le vieux dragon français et l'ancien major anglais sont devenus bons amis, et si l'on se prive de trinquer dans les deux langues.

(Çà et là.)

VENISE.

LE jour décline, l'air est doux, la mer calme, d'azur au levant, enflammée au couchant. Bruits, murmures, chansons au loin. C'est le moment où, tous les soirs, un vent assez vif se lève, et jette sur le môle la fraîcheur des eaux. Tout Venise vient se promener sur les quais et

sur la Piazzetta. Polichinelle commence ses représentations, les improvisateurs leurs histoires ; les bourgeois mangent des glaces, les matelots accourent à terre ; les soldats, par groupes de trois ou quatre, comme dans tous les pays du monde, vont aussi faire un quart de flânerie, et les cloches sonnent, car, à Venise, les cloches sonnent toujours ; toujours leur chanson se mêle au doux bruit de la mer. Les pauvres gens font en passant une petite prière devant la madone du môle ; une femme y porte son enfant, une jeune fille y laisse un bouquet de fleurs nouvelles. Çà et là, un Asiatique, gravement assis à la porte de quelque café, fume sa pipe à long tuyau.

Nous, nous sommes des étrangers, le faste nous est imposé ; nous aimons la gondole et la mer, nous allons au Lido. En même temps que la nôtre, deux gondoles quittent le rivage ; l'une, montée par six vigoureux pêcheurs de Chioggia, bondit sur l'eau dormante que les rames font jaillir en milliers de perles argentées, et disparaît bientôt ; l'autre s'en va tranquillement, sans bruit, sans effort ; elle porte des hommes du peuple qui chantent en chœur les plus jolies barcarolles de Venise ; leur chef, gros Arion joufflu, les dirige, marquant la mesure avec sa pipe. Ils nous suivent, et nous avançons doucement, étendus en vrais patriciens sur le tapis de la gondole, nous laissant bercer par la mer, par les chansons, par les souvenirs Nos yeux se promènent à la fois sur le palais du Sénat, sur les colonnes de la Piazzetta ; nous voyons le grand canal tourner et se perdre entre ses deux files de palais dentelés ; nous voyons les coupoles de saint Marc, les dômes de la Salute, de saint Georges et du Rédempteur ; d'autres clochers encore dominent à l'horizon les îles lointaines qui se confondent avec les nuages, et au milieu de la mer arrive jusqu'à

nous le parfum des acacias en fleur du jardin public. Oh ! malheureux, stupide et méchant, qui contemple un pareil spectacle sans songer à remercier Dieu et sans regretter de n'avoir pas là tous ses amis !

(Rome et Lorette.)

UNE NUIT SOUS LA TENTE.

NOUS eûmes occasion, en 1841, de passer quelques nuits sous la tente d'un Arabe de la tribu des Douairs, dans une compagnie aussi aimable que singulièrement mêlée, quant aux croyances. Il y avait un musulman, deux renégats, un calviniste, un juif, trois philosophes, le premier saint-simonien, le second matérialiste, le troisième humanitaire, tournant au christianisme, et enfin un catholique. Ajoutons, pour compléter le tableau, que le matérialiste et l'humanitaire portaient une médaille de la Sainte Vierge et que les deux renégats ne l'avaient point quittée. Le premier soir, le musulman, très brave soldat, sans se gêner aucunement de la présence de ses hôtes, se prosterna et fit noblement sa prière. Le catholique, un peu intimidé, s'était d'abord proposé de ne choquer personne et de prier à l'écart, caché dans son burnous. La simplicité de foi du musulman lui fit honte. Il ne crut pas qu'il dût montrer moins de respect envers Dieu que n'en avait ce pauvre infidèle, et, bravant le respect humain, il se mit à genoux. Le lendemain, la même scène recommença avant le départ. Nous n'oublierons jamais l'accent et le regard avec lesquels le musulman, s'adressant au catholique et lui montrant leurs compagnons, lui dit : *Vois ces chiens...Aucun ne prie !*

(Mélanges.)

LE VIEUX TILLEUL.

JE ne quitterai pas Fribourg sans parler encore d'un de ses monuments les plus vénérables et les plus curieux. C'est un vieux tilleul qui se voit sur une place pittoresque, devant la maison de ville, si vieux qu'il ne peut plus porter ses branches, soutenues par des colonnes, comme les bras d'un vieillard sur les épaules de ses jeunes fils. On l'appelle vulgairement le *tile*, et, selon la tradition populaire, il doit avoir été planté par le duc Berchtold IV, ou après la bataille de Morat. Ainsi, il est contemporain de la ville ou du plus beau titre militaire de ses habitants. Déjà au XVIe siècle, se tenait, sous son ombrage, une cour de justice en plein vent, pour juger les petites difficultés élevées entre les campagnards qui avaient fréquenté le marché ; on y affichait les publications ; la vie civile était en quelque sorte attachée là. Le tilleul a pris part aussi aux révolutions. Les Français, en 1798, le coiffèrent des emblèmes de la liberté ; en 1802, les milices des cantons forestiers lui rendirent les couleurs de la ville : les partis se le disputaient. Il ne porte actuellement que son feuillage, et l'on voit avec plaisir qu'aucune armée, révolution ou discorde, n'a pu lui enlever l'ombre, les fleurs, et les enfants qui viennent jouer sous ce vert rideau. Enfin, il a eu aussi ses mauvais jours, ses accidents, dont on sait l'histoire. Une fois, il allait périr, il était sec, dépouillé, on lui avait presque dit adieu. Des jeunes gens qui jouaient sur la place lancèrent une grenade enflammée dans le tronc creux et presque mort, elle y mit le feu. Les Fribourgeois, voulant sauver leur arbre à tout prix, coururent aux pompes et jetèrent dans le tilleul une grande quantité d'eau. Le feu s'éteignit ; mais la surprise fut grande lorsque, le printemps

suivant, l'arbre vénérable rafraîchi reprit une vie à laquelle il ne paraissait plus devoir prétendre, se couvrit d'un vigoureux feuillage, se chargea de fleurs en quantité incroyable, et, par son pénétrant parfum, annonça loin à la ronde sa résurrection. Au temps des mœurs simples, lorsqu'il se trouvait de bons gros savants pour célébrer les douces choses, le professeur Joseph Michaud (et quel digne homme cela devait faire !) célébra le quatrième jubilé du tilleul de Fribourg dans une belle ode en allemand.

Mais voyez le malheur ! c'est au pied de cet arbre poétique qu'un juge casse la verge sur les condamnés qui vont au dernier supplice. Inhumaine coutume, et pour le condamné et pour le tilleul, qui doit tant aimer, vieux comme il l'est, les voix et les jeux des petits enfants.

Joies, supplices, révolutions, le vieux tilleul voit tout, et pourrait en raconter long.

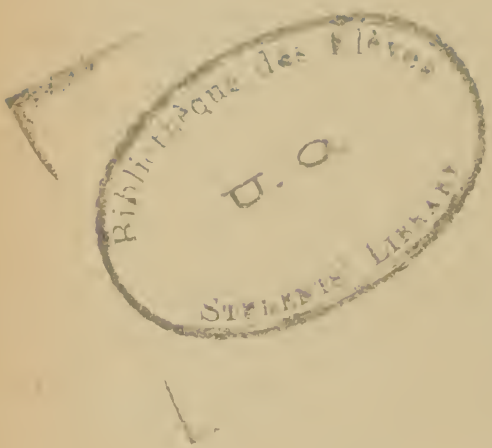
Le tilleul est un des arbres chers à la Suisse. Beaucoup de villes et de villages en ont un sur leur place publique. Celui de Tron, aux Grisons, était célèbre dans l'histoire des libertés helvétiques. Au pied de cet arbre antique, Pierre de Pultinger, Abbé de Dissentis, Hans Brum, seigneur de Rœtsuns, et le comte Hans de Saxe, avaient juré, en 1424, la première confédération qui procura l'affranchissement de leur pays.

(Pèlerinages de Suisse.)

LE DÉPART DE FRIBOURG.

ON sort de Fribourg par le magnifique pont suspendu qui joint les deux bords du large ravin où coule la Sarine. C'est un admirable ouvrage, la merveille de l'industrie moderne. Rien de plus hardi que cette voie aérienne, sous laquelle on voit des arbres, des maisons, des routes,

Le Pont du Diable (P. 159).



Bibliothèque des Élèves
U. O.
Students' Library

des prés. Contemplé d'en bas, ce pont tout blanc, sans arches ni piles, apparaît onduleux et flexible dans l'espace comme les fils de la Vierge qui flottent aux branches des arbres durant les jours d'été. Par une belle nuit transparente, c'est l'aile ouverte d'un oiseau dont la ville et la campagne sont le corps, et qui porte comme une aigrette la belle tour de Saint-Nicolas ; ou bien encore un nuage qui traverse l'horizon. Qui oserait parler des ponts du Diable, maintenant qu'on a vu un homme faire celui-là ?

La route tournoie ; on découvre la ville sous divers aspects : puis elle s'abîme dans je ne sais quel bas-fond, derrière je ne sais quelle colline, et l'on n'aperçoit plus rien. Le temps est à souhait pour un pèlerin et pour un piéton ; les nuages couvrent le soleil, mais le soleil va par-dessus les forêts, dans les plaines, au faîte des montagnes, briser l'ombre en mille fragments qui font d'autant ressortir la lumière. Un champ de blé mûr détache son or éclatant dans un fond d'herbe sombre, quelques têtes de chênes sont des monceaux d'émeraudes sur le velours noir des sapins ; çà et là, les pics couverts d'une neige récente s'élèvent en pyramides d'argent sur les piédestaux du brouillard. Le vent aide à la marche, la route grimpe et divague, la lumière et l'ombre se poursuivent, tout se meut... Ah ! c'est un noble plaisir, lorsque l'on sent Dieu dans son cœur, de se trouver ainsi, libre et pensante créature, au milieu des merveilles de la création, de courir comme des nuages, de commencer gaiement, plein de force et de vie, un voyage qui n'aura ni dangers ni fatigues, parce qu'on l'a mis sous la protection de la Mère de Dieu !

Parfois, au détour d'un chemin, un vallon inattendu se déroule entre deux montagnes. On s'arrête à contempler ses bouquets de noyers et de cerisiers sauvages, sa petite rivière agile,

ses prairies sur les bords, ses chalets à mi-côte, ses maisons d'apparence heureuse, verger devant, potager à droite, jardinet à gauche, vases pleins de beaux œillets et de capucines sur les galeries... Le cœur descend vite les berges gazonnées que bordent ces vallons. Le voyageur se dit que, s'il était le maître, il s'établirait là : il soupire du destin qui l'entraîne.., il se console en songeant qu'il sera mieux encore où le conduit la volonté paternelle qui veille incessamment sur lui.

(Pèlerinages de Suisse.)

AU TEMPS DES DILIGENCES.

J'AVAIS à choisir entre la troisième place du coupé et la quatrième place de l'intérieur. Je vis dans le coupé deux dames qui paraissaient se trouver bien ensemble, et dans l'intérieur trois hommes. Je pris l'intérieur, moitié par politesse, pour ne point gêner ces dames, moitié par attachement grossier pour mon cigare, que je trouvais bon. Mes compagnons me laissèrent fumer, je les laissai parler de leurs affaires. Au relais suivant, le conducteur ouvre la portière ; un gros homme entre sans façon, et après lui se glisse timidement une dame bien vêtue. J'avais entamé un autre cigare, qui était excellent : je prêtai mon coin à la nouvelle arrivée, et je montai sur l'impériale. Quand je fus là-haut, une pluie assez drue vint nous fouetter au visage : la journée avançait : je descendis. Mais, au moment de reprendre ma place, j'eus honte : c'était contraindre cette pauvre femme à passer une nuit de diligence entre deux hommes qui s'endormiraient quasi sur ses épaules. Je me décidai pour le coupé, où un appareil de bandes fort ingénieux m'offrait la possibilité de sommeiller à peu près sur moi-même.

Les dames du coupé m'avaient vu monter sur l'impériale, un cigare à la bouche ; j'étais un peu mouillé, je les dérangeais fort, je les privais du plaisir de causer : elles me reçurent mal. Il faut dire que mon habit de voyage, passablement fatigué, ne me laissait que tout juste l'aspect d'un homme comme il faut. La petite moue qu'elles firent en reprenant une quantité d'objets dont la place où j'allais m'asseoir était encombrée ne me prévint pas non plus en leur faveur. Je ne m'établis point impoliment, mais j'usai de mon droit sans trop demander grâce. Il restait un amas de parapluies, sur lequel on avait sans doute pensé que je voudrais bien me tenir, et qui me désobligeait étrangement. Je retirai ce faisceau, et je l'offris à mes voisines.Mon action leur parut hardie , elles échangèrent en allemand quelques mots, que je jugeai n'être pas à ma louange. Je pris ombrage de cet allemand. J'envahis toute la largeur du siège, et je manœuvrai des coudes, voulant me procurer la satisfaction de toucher de mon dos le fond de la voiture. J'y parvins, mais je passai pour un rustre. Deux ou trois autres mots d'allemand, où je n'entendis rien, et que je compris à merveille, ne me laissèrent pas le moindre doute là-dessus.

Cependant ma mauvaise humeur s'apaisa. Je compris et je pardonnai l'ennui dont j'étais cause ; et, en attendant une occasion de me rendre utile, j'essayai de deviner quelle sorte de femmes j'avais le malheur de gêner.

La mise annonçait au moins l'aisance et de bonnes coutumes : tout était décent, propre, solide : aucun colifichet. Les figures n'annonçaient rien du tout, que quarante-cinq ans à droite, et trente ans à gauche. Un petit air gourmé, joint à l'allemand, pour lequel j'ai peu de tendresse, me fit penser qu'elles étaient protestantes. L'une d'elles, la plus âgée, tira d'un sac du pain et une aile de poulet.

Quel jour est-ce aujourd'hui ? C'est vendredi. Du poulet, le vendredi ! Plus de doute ! elles sont protestantes. Je me fis petit, je résolus d'être aussi obligeant que possible, pour ne point donner à ces « prétendues réformées » une idée trop défavorable des catholiques. Pauvres femmes ! car la femme protestante m'inspire une compassion profonde. Eh quoi ! elle ne prie pas la sainte Vierge ; son mariage n'est pas béni, ses enfants n'iront pas prier sur sa tombe ! Mais peut-être mes compagnes ne sont-elles que païennes ? Non ! leur mine, après tout, est des plus honnêtes, sinon des plus avenantes. Dieu a laissé quelque chose de sa pensée sur ces deux visages : elles ne sont point païennes, elles sont protestantes.

Celle qui tenait le pain et le poulet était ma voisine de droite. Elle rompit le pain et essaya de partager en deux la viande ; mais elle n'avait point de couteau, et l'opération se trouva difficile. O bonheur ! je sentis dans ma poche un couteau. Je l'offris, tout ouvert, de l'air le plus engageant, le plus suppliant, le plus... Que ne m'ont-ils vu en cette rencontre, ceux qui m'accusent d'intolérance !... Ma voisine accepta, reconnaissant ma politesse par un sourire qui lui retira cinq années, et qui me parut catholique. Assurément cette femme a de la religion. Quel dommage qu'elle mange du poulet le vendredi !

Le poulet partagé, elle en offrit la meilleure part à sa compagne : au moins, elle n'est point égoïste. Si vous étiez catholique, pauvre femme, vous tireriez plus grand avantage de cette charité. Mais que vois-je ? La compagne, avec un petit air de bonne humeur étrange, refuse le poulet et ne prend que le pain. L'autre sourit, se ravise, et lui présente une pomme. La pomme est acceptée. On accepte aussi mon couteau pour éplucher la pomme, ce bienheureux couteau me vaut un second sourire.

Réfléchissons.

Je dis donc que ma voisine de droite est protestante ; mais sur quelles raisons ai-je établi ce jugement ? Elle est Allemande, c'est vrai : est-ce à dire qu'elle soit Prussienne ou Saxonne ? Elle paraît quelque peu froide et pincée, malgré son sourire de tout à l'heure : est-elle donc obligée de m'accueillir en amitié, avant de savoir quel homme je suis ? Je n'aurais pas bonne opinion d'une femme qui chercherait tout de suite à lier conversation : je la prendrais pour une bavarde, je croirais qu'elle écrit dans les journaux. Enfin, elle mange du poulet le vendredi. Il n'y a que cela de sérieux, mais cela est très sérieux. Cependant raisonnons : en Allemagne, on est fort relâché sur les abstinences... Et puis, si elle est malade ? si elle a une dispense pour le voyage ?...

Parbleu ! je suis un grand sot. Elle n'est pas protestante ; j'en ai la preuve trop claire ; une protestante, avant de manger, aurait dit le bénédicité. Les protestants n'y manquent jamais ; il n'y a que certains catholiques qui l'oublient ou qui s'en cachent.

Quant à cette jeune femme, ma voisine de gauche... je lui ai donné trente ans, mais alors elle n'avait point accepté mon couteau... je la tiens pour catholique : qui peut préférer une pomme à une aile de poulet ? Ce n'est point mortification : elle est forte et parfaitement nourrie ; ce n'est point simagrée : tout en elle respire la naïve nature. Catholique, vraie catholique, j'en jurerais !

Et l'autre ?... Quoi ! la croirai-je protestante parce qu'elle a quelques années de plus ?

Je n'écoutai point des *si*, des *mais*, des *cependant*, qui me parurent suggérés par la malice humaine ; je me tins dans le sentiment le plus favorable à mes voisines, et poussai tous mes raisonnements du côté de leur gloire.

Ce sont des personnes distinguées. Quoique je ne connaisse point encore la couleur de leur français, elles entendent le français, puisqu'elles ont accepté mon couteau ; elles le parlent, puisqu'elles voyagent toutes seules en France : donc elles sont instruites. Une bonne instruction suppose une bonne naissance. Pourquoi voyagent-elles ? Assurément ce n'est pas pour le commerce : rien, sur ces visages, ne décèle le négoce. Ce ne sont point des marchandes. Ce ne sont pas davantage des bourgeoises : une bourgeoise d'Allemagne ne sait pas le français, ne laisse pas sa maison, ne va pas courir le monde. Des aventurières ?... Fi ! quelle pensée et quelle sottise ! Des aventurières n'ont ni cette bonne et simple façon, ni cette honnête physionomie, ni cette fière retenue devant un étranger ; des aventurières ne m'auraient point reçu de si mauvaise grâce ; surtout, des aventurières ne sont point catholiques. J'en reviens à l'aile de poulet : quelle aventurière préférera jamais une pomme à une aile de poulet ?

On changea de chevaux. Le relais avait été long, mes voisines ne m'avaient pas dit un mot encore. Je me demandai si des aventurières auraient fait un relais sans parler. Je prie le lecteur de peser ce dernier argument.

Mais enfin, que sont-elles ?

Je ne doute pas qu'elles ne soient des personnes de condition, libres d'elles-mêmes, qui voyagent pour leur plaisir, et peut-être dans un but plus élevé. On me dirait qu'elles sont dames d'honneur de quelque margrave, ou chanoinesses de quelque chapitre noble, que je ne m'en étonnerais nullement. Et si elles étaient de la cour de la duchesse d'Anhalt, par exemple ? Il n'y aurait rien d'invraisemblable à supposer qu'elles viennent pour entrer en religion dans un de nos monastères. Cette duchesse d'Anhalt est une sainte. Une demoiselle de son palais, que j'ai connue, formée par elle à la vie

religieuse, fut, durant plusieurs années et jusqu'à sa mort, l'honneur d'un des couvents les plus réguliers qu'il y ait à Paris et dans le monde.

Ainsi ce sont des personnes instruites, des personnes de condition, des catholiques : je m'en tiens là.

Je voudrais bien en être sûr !

Par quel moyen arriver à la certitude ? Si je parle le premier, je serai peut-être indiscret, je peux faire une question maladroite ; si je ne parle pas, elles se tairont peut-être, et je ne saurai rien. Mais est-il supposable qu'elles se taisent encore longtemps ? Instruites ou ignorantes, nobles ou bourgeoises, catholiques ou quoi que ce soit, elles sont femmes : ce serait un grand miracle qu'elles gardassent le silence jusqu'à demain.

Je ne présente point ce raisonnement comme inattaquable; mais il est gaulois. Une personne qui avait, je pense, l'esprit un peu de travers, pétitionna devant la Chambre élective pour obtenir que les femmes de France pussent recevoir le mandat électoral et s'asseoir sur les banquettes de la députation et de la pairie. L'orateur qui rapportait la pétition en exposa le but à ses collègues. Ensuite, il se contenta de remarquer qu'on avait déjà assez de peine à s'entendre entre hommes, vu les développements et l'abondance des discours. Il donnait par là suffisamment à connaître que nos concitoyennes ne se taisent pas volontiers : et, sans aller au fond des choses, la pétition fut repoussée sur cette seule raison. Pour moi, je ne veux rien dire contre les dames allemandes, et à Dieu ne plaise que j'accuse les femmes françaises de parler trop !

Cette réserve faite, il m'est permis de dire que mon attente ne fut point trompée.

Le petit repas terminé, et le couteau m'étant rendu, ma

voisine de gauche, la plus jeune, serra sa pelisse autour d'elle, se redressa, roula sur ses doigts fort blancs une boucle de cheveux fort blonds, fit un petit bâillement, allongea ses jambes, baissa la glace de la voiture et regarda le temps : signes d'une femme qui s'ennuie.

Une femme qui s'ennuie est une femme qui va parler.

J'aurais pu, sans indiscrétion, en ce moment, lui dire bien des choses : Madame est fatiguée ? ou : Un vilain temps ! ou : Les nuits sont longues en voiture, etc., etc.. Je n'en fis rien, et ce fut de ma part méchanceté pure : j'avais gagé avec moi-même qu'elles parleraient les premières.

La voisine de droite, dont l'ennui était stoïque, se montra plus charitable. Elle regarda sa compagne, et, avec un sourire compatissant :

— Chère, lui dit-elle, vous voudriez bien être arrivée, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, reprit l'autre. Cette route ne finit point.

A part une petite pointe d'accent, un certain chant qui avait bien son charme, le français de la rue de Varennes n'est ni plus pur ni plus doux.

— Évidemment, pensai-je, elles sont pour le moins baronnes.

Mais, puisque l'on parle français, on veut bien que j'intervienne. Je vois que mon couteau a détruit les palissades qui s'élevaient entre nous.

— Madame, dis-je, il faut s'armer de patience : les chemins sont mauvais, et nous arriverons tard.

— Faisons des actes de vertu, ma chère, ajouta, toujours avec son charmant sourire, celle qui avait mangé du poulet.

Propos qui me parut des plus catholiques, et où je crus même entrevoir ce qu'on appelle, au Collège de France, « le mysticisme d'outre-Rhin. »

— Des actes de vertu ! répliqua l'autre avec un peu de

mutinerie : l'occasion s'en présente si souvent qu'elle devient importune.

Voilà, par exemple, pour une chanoinesse, qui me semble un peu mondain, pensai-je. Mais ceci peut n'être qu'une bouffée de jeunesse. N'oublions pas qu'elle fait maigre.

La voisine de droite répondit d'un ton sérieux et néanmoins indulgent :

— Ce n'est pas l'occasion qui est importune, c'est le regret de l'avoir négligée.

— Oh ! oh ! me dis-je, celle-ci est puritaine.

Malheureusement, je me rappelai une parole de mon excellent ami M. le comte de Cabre, dont la conversation est la plus aimable encyclopédie politique, historique et religieuse que j'aie lue. M. de Cabre fut longtemps ministre plénipotentiaire en Allemagne. Il m'a dit cent fois qu'il avait connu des personnes, des femmes surtout, d'un haut mérite, d'une haute vertu, d'une piété véritable, qui prient, font du bien, lisent et goûtent les meilleurs ascétiques, se nourrissent de l'*Imitation*, du *Combat spirituel*, des écrits de Louis de Blois, et qui néanmoins restent dans l'hérésie. — « Aussi », ajoutait M. de Cabre, « leur foi a toujours quelque chose de tendu et de rigide. »

Je me mis à craindre que ma voisine de droite ne fût une de ces pauvres personnes, et je penchai à trouver l'enjouement de l'autre plus catholique que sa gravité : car, s'il faut le dire, à moins qu'on ne fasse résolument son affaire d'être saint, et qu'on ne soit obligé par caractère d'y mettre beaucoup de vigilance, je préfère un peu d'imperfection qui se montre naïvement, à cette raideur qui semble vouloir ne laisser au bon Dieu rien à pardonner et rien à reprendre. Hélas ! nous savons ce qu'il y a le plus souvent sous ces belles maximes. J'en ai tant prononcé, pour

mon compte, qui me joueront un mauvais tour là-haut, si je ne me hâte de confesser que mes actions s'y ajustent fort mal ! Croyez-vous que Dieu, notre bon Dieu et notre bon père, s'irrite extrêmement contre de malheureux pécheurs qui auront un peu regimbé, sans songer d'ailleurs le moins du monde à secouer le joug ? Allons, jansénistes, ne nous damnez point parce que nous nous impatientons de ne pouvoir allonger nos jambes, et laissez-nous le mérite d'en demander pardon à Celui qui mourut en croix pour nos péchés.

Dans la préoccupation où me tenaient ces réflexions de haute volée j'eus la maladresse de laisser tomber l'entretien.

Heureusement, la voisine de gauche s'ennuyait toujours.

Les roues de la diligence rencontrèrent une ornière profonde : nous crûmes que nous allions verser. A droite, on fit un cri ; à gauche, on me saisit le bras avec une vive expression de frayeur.

Je me permis un sourire intrépide.

— Ah ! s'écria ma voisine de gauche, où sont nos belles routes de l'Italie ?

Il eût été plus généreux à moi de défendre les routes de France ; mais je cédai à la vanité de faire voir que je connais et que j'aime l'Italie. Je demandai si l'on avait visité Rome ; on me demanda si j'avais habité Florence, et nous voilà lancés à pleines voiles dans les beautés de l'Italie. Mes compagnes me charmèrent par le ton simple et sensé de leur admiration, ne faisant point d'esthétique, et ne se cachant guère d'aimer par-ci par-là certaines choses auxquelles les « artistes » témoignent peu de faveur. Pareillement, elles ne déguisaient pas leur répugnance pour d'autres choses très honorées. Ainsi Michel-Ange n'avait point leurs bonnes grâces. Nous bataillâmes quelque temps, la plus jeune et moi, sur la Vierge au *Magnificat*, de Botticelli. Je dois con-

fesser que ses raisons n'étaient pas méprisables : elle s'indignait qu'on osât représenter la sainte Vierge une plume à la main.

— Mais, Madame, laissons la plume et contemplons cette tête céleste, ce regard si humble, si inspiré cette main si...

— Tout ce que vous voudrez, Monsieur. L'Évangile nous dit que la sainte Vierge gardait dans sa mémoire les paroles et les actions de son Fils. J'en conclus qu'elle ne s'est jamais avisée d'écrire ses propres paroles, à elle. Une plume et un papier me font tout de suite supposer des ratures, et je ne reconnais plus ni l'inspiration de l'Esprit-Saint ni l'humble simplicité de Marie.

Ce discours fut appuyé, à droite, d'un sourire d'assentiment. Trop heureux d'être battu par des armes si chrétiennes, je mis en avant le nom de Fra Angelico : nous nous trouvâmes d'accord sur son compte, mais avec un peu de froideur de leur côté.

— Quel peintre charmant qu'Andrea del Sarto ! dit la voisine de droite.

— J'en veux à ces moines qui le payaient trop peu, dit la voisine de gauche : combien il fut malheureux !

— S'il n'avait eu affaire qu'avec les moines, répliquai-je, son histoire ne serait pas si lamentable : les moines lui auraient assuré du pain et la paix.

De droite et de gauche en même temps on me regarda d'un œil scrutateur :

— Vous aimez les moines, Monsieur ?

Il me parut, à cette question et à l'air dont elle fut faite, que ma voisine de droite n'aurait pas été fâchée de savoir sur mon compte ce que je cherchais tant à savoir sur le sien.

Je confessai une extrême affection pour les moines.

— Je crois qne ce n'est pas un goût très commun en France ?

La remarque était faite à gauche. Je la trouvai louche.

— Madame, dis-je, en général, c'est le goût des gens éclairés et des gens de bien, qui sont encore assez nombreux.

— Mais vos journaux ?... reprit la voisine de droite.

— J'avoue, Madame, que le nombre des lecteurs de journaux est supérieur chez nous à celui des gens d'esprit. Du reste, cette défaveur ne s'étend pas aux communautés de femmes. Les religieuses sont aimées de tout le monde à peu près.

—Il serait étrange que les Français n'aimassent pas des femmes qui leur font tant d'honneur, et que toute l'Europe leur emprunte ou leur envie. Notre roi...

— Ah ! s'écria la jeune dame, nous voici dans une ville.

L'autre regarda de son côté et s'interrompit.

— Elles ne sont donc pas du duché d'Anhalt, pensai-je avec chagrin.

— Notre roi Frédéric-Guillaume..., reprit la dame âgée.

— Voyez donc la belle rue ! fit de nouveau ma voisine de gauche.

Et l'autre s'interrompit encore une fois.

— Dieu ! me dis-je, elles sont Prussiennes !!!

Des histoires de M. de Cabre me revinrent à l'esprit.

Il fallut attendre qu'on eût passé la ville.

— Vous disiez, Madame, que votre roi Frédéric-Guillaume... ?

— Eh bien, Monsieur, il veut établir des religieuses à Berlin.

— Des religieuses catholiques, Madame ?

— Mais, sans doute, Monsieur.

— C'est que l'on essaye, en certains pays..., je ne

sais quelles..... des..... des diaconesses protestantes.....

— En effet, Monsieur.

— Elles n'ont pas réussi, dit la jeune dame.

Je hasardai que, hors du terrain catholique, le succès de pareils établissements me semblait difficile.

— Difficile ? s'écria la dame âgée, disons impossible !

—Disons ridicule ! ajouta la jeune dame avec une vivacité charmante.

— Les sœurs de *Charité* ne peuvent être que catholiques, poursuivit paisiblement l'autre : la grande et sainte Charité est le privilège incommunicable de la grande et sainte Vérité.

Parlez donc !!!

Je pourrais donner la suite de nos discours ; mais à quoi bon ? A partir de ce moment, ce ne fut plus que la conversation cordiale de trois amis.

Si mes compagnes étaient margraves, baronnes ou chanoinesses, filles, ou veuves, ou mariées, je n'en sais rien ; mais pour catholiques, certes, elles l'étaient de toutes les forces d'un noble cœur et d'un noble esprit. J'ajoute que j'ai rarement rencontré, même en France, des femmes aussi bien informées de tout ce que l'on fait et même de tout ce que l'on tente chez nous pour ou contre la religion. Elles n'ignoraient ni les laborieuses veilles de dom Guéranger, ni les luttes héroïques du R. P. Lacordaire, ni les saints efforts et les pieux succès du R. P. de Ravignan. Elles me parlèrent de l'historien de sainte Elisabeth de Hongrie avec une estime et une admiration qui m'allèrent au cœur et me nommèrent ensuite plusieurs écrivains catholiques, de façon à me prouver qu'elles n'en connaissaient pas les noms seulement. Je crus même, je l'avouerai, qu'elles viendraient jusqu'à moi, tant elles paraissaient tout savoir, et je préparais déjà la petite phrase modeste que j'aurais à

dire sur mon compte. Mais ce nom-là fut passé sous silence, et je vis que ma célébrité n'avait pas encore franchi le Rhin.

(Historiettes et fantaisies.)

UN RAVITAILLEMENT EN AFRIQUE.

La descente du col de la Mouzaïa avait été rendue très difficile par la pluie ; les chevaux, les hommes et les mulets glissaient sur cette pente rapide ; et il fallait beaucoup de précautions pour empêcher les accidents. Le passage de l'ambulance surtout avait pris du temps ; il en était résulté une solution de continuité dans la colonne. L'avant-garde, marchant sans obstacle, s'était éloignée d'environ une demi-lieue du gros de l'armée, précédé lui-même de l'ambulance encore engagée dans l'étroit chemin qui s'allonge en serpentant du premier plateau de la montagne à l'entrée du col. Je me trouvais avec un jeune lieutenant de chasseurs d'Afrique attaché comme officier d'ordonnance à la personne du gouverneur, entre l'ambulance, qu'un détour nous avait fait perdre de vue depuis quelques minutes, et l'avant-garde, que nous n'apercevions pas ; le lieutenant me raconta quelques aventures de guerre que j'écoutais avec un grand intérêt lorsque, tout à coup, je vis à peu de distance des tourbillons de fumée ; je les fis remarquer à mon compagnon. « Ce sont, dit-il, des gourbis que l'avant-garde a brûlés en passant, pour punir les Soumatas d'avoir tiré sur nous : ils ne doivent pas être de bonne humeur... Mais, ajouta-t-il en regardant de tous les côtés, nous sommes seuls ; pressons le pas, on pourrait nous faire un mauvais parti. — Quoi ! dis-je, au milieu de l'armée ! — On en a vu des exemples, reprit-il en souriant ; pressons le pas. » Nous nous mîmes

au trot. Au bout d'une minute ou deux, nous rencontrâmes cinq sapeurs du génie conduisant deux chevaux. « L'avant-garde est-elle loin ? demanda le lieutenant. — Non, répondirent ces hommes, elle vient de passer. — Pourquoi êtes-vous restés en arrière ? poursuivit sévèrement le lieutenant ; il est défendu de marcher ainsi par petits groupes : rétrogradez vers l'armée. — Mais, dirent encore ces hommes, l'avant-garde est là. »

Nous nous remîmes au pas. « C'est que, voyez-vous, continua le lieutenant, les Kabyles sont enragés quand leurs maisons brûlent ; et ces gredins-là, qui tiennent si peu devant une force régulière, sont d'une audace inimaginable quand il s'agit de faire un mauvais coup. Ils s'embusquent dans les rochers, derrière les arbres, rampent sur l'herbe, lâchent leur coup de fusil, coupent la tête de celui qu'ils ont tué et puis, cours après ! ils sont déjà loin, ou ils ont regagné leur cachette. Nous en avons peut-être une vingtaine autour de nous, en face desquels nous ferions vilaine figure. »

Tout en causant ainsi, nous avions perdu de vue les sapeurs et nous n'apercevions toujours pas l'avant-garde. La route que nous suivions formait une espèce d'arête entre deux vallées remplies de hautes herbes, de broussailles et de bouquets de bois. A droite et à gauche on voyait brûler des gourbis. Je remarquai, sans rien dire, que mon compagnon nous faisait reprendre le trot. J'entendis le clairon. « Ah ! m'écriai-je avec une certaine joie, voici l'avant-garde. — Oui, répondit le lieutenant, elle est au camp, à une petite demi-lieue de nous. Mes pistolets ne sont pas chargés ; et les vôtres ? — Ils sont chargés, mais j'ai oublié d'y mettre des capsules. — Ah !...pressez votre cheval... Sauriez-vous manier votre sabre ? »

Je m'étais en effet affublé d'un long sabre, je ne sais

trop pourquoi ; probablement par simplicité d'homme de lettres.

« Mon sabre ! il ne me sert exactement qu'à me faire trébucher quand je marche. J'ignore si je saurais même le tirer du fourreau... Franchement, est-ce que vous croyez qu'il y a du danger ? — Tenez, dit le lieutenant, je ne veux pas vous effrayer, mais nous sommes dans un mauvais pas ; nous nous défendrions peut-être mal contre trois ou quatre fusils ; ainsi faisons un temps de galop. — Galopons, répondis-je, il faut se plier aux coutumes du pays. » Mais nous n'avions pas ainsi fait quelques toises que je m'arrêtai court. « Eh bien ! s'écria le lieutenant tout étonné, que faites-vous donc ? — Ayez la bonté de tenir un moment mon cheval, lui dis-je, il faut que je le sangle ; la selle tourne sous moi. — Non, certes, répliqua-t-il avec une expression très sérieuse : je ne vous laisserai pas descendre ; tenez-vous comme vous pourrez, et filons. — Je vais tomber. — Empoignez les crins. Nous n'irons qu'au trot, si vous voulez ; mais, pour Dieu, ne descendez pas, je suis étonné que nous n'ayons pas déjà reçu quelque chose : ils nous croient sans doute bien montés et bien armés » Disant cela, il trottait toujours ; et, comme je vis que je me tenais à peu près en équilibre sur ma selle mouvante, je n'insistai pas. Jusque-là, j'avais un peu pensé que le lieutenant voulait se divertir ; comment imaginer qu'il poussât la plaisanterie jusqu'à risquer de me faire rompre le cou ? Je m'affermis donc sur mes étriers, et même je me sentis meilleur cavalier que je ne l'avais été de toute la campagne. Le lieutenant tenait un œil sur moi, un autre sur les deux côtés de la route. « Comment cela va-t-il ? — Eh ! répondis-je, me rappelant l'histoire de cet homme qui tombait d'un cinquième étage, cela va bien, pourvu que cela dure. — Quand nous aurons

La Santa-Casa de Lorette.

passé ce bouquet de bois, poursuivit-il en m'indiquant un petit fourré d'où nous approchions, je réponds de vous, et je vous laisse sangler votre cheval. — Écoutez, lieutenant, lui dis-je à mon tour, faites-en ce que vous voudrez ; mais, pour moi, je dis un *Ave Maria*. — Dites-le pour deux, » répondit-il. Nous passâmes en silence et sans encombre devant le fourré, et deux minutes après, nous arrivâmes au bivouac. Au même instant, et lorsqu'à peine on avait dessellé nos chevaux, quelques coups de fusil se firent entendre. Une vingtaine d'hommes encore en selle se précipitèrent sur le chemin : ils revinrent avec la colonne, rapportant les corps décapités des cinq sapeurs à qui nous avions parlé une demi-heure auparavant ; on n'avait pu atteindre les meurtriers. J'échangeai avec le lieutenant un regard significatif que le gouverneur intercepta et comprit, ce qui nous attira de sa part une semonce militaire, contre laquelle, malgré ma qualité de *civil*, je me gardai bien de réclamer, rendant grâces à Dieu d'en être quitte à si bon marché. »

(Les Français en Algérie.)

UN VOYAGE EN MÉDOC.

J'AI vu ces illustres vignes : rien de plus laid ! Néanmoins, l'effet général intéresse. Je me suis laissé voiturer à travers ces sarments, tout un jour, sans ennui : Château-Laffitte, Pichon-Longueville, Château-Larose, Château-Margaux, Mouton, La Grange et d'autres. C'est toujours même visage, même absence de physionomie ; mais la célébrité soutient cela, comme elle soutient la basse mine des personnages en renom. Il faut que l'homme soit bien « sur sa bouche » pour avoir attaché tant de gloire à ces lianes sans figure. Les ronces sont plus belles. Ce qui tue la ronce, c'est

que son fruit ne grise pas... Mais, pardon ! je crois que je sacrifie aux grâces et que je m'exerce à ne point parler comme tout le monde.

En somme, le bon vin est bon. Il réjouit le cœur. Ce n'est pas la faute du vin s'il y a des ivrognes et même des gourmets ; et, tout compte fait, le sarment est très préférable à l'épine. Tournons-nous vers d'autres points de comparaison. Cette petite branche rampante qu'il faut soutenir, cette humilité qui porte ces larges feuilles vertes et ces puissants diamants, pleins de feu liquide, que de belles choses à dire sur les branches du cep !

C'est en les tenant courbées et captives, attachées à un bois mort, qu'on les rend fécondes. Il y a là quelque lointain écho des enseignements de la Croix. Laissées libres, ces branches s'élèveraient follement, comme la vigne d'Isaïe ; trompant l'espérance du planteur, elles ne donneraient que des fruits vains et arides : *Exspectavit ut faceret uvas, et fecit labruscas.* D'autres branches ramperaient et s'enfouiraient. Voilà que la grappe a grossi et mûri par la captivité de la branche. Elle est belle et superbe, mais elle ne contient qu'une liqueur agréable, sans vigueur, sans vertu. Ce n'est pas encore le *sang de la vigne.* La grappe est détachée et mise sous le pressoir. Ah ! maintenant, c'est le sang qui coule : il a le parfum, la couleur, la vie : qu'il vieillisse dans une prison de bois ou de verre, au sein d'une obscurité profonde, il devient parfait.

C'est alors aussi que la sensualité de l'homme abuse de ce don de Dieu, amené à maturité et à perfection par un si long travail. L'homme a très grand tort ; mais le don de Dieu n'en est pas moins admirable, et ce petit bois qui le porte premièrement n'en est pas moins précieux. Dieu prend soin de nous enseigner l'humilité. La vigne, arbuste faible et rampant !

le blé, herbe sans éclat ! La ronce est plus belle que la vigne, le chardon plus robuste et plus brillant que le blé.

Les Bordelais, nation singulièrement courtoise, gracieuse et bien disante, prodiguent les hommages à leur vin. Ils le regardent comme une richesse très noble que Dieu leur a donnée, comme un produit illustre de leur sol et en même temps de leur art, en quoi ils ont raison. Car, ainsi que je viens de l'indiquer, le sol et le bon Dieu ne font pas tout seuls le vin de Bordeaux.

Il y a des rangs dans ce grand vin, entre lesquels le connaisseur distingue, comme le joaillier distingue entre les pierres précieuses de même famille. Il y a plusieurs catégories ; dans chaque catégorie, chaque cru a son numéro d'ordre ; dans chaque cru, l'on note les années. Les Bordelais causent de tout cela fort agréablement. Ils ont une terminologie pour décrire les qualités de tel ou tel vin : on lui connaît du *bouquet*, de la *robe*, de la *chair*, etc., et ces termes sont vraiment bien trouvés.

Un joaillier sait sertir les pierreries, un Bordelais sait monter ses vins : la monture, c'est le repas. Un repas bordelais s'organise en vue de boire : les mets doivent faire valoir les vins.

J'ai été invité, moi indigne, à un de ces festins de vins, chez un homme aimable et excellent, mon ancien voisin de chalet à Arcachon.

Je compare les bonnes gens que l'on rencontre en ce monde à ces fontaines et à ces ombrages que la Providence a placés sur la route du voyageur. Celui-ci était un ombrage de pampres et une fontaine de vin, mais quel vin ! Il nous présenta douze bouteilles. Chacune avait son nom, son caractère, sa date, à rendre envieux Boucingaut : *Boucingaut n'en eut point de pareilles !* Contre ce corps d'armée nous n'étions que douze convives, et de ces douze, la grosse

moitié ne valait rien. Un médecin savant et modeste, un économiste pensif et attaché à ses statistiques, deux femmes, deux enfants et moi, nous composions cette moitié misérable, ces non-valeurs. De plus, c'était vendredi, et le repas était en maigre, circonstance malheureuse, on disait même fatale et cruelle. Il fallut boire sur homard ce qui doit se boire sur rôti, et arroser je ne sais quel légume d'un liquide précieux que les virtuoses étendent sur champignon gras. Néanmoins les douze bouteilles furent débouchées, elles y passèrent. Quel meurtre ! Je ne puis penser sans regret que j'en ai pris ma part, que mes lèvres ignorantes ont effleuré douze verres de grand vin. Et, s'il faut parler franc, qui m'eût donné un verre de cidre m'eût fait plaisir ! Toutefois, de vrais buveurs étaient là, qui dédommagèrent bien ces illustres méconnus de nos froideurs barbares. Ils dissertaient dignement et spirituellement du contenu de chaque fiole, entretenant leur vigueur par de petits coups d'eau de Seltz. Ils restèrent très fermes, c'était très beau. Je complimentai le plus vaillant. Il renvoya modestement l'honneur de sa contenance au loyal tempérament du noble vin. « Notre vin, me dit-il, n'est pas traître. Jamais, à moins d'être lui-même trahi, il n'a renversé son buveur. » Je ne contestai point. Cependant je croyais sentir que mon visage répandait des torrents de lumière. Et lui-même, cet homme humble qui venait de me parler en athlète éprouvé, il était fulgurant et plus chauve que ne comportait son âge. Voudrait-il jurer que son gracieux vin ne lui a pas arraché quelques poignées de cheveux ?

Dans un autre dîner, au moment le plus animé, l'amphitryon fait faire silence. On écoute ; il annonce deux bouteilles de... *retour de l'Inde*, que le producteur, qui était l'un des convives,

avait lui-même apportées, voulant payer son écot et le payer en seigneur. Les fronts s'inclinent, et les deux bouteilles, bouchées à l'émeri, sont confiées au maître d'hôtel, qui les distribue avec révérence. On m'a demandé ce que j'en pensais. J'ai levé les yeux au ciel, j'ai mis la main sur mon cœur, et j'ai hasardé qu'à mon humble avis, ce vin avait de la *flûte*. L'aménité bordelaise s'est amusée de cette figure ; l'on m'a fait honneur de ne me pas trouver trop beauceron. Dans l'intime de ma conscience, le... *retour de l'Inde* ne me paraissait pas essentiellement distinct de mon vin ordinaire. Mais la vanité est bien forte, et je me suis laissé traiter d'expert. Ils en ont pensé ce qu'ils ont voulu. J'ajoute que si mon palais est inepte, mon sang n'est pas plus lourd à danser qu'un autre.

J'ai vu en plein Médoc, dans un illustre cru, un personnage bien étrange. Il est chef de chaix, grand connaisseur, grand estimateur, et il a horreur du vin ; il n'en boit jamais. Il déguste par l'odorat. Cela me paraît valoir ce que l'on dit de plus merveilleux des mohicans et des chiens de chasse.

Sortons de table et parcourons le pays. J'ai fait une course de Pauillac à Lesparre, et de Lesparre à N-D. Fin-des-Terres, traversant tout le Médoc. C'est un heureux sol, et à force d'être riche, il est beau, quoique plat et monotone.

Les « châteaux » dont nous entendons si glorieusement parler, sont de vrais châteaux. Ils s'élèvent magnifiques, et en abondance. On ramasse aisément quarante, cinquante, cent mille francs de rente dans un petit espace autour de soi. Tel propriétaire a suffisamment de quoi boire et de quoi vivre, rien qu'ici, pour se donner sur cette terre précieuse la place d'une belle avenue et d'une ample et solide maison de chiens. En eussions-nous une pareille à passer nos vieux jours !

Mais, hélas ! les valets de chiens de ce sire sont mieux logés que ses vignerons, et ses vignerons postulent pour être valets de chiens. Voilà les signes du temps ; on les retrouve partout ! Les vignerons commencent donc à remarquer que les laquais du château mangent davantage et sont plus payés pour travailler moins, et se passent encore la fantaisie de se moquer d'eux, vignerons, en fumant des cigares de dix centimes. De leur côté, les jeunes vigneronnes ont l'œil sur les rubans, les chapeaux et les robes de soie de mesdemoiselles les femmes de chambre. La grande richesse de ce pays, c'était la simplicité des mœurs. Il y a plus d'argent qu'autrefois, et l'habitant est plus pauvre, parce que l'envie et le luxe sont venus avec l'argent.

C'est un château que nous habitons. Il est fait pour nous prouver que l'on peut encore vivre où les violons n'entrent pas. Les violons y devaient entrer. On avait commencé une grande construction, tracé un beau parc. Quelque malheur est survenu heureusement, lorsqu'une aile seulement se trouvait terminée, et tout en est resté là. L'humble et forte sagesse s'est installée dans ce logis qu'on ne lui destinait point. Elle y a tout réglé à l'ancienne mode. Ayant garni les armoires, les greniers, la cave, elle a meublé modestement les chambres, tendues de petit papier. Il y a des livres et l'on cause. Dans le jardin, quelques fleurs qui poussent un peu comme elles veulent ; pour la promenade, de vieilles allées nobles et négligées. Je ne saurais dire combien nous nous trouvons heureux dans cette simplicité qui nous tire du chrysocale, dans cette négligence qui nous délivre des régularités de l'habitation « bien tenue ». Le chef de bureau a passé partout dans le monde moderne, et partout tracé de belles lignes qui lui rappellent la symétrie de ses cartons. Ici les arbres ne sont pas alignés, les

gazons ne sont pas tondus, les fleurs des plates-bandes se penchent et s'accoudent sur leurs parapets de buis. Cet aspect m'aide à respirer ; je me figure que je ne suis pas encore numéroté.

A propos de numéro, la vigne qui nous entoure en a un ; toutes en ont. Le nôtre n'est pas des tout premiers ; il n'est pas non plus des moindres. C'est une grande affaire que ces numéros ; ce sont des rangs et des classes. Il y a premier, second, troisième, premier-premier, etc. *Château-Lafitte*, *Château-Margaux*, *Canon* sont premiers. Tous trois furent en même temps la propriété des Ségur

Je me suis laissé conter que Château-Lafitte, qui est premier-premier, *fait* (c'est l'expression locale) des années de 800,000 fr. Le propriétaire actuel est un Anglais nommé Brown, ou peut-être Scott. Il vient, dit-on, une fois par an, saluer sa vigne. Il débarque à Pauillac, d'un yacht qui lui appartient, monte en voiture, court chez lui, fume un cigare, vide une bouteille et se rembarque. Tout cela lui prend deux heures. Voilà la légende, et si elle n'est pas vraie, c'est qu'elle est trop vraie.

La hiérarchie des crus est gardée avec soin par les propriétaires, maintenue sévèrement par les rivaux. Il faut des cas de force majeure pour monter et pour descendre. Un propriétaire embarrassé, et qui a du vin plein ses celliers, n'en vend pas une bouteille au rabais, car il serait déclassé. Il souffre plutôt la gêne un an et deux au milieu de ses richesses. Il y en a des exemples fréquents. Les exemples de surclassement sont rares ; le propriétaire qui les veut donner ne doit pas être un mince seigneur. La moitié d'une vigne qui était jadis d'un seul tenant a passé aux mains de l'un des grands de Juda. Un sentier large de dix-huit pouces sépare ces deux parties d'un même héritage. La partie restée chrétienne est restée cinquième ; la partie devenue juive est devenue deuxième ; et elle a

été un moment première. Le grand Juif, ne pouvant souffrir d'être quelque part et de n'être pas le premier, a voulu se faire classer premier. Il l'a fait pour une année. Mais l'année suivante, les courtiers ont trouvé que c'était trop fort, et le grand Juif est descendu second. C'est encore bien joli, et il en est encore bien offensé. Monter de cinquième second n'eût été possible à nul autre. Bordeaux a son roi juif, qui peut beaucoup, et qui ne pourrait pas cela. Il y fallait la majesté de l'*autre ;* il fallait être lui. Que cela te console !

A Lesparre finit le Médoc des grands vins et commence le Médoc des blés et des pâturages.

On entre dans une vaste plaine, où la terre produit toujours sans être fumée ; elle se repose d'avoir produit des grains en produisant des fourrages. Les espaces sont immenses, semés de bouquets de pins, égayés de maisons blanches bien bâties qui rient sous leurs tuiles rouges. Les attelages sont beaux, les bestiaux sont gras, l'air est salubre. Pas un pauvre.

Par là, vers la Fin-des-Terres, où nous allions au pied des dunes que nous nous préparions à franchir et qui protègent le pays contre le vent de mer, nous avons rencontré un petit presbytère blanchi à la chaux. Il nous a paru que nous pouvions nous arrêter là et demander une table et quelques chaises pour déjeuner. Tout nous fut accordé de grand cœur, sans que nous eussions besoin de décliner nos noms. On parla même de nous donner des serviettes ; mais, la veille, Monsieur le Curé avait traité deux ou trois confrères, et il ne lui restait plus de serviettes. La plénitude regorgeante de la bibliothèque m'expliqua le vide de l'armoire. Les rayons pliaient sous le poids des anciens et des modernes. J'y vis une partie de la *Patrologie*, saint Thomas, saint Augustin, Joseph de Maistre, Bonald, Guéranger,

Guizot, Rorhbacher, etc.., etc. Le langage et les idées de ce petit curé d'un petit village dominent de plusieurs coudées tout ce que pourraient comprendre les autorités du département voisin, sans vouloir offenser ces puissances ; et je crois avoir rencontré plus d'un ancien ministre d'État qui ne se rendait pas si bien compte de la marche des choses.

J'avoue cependant qu'il ne faudrait pas beaucoup pousser l'ancien ministre pour tirer de lui bon nombre de fortes considérations sur l'obscurcissement et l'ignorance du clergé. *Laissons dire... le savoir a son prix.* Un temps vient où tout le monde sans exception saura lire, mais alors, le clergé, qui seul a des croyances, possédera seul une véritable culture intellectuelle ; et il y aura des surprises.

J'eus là un trait de Médoquin qui m'amusa. Nous avions apporté deux bouteilles de *notre* château. Nous priâmes Monsieur le Curé de nous faire l'honneur de trinquer avec nous. Il y consentit bonnement et se fit apporter un verre qu'il laissa remplir à demi ; mais à peine eut-il touché des lèvres qu'il le posa sur la table, et il dit : Oh ! oh ! en jetant sur nous des regards étonnés. Il nous rappela ces héros de la fable, qui tout à coup reconnaissent un dieu dans le mortel avec lequel ils traitaient familièrement. Nous demandâmes à Monsieur le Curé de vouloir accepter la bouteille qui restait.

— Très volontiers, dit-il, et grand merci : mais cela me coûtera une oie.

En causant avec ce jeune et aimable curé, nous arrivâmes au but de notre voyage qui était l'église de Notre-Dame de Fin-des-Terres, sur le bord de l'Océan. Deux fois engloutie par les sables, avec tout le village au milieu duquel elle s'élevait, cette église vient d'être déterrée par

le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, qui mérite bien le titre d'*Amator ecclesiarum,* donné à tant de saints papes et de glorieux évêques. Il en a bâti ou restauré plus de cent, et tiré celle-ci de son linceul de sable, étendu sur elle par la tempête, par la mer et par les siècles. Il a lutté contre ces trois victorieux, et lutté victorieusement. A présent, il s'agit d'empêcher que l'édifice déterré s'écroule. Je serais étonné que l'archevêque n'en vînt pas à bout.

L'aspect de l'église de Notre-Dame de Fin-des-Terres est étrange et émouvant. Certaines parties sont du IXe ou Xe siècle, époque de la construction primitive. On y voit un art majestueux et solide, qui ne laisse pas de déranger assez les idées qu'on se fait sur le « siècle de fer ». L'église était vaste, d'exquises proportions. Il est clair qu'en ce temps-là, dans un désert sans nom, loin de toute communication avec le reste du monde, l'art religieux élevait des monuments dont l'art civil aujourd'hui n'égale pas la beauté, même dans les capitales. Quand le sable eut recouvert cette première église on édifia sur les constructions ensevelies une église nouvelle. Celle-ci est du XVe siècle. Elle fut recouverte aussi. Alors la paroisse déménagea. On emporta les boiseries et les statues, et elles ornent l'église du nouveau Soulac, bâtie au pied des dunes, désormais fixées par le génie de Brémontier. Ces boiseries attestent que l'abandon est assez récent. Elles sont du XVIIe siècle, mais déjà bien avancé, et plus riches que belles. On était riche alors, seulement le goût s'en allait. Ce qui déparait l'ancienne église fait l'unique pompe de l'église nouvelle. Quel déchet ! Cette nouvelle église, d'ailleurs solidement bâtie, est une véritable grange, et il y en a de pires. Il semble que quand l'époque de la reconstruction fut venue, après les frénésies des vandales révolutionnaires, le diable eut

permission de se venger en choisissant les architectes. De 1800 à 1830, il n'y a pas de monstruosités que les architectes ne se soient permises contre le culte divin.

Dans les dunes arides, sur le fin bord de la mer presque toujours irritée, s'élèvent de hideux chalets pour les baigneurs. Difficilement on pourrait voir quelque chose de plus triste et de plus laid. Les crinolines circulent dans ce pêle-mêle de planches, de plâtre et de poussière, où l'on respire vingt odeurs d'affreux fricots. Quels crimes expient donc les gens qui vont s'amuser là !

De retour dans le Médoc des vins, non loin d'un château fameux, au milieu des vignes, nous vîmes un cimetière. J'étais sur le siège de la voiture, auprès du cocher, homme honnête et de sens droit, avec qui j'avais assez causé du train du monde. — Voilà, lui dis-je, le grand pressoir de la grande justice. — Oui, répondit-il ; c'est la consolation du pauvre de voir cela.

(Historiettes et fantaisies.)

AGRÉABLE RENCONTRE.

ORDINAIREMENT, en Suisse, les montagnes ont le défaut d'être trop près de l'œil ; mais de ma fenêtre, à Fribourg, lorsqu'il faisait beau, j'apercevais au fond de l'horizon une longue chaîne de hauteurs lointaines, et dans cette chaîne un groupe pur et bien dessiné, bleu, blanc, rose, sombre ou brillant, selon les jeux du soleil. La principale tête de ce groupe semble n'être et n'est en effet que le tronçon d'une cime jadis plus élevée. Les arêtes du sommet sont nettes et vives, la lumière s'y brise et les fait étinceler de toutes les couleurs du prisme, tandis que le corps et la base gardent les teintes harmonieuses d'un azur foncé. Tout cela quelquefois semble

léger dans l'air, comme un morceau des Apennins. Ce pic épointé se nomme le Moléson. Il est situé dans une contrée intéressante, la Gruyère, que son nom, tristement prosaïque chez nous, grâce au plus célèbre de ses produits, n'empêche pas d'être bien poétique, doux-fleurante et des mieux habitées. Le Moléson, outre les châlets, les pâturages, les sapins, les torrents ordinaires, produit encore des levers de soleil fort renommés dans les environs. Dès le premier jour, la promenade m'avait tenté. Je partis enfin, pour aller toucher de ma main cet or, ce cristal, aperçus de si loin.

De Fribourg à Bulle c'est la grande route, et la grande route c'est la diligence, et la diligence c'est l'ennui, le bruit, la poussière, la nécessité brutale d'arriver, les compagnons forcés, si niais et si bavards soient-ils. Heureusement je trouvai sur l'impériale un vieil ami avec qui j'étais venu de Vevey. Il ne connaissait pas mon nom, je ne savais le sien que par hasard. Mais j'avais usé de sa tabatière : il me tendit la main cordialement.

C'était un homme du peuple, gai, solide, avenant. Son air honnête, ses façons polies, surtout son pur accent français m'avaient frappé. Je ne m'en étonnai plus lorsque j'appris son histoire : j'avais sous les yeux une victime de nos convulsions politiques, un ancien portier des Tuileries. Après avoir rempli quinze ans ces commodes fonctions, et conspiré de son mieux pendant deux ou trois autres années, Jean L. vit aujourd'hui d'un pénible et médiocre emploi, sans perdre un moment sa gaîté, ni ses manières de cour, aussi agréables sur l'impériale d'une diligence que dans un salon. L'ancienne habitude de parler fréquemment aux plus grands seigneurs de France lui a donné une sorte de familiarité mêlée de déférence qui le rend à la fois causeur et obligeant ; et, ce qui vaut encore mieux pour lui, de fermes sentiments religieux

lui ont conservé l'espérance et la tranquillité. Il a perdu tout le reste dans ses obscures traverses, mais il se trouve assez riche avec cela. Cependant, il ne va plus sans quelques soupirs pour le passé. — Vous regrettez encore le service des Tuileries ? lui dis-je. — Toujours, répondit-il. C'est un si beau pays, la France ! — La Suisse aussi est un beau pays. — Oui, on peut dire qu'il est beau à force d'être laid. Mais quand je me promenais dans notre jardin, avant l'ouverture des grilles, fumant ma pipe et lisant la Gazette, je me trouvais mieux sous les marronniers qu'aujourd'hui sous les sapins. Enfin, à la grâce de Dieu ! J'y reviendrai peut-être un jour avec nos princes. Qu'en pensez-vous, Monsieur ? — Tout est possible ; mais ce que vous souhaitez ne me semble ni facile, ni probable. — C'est égal. Si le duc de Bordeaux était sur le Rhin, je laisserais tout, femme, enfants, pays, état ; j'irais le rejoindre. D'abord, une, j'aime cette famille, voyez-vous. Que ce soit raisonnable ou non, c'est plus fort que moi ; c'est dans le sang. Pensez, Monsieur : sept oncles tués au 10 août et une tante qui bégaie encore de la peur que lui firent les assassins, mon père blessé, le grand-père de ma femme guillotiné, son père estropié à l'armée de Condé, moi-même enfin ruiné, traqué, emprisonné...Cela attache, n'est-ce-pas?aussi à 16 ans je suis parti avec le colonel de Maillardoz, et je partirais encore comme je vous l'ai dit. On a une opinion, ou on n'en a pas. Si on en a une... eh bien, voilà !

Et puis, ajouta-t-il, si vous saviez comme ils étaient bons pour les leurs ! Tenez, vous m'avez tout à l'heure parlé de madame la Dauphine d'une manière qui m'a plu. Je vois bien que vous n'êtes guère de mon parti, mais vous êtes un brave jeune homme tout de même. Il n'y a que des lâches qui insultent les femmes, et il n'y a que des gens sans âme qui n'admirent point celle-là. On ne sait pas tout

ce qu'elle a souffert. C'est comme votre reine Marie-Amélie : moi, je lui rends justice ; je ne lui en veux pas. Par ses prières, elle a écarté de la France et de sa famille beaucoup de maux... Eh bien, voilà. Je dis qu'avec la prière et la justice on fait tout. Comment me suis-je tiré d'affaire ? J'ai eu, grâce à Dieu, bien des malheurs ! Après la révolution me voilà de retour en Suisse, mes économies perdues, n'ayant rien qu'une femme et des enfants. Mais la confiance ne m'a jamais abandonné. Nous avons toujours demandé du travail, le bon Dieu nous en a toujours donné. Ma femme s'écriait : Où trouver de l'ouvrage ? — Dis un *ave*. Elle le dit. Le lendemain, comme je sortais de l'église, je rencontre le domestique de M. de Duras, que je n'avais pas vu depuis quatre ans. « Tiens ! c'est vous, Thomas ! bonjour. — Bonjour, Jean. — Est-ce que M. le duc est ici ? — Non, mais madame y est. — N'aurait-elle pas besoin d'une couturière ? — J'en cherche une justement. » Eh bien, voilà ! une heure après, ma femme travaillait. Voyez cette petite médaille de la Sainte Vierge ; elle ne me quitte jamais ! Je sais une prière que ma mère m'a apprise à l'âge de trois ans, et je la répète tous les soirs ; sans cela je ne dormirais pas. Qu'on se moque de moi si l'on veut ! Dernièrement il me sembla que j'allais commencer à avoir plus d'enfants que je n'en pourrais nourrir. Je rencontre le père Antoine, un bon vieillard, bien portant, avec une barbe superbe, le plus beau capucin de la Suisse, peut-être. Je lui demande conseil : « Achète une cuillère de plus, me dit-il ; et prie le bon Dieu. » Il avait raison ; ça va toujours.

La piété du pauvre est un des plus doux sentiments que puisse entendre exprimer l'homme de cœur ; je ne m'ennuyais pas avec mon compagnon, et je lui dis adieu à Bulle, avec un véritable regret de le quitter si tôt.

CE QU'ON VOIT CHEZ LES CHARTREUX.

LES délicieux chemins que ceux de la Suisse ! J'entends pour le piéton, car souvent les charretiers et les conducteurs de diligence sont d'un autre avis. Il est rare que le sentier ne s'enfonce pas sous quelque bois de sapin sombre et parfumé, ne franchisse pas quelque torrent, ne couronne pas quelque colline, d'où l'œil embrasse un beau panorama de montagnes et de forêts. Le bruit du moulin, la cime neigeuse, la flèche étamée de l'église, la clochette du troupeau sont vos guides, vous avez pour compagnie l'innombrable tribu des fleurs alpestres, les haies de cytise et les buissons d'églantiers. Tel est le sentier de la Part-Dieu ; pourtant je craignais de m'y perdre, car je voyais la nuit descendre à grande volée, et je voulais arriver avant elle. Les passants à qui je demandais ma route me conduisaient avec une complaisance polie jusqu'au prochain détour, et évaluaient à la force de leurs jambes le reste du chemin. Un jeune gars comptait dix minutes au plus ; un quart d'heure après, une bonne vieille édentée m'en promettait pour une demi-heure au moins.Enfin j'arrive. Silence complet, ni mouvement, ni lumière, la nuit tombe, tout dort au couvent. Je m'approche pourtant, craignant d'être obligé de retourner à Bulle ; comme si l'image hospitalière de saint Bruno ne surmontait pas la porte, comme si la poignée de la sonnette n'était pas formée d'une petite croix, éloquent emblème, bien fait pour rassurer le pauvre ou l'étranger.Mais l'hospitalité est si loin de nos usages parisiens! Je sonne, on m'ouvre, on me salue, on me fait entrer. On ne me demande pas ce que je veux. L'inconnu qui vient à cette heure veut l'hospitalité, tous ceux de la maison le savent bien. Le père prieur est au lit, car la règle qui ordonne

que les religieux se lèvent avant minuit, pour chanter au chœur jusqu'à deux heures du matin, ordonne aussi qu'ils se couchent avec le soleil, ne leur permettant pas, dans sa sévérité, de goûter le repos et la fraîcheur du soir ; mais quelqu'un est toujours prêt à recevoir les hôtes. Le frère, qui me donne ces explications en se frottant les yeux, prépare en même temps mon souper, tandis qu'un domestique va disposer la chambre des pèlerins. Pour moi, j'attaque avec énergie le pain, le fromage et les pommes du monastère ; frère Jean s'assied à mon côté, remplit son verre pour faire honneur à l'hôte, se réveille, répond gaîment, à mes excuses sur le dérangement que je lui donne, qu'il ne mourra pas encore de celle-là, et nous causons de bonne amitié. — Ma foi, s'écrie-t-il, voyant comme j'opère, il eût été dommage que vous ne soupiez point. — C'est, lui dis-je, qu'il me faut des forces. Je veux demain matin voir le lever du soleil sur le Moléson. — Vous vous trompez, reprend-il. Demain vous ne verrez pas le lever du soleil, c'est lui qui verra le vôtre. Savez-vous qu'il y a d'ici au Moléson trois lieues de montagnes ? Il faudrait partir de suite pour arriver à temps. Allez dormir, vous déjeunerez et vous dînerez demain avec nous.

Les cellules des Pères forment autant de petites maisons séparées, liées intérieurement par de vastes corridors. Cette disposition est nécessitée par l'une des plus grandes rigueurs de la règle, qui prescrit l'isolement complet. Le principal corps de bâtiment est entièrement destiné aux étrangers, suivant l'ancien usage, bien que la maison ait été nouvellement réédifiée, à une époque où déjà les hôtes devenaient plus rares. Mais les religieux ne bâtissent pas pour un jour. Ces ordres, qui comptent tant de siècles de durée, savent que si le monde, dans ses agitations, s'éloigne de leurs asiles, souvent aussi il s'en rapproche, et toujours ils tiennent

grande ouverte la sainte porte de l'hospitalité. Il n'y a plus d'hôtes, bâtissons pour ceux qui viendront dans cent ans.

Ma chambre est spacieuse, meublée convenablement pour le monde, avec luxe si on la compare aux cellules des religieux. De ma fenêtre je vois le désert, mais le désert paré de tous les charmes des Alpes et du printemps. A droite, l'horizon est fermé par des collines qui reçoivent obliquement les premiers rayons du soleil ; à gauche, les bâtiments ne laissent voir qu'un sommet aigu encore chargé de neige : en face, l'œil, franchissant une vallée hérissée de sapins, se perd dans un amphithéâtre de riches plaines semées de maisons et de chalets. Au fond de la vallée coule un torrent, la Trême, qu'on entend toujours : l'hiver, elle gronde et mugit ; maintenant elle murmure, elle m'endort en chantant qu'ici la vie serait douce... Mais elle s'en va et, comme elle, je passe en souriant.

Cette maison fut fondée en 1307. La veuve du comte de Gruyère, veuve de Pierre III, Wilhelmette de Grandson, qui, si nous en croyons le buste en argent conservé à la Chartreuse, avait été une vive personne, le nez retroussé, le front plein de saillies, l'œil long et moqueur, regardant un jour ses joyaux, ses parures et songeant au passé, se dit qu'elle avait assez prodigué ses biens au diable, et qu'il était temps de faire la part du bon Dieu.... Elle avait justement en sa comté certaine forêt, certaine montagne qui ne rapportaient guère que de la neige et des torrents ; elle y joignit plusieurs arpents de bons pâturages, puis donna le tout aux enfants de saint Bruno, leur demandant de prier pour son fils, adolescent encore, pour elle, déjà vieillotte, et pour le feu seigneur, qui, mort plus jeune, pouvait en avoir besoin. Bochard, moine de la Valsainte, couvent de l'ordre déjà anciennement établi près de là, par les

seigneurs de Charmey, fut le premier prieur de la maison nouvelle, qu'on nomma, du mot de sa fondatrice, la Part-Dieu. Les moines défrichèrent leur forêt, tracèrent quelques étroites esplanades sur les flancs de la montagne, et ces lieux qui devaient être alors bien sauvages, puisqu'ils le sont encore aujourd'hui, changèrent cependant d'aspect. La croix qui s'élevait sur le sommet du principal édifice appela bientôt à son ombre les pauvres habitants de ce désert, d'autres y vinrent de plus loin ; l'aumône attire. De vastes étendues de terrain leur furent concédées pour des redevances minimes. Peu à peu les familles nouvelles rongèrent les bois, comme les troupeaux rongent l'herbe, gagnèrent toute la montagne, et le pays se civilisa, toujours bon catholique, ce qui est la vraie civilisation, sous l'aile des religieux.

Cette petite contrée, protégée par la prière, eut le bonheur d'échapper à presque tous les malheurs des guerres civiles et étrangères. Deux grands désastres seulement vinrent éprouver la communauté. Durant la peste de 1556, qui accompagna le développement de la réforme, le prieur et quatre serviteurs qui l'aidaient au soulagement des malades moururent, glorieux martyrs de leur dévouement. En 1800, le couvent tout entier devint la proie des flammes. Les bâtiments furent bientôt relevés. A force d'ordre, d'économie, de sobriété, les religieux firent face à toutes les dépenses sans interrompre leurs aumônes, et payèrent leurs dettes en peu de temps.

Je n'ai pu savoir si quelques hommes célèbres ont habité le couvent. Les chartreux cachent leur vie, ils oublient le monde, et tous leurs efforts tendent à s'en faire ignorer. Sans doute, depuis 500 ans, beaucoup de hautes intelligences, de grands et forts caractères sont venus chercher dans ce désert une mort anticipée, ou plutôt, car nous jugeons tou-

jours avec nos passions mondaines, ce n'est pas la mort qu'on cherche ici et qu'on y trouve, c'est plutôt un avant-goût de la résurrection, de ce dégagement de l'âme qui lui permet d'entrevoir parfois le Dieu qu'elle aspire à contempler éternellement. Mais ces hommes se sont ensevelis tout entiers, et n'ont rien dit au monde du génie qu'ils vouaient à la solitude. Rien n'est sorti du blanc suaire dans lequel ils se sont enveloppés, que des louanges pour le Seigneur et des prières pour les malheureux. Il leur importait bien d'avoir été grands et puissants parmi les foules, lorsqu'ils avaient abdiqué la puissance, la richesse, la volonté même, ce grand royaume du plus dénué ; lorsqu'ils ne voulaient plus que confesser leurs fautes et oublier leurs souffrances en expiant leurs joies ! Peu de ces solitaires ont donc écrit, et ceux qui l'ont entrepris, séduits par un but utile, furent les plus simples ordinairement. Les autres, méprisant stoïquement leur intelligence ou craignant de succomber à cette vanité que donnent les œuvres de l'esprit, ont préféré le travail manuel, qui repose l'âme sans la soustraire au cours de ses saintes méditations. Mais, dans ces humbles occupations encore, plusieurs ont déployé un génie véritable et que les hommes auraient applaudi.

Il y a peu de temps, vivait à la Part-Dieu un père que le plus invincible penchant au sommeil contrariait étrangement. Avec la meilleure volonté du monde, il ne pouvait s'éveiller à onze heures pour aller chanter matines. Or, la nature, qui l'avait fait si dormeur, l'avait fait aussi très bon mécanicien. Sans études, sans notion aucune des mathématiques, à force de réflexion et de travail, il avait fabriqué une horloge parfaite. Il ajouta d'abord à la sonnerie, en forme de réveille-matin, un rude carillon qui fut insuffisant, et bientôt, aux angles et au milieu du petit chapiteau qui couronnait le cadran,

un merle, un coq et un tambour. A l'heure dite, tout cela faisait tapage ; pendant quelques nuits les choses allèrent bien. Mais au bout d'un certain temps, quand venaient onze heures, le carillon carillonnait, le merle sifflait, le coq chantait, le tambour battait... et le moine ronflait. Un autre se serait découragé. Le père, invoquant son génie, machina bien vite un serpent, qui, placé sous sa tête, venait, toujours à onze heures, lui siffler dans l'oreille : « Il est temps, levez-vous ! » Le serpent fut plus habile que le merle, le coq, le tambour et le carillon, lesquels n'en faisaient pas moins d'ailleurs un petit tintamarre supplémentaire. C'était merveille, et le chartreux ne manquait jamais de se réveiller. Hélas ! au milieu de sa joie, il fit une triste découverte. Il ne s'était cru que dormeur, il se reconnut paresseux. Tout éveillé qu'il fût, il hésitait à quitter sa dure couchette ; il perdait bien une minute à savourer la douceur de se sentir au lit, refermant un œil et jouant à dormir. Cela demandait réforme. Le religieux se sentait coupable, et le mécanicien se trouvait humilié ; le diable avait trop l'air de narguer l'un et l'autre, il fallait reprendre le dessus. Aussitôt une lourde planche est disposée au-dessus du lit, de telle sorte qu'elle tombe rudement sur les pieds du paresseux, dix secondes après l'avertissement charitable du serpent. Plus d'une fois le pauvre père se rendit au chœur tout boiteux et meurtri. Eh bien ! le croirait-on ? Soit que le serpent eût perdu son fausset, que la planche avec le temps fût devenue moins pesante, le vieillard plus dormeur ; soit que ses jambes fussent endurcies, ou qu'il eût pris la criminelle habitude de les retirer avant que le châtiment tombât, il ne tarda pas à sentir la nécessité d'une autre invention. Tous les soirs, avant de se coucher, il se lie au bras une forte corde qui, à l'heure fatale, se tend sans crier gare et le jette à bas du lit.

Il en était là. Dieu sait quels nouveaux projets somnicides il roulait dans sa tête, lorsqu'il se sentit endormir pour toujours.... Endormir ! oh ! non, le fervent chrétien n'en jugea pas de la sorte, et malgré son petit péché de paresse, plein de confiance en Celui qui pardonne: — Ah ! s'écria-t-il, je m'éveille enfin ! Ce fut son dernier mot.

Ce père ne se borna point à fabriquer des engins contre le sommeil. Il exécuta plusieurs travaux pour le couvent, entre autres une sorte d'horloge-almanach-bréviaire en carton qui, dans son genre, est une merveille. Heures, minutes, secondes, jours, semaines, mois, années, comètes, planètes, phases de la lune, jours fériés, jours d'abstinence pour les chartreux (et qu'il y en a !), jours des saints, je ne sais ce que le cadran ne marque pas. Mais la plus curieuse de ses inventions, c'est un orgue touché par une main mécanique, qui accompagne de lui-même divers chants de l'office divin.

Ces hommes, dont l'esprit va si avant dans les simples travaux de délassement qu'ils s'accordent et que la règle même leur prescrit, s'élèvent bien haut lorsqu'ils méditent sur les choses de Dieu. Il y paraît à leur langage. Vous les trouvez d'une ignorance d'enfant sur les affaires du monde, mais ils sont profondément versés dans la connaissance de l'âme et dans la science du salut. Causez avec nos philosophes de ces étrangetés du cœur humain qu'ils étudient sans cesse : ils en ont noté les phénomènes divers, ils citent, ils racontent ; leur savoir finit là. Nul d'entre eux n'a recueilli avec ces matériaux contradictoires la magique parole qui peut en faire un ensemble clair, intelligent et complet. Eh bien ! le mystère qui leur échappe, l'insaisissable raison du chaos des pensées humaines, ces solitaires la dévoileront. Je sais, me disait un jeune médecin, que le quinquina guérit la fièvre, mais je ne sais pas ce que c'est que la fièvre, et pourquoi

le quinquina la guérit. On connaît ici la fièvre de l'âme, on connaît aussi le remède, et l'on sait pourquoi il a toujours triomphé.

La Part-Dieu n'est pas une maison professe, c'est-à-dire une maison où l'on forme des novices. On y envoie ordinairement des vieillards ou des pères qui ont besoin de repos. Mais quel repos ! Le religieux qui m'a reçu a quarante-trois ans. Il y a vingt ans que, déjà fatigué du monde, il est entré en religion avec une foi vive, une volonté ferme, une santé robuste. Et maintenant ses lèvres sont livides, il respire avec peine, il ne peut rester longtemps debout, et depuis seize ans il n'a pas goûté une bonne nuit. Se plaint-il, trouve-t-il sa règle trop sévère ? Non, car sa foi lui est restée et s'est accrue. Il est plein d'une joie intérieure dont la tranquillité rayonne dans ses discours. Le chrétien ne se plaint pas au Dieu qui abrège sa vie ; il ne croira jamais ses travaux et ses souffrances au-dessus de la miséricorde qu'il attend, et fût-il à ses yeux mêmes, comme aux nôtres, exempt de fautes et purifié du péché, il trouverait encore dans le siècle assez de misères et de crimes pour offrir sa vie en sacrifice, ses douleurs en expiation.

L'ordre de saint Bruno, fondé il y a 700 ans, n'a point eu besoin de réforme. A la Part-Dieu, comme ailleurs, la règle subsiste dans sa rigueur première, car si le temps l'a modifiée sur quelques points, il ne l'a pas adoucie. Les institutions entées sur la religion catholique semblent participer de sa force et de son éternité. Le tronc a toujours abondamment fourni la sève aux branches. Quelle constitution d'empire a duré aussi longtemps que la plus récente de ces lois de mortification et de prière, imposées par de pauvres religieux à des hommes épouvantés comme eux des fautes de l'humanité, et désireux de la racheter en offrant au Ciel des souffrances qu'ils rendaient,

autant que possible, pareilles aux souffrances de la croix ? Non seulement leur dévoûment a su accomplir jusqu'au bout sa tâche ; mais durant des siècles, de généreux continuateurs ont maintenu la bannière qu'ils avaient élevée, quelque pénibles que fussent les chemins où flottait cette bannière, sous quelque forme qu'elle promît le martyre, son but suprême et désiré. Des hommes de tout rang, de tout âge, les uns éprouvés par tous les malheurs de la vie, les autres fatigués de toutes ses délices, les plus enveloppés dans l'humilité, les plus égarés dans la science, les naïfs enfants des siècles sauvages, les précoces vieillards des âges de doute et de raisonnement, sont venus se ranger à ce joug toujours rude, mais aussi se réchauffer à ce feu toujours vivant. Feu sublime, que la persécution n'étouffe pas, que l'orgueil du savoir humain ne fait point pâlir, que l'indifférence même de la prospérité ne peut éteindre, et qui, parfois couvert de cendre, ne tarde jamais à jeter sous le souffle pieux d'un réformateur de nouvelles flammes et de nouvelles clartés. Comme Benoît, comme François d'Assise, comme Dominique, comme Ignace de Loyola et tant d'autres, Bruno d'Hartenfaust, s'il redescendait sur la terre, croirait après 700 ans retrouver ses premiers disciples dans les hommes engagés aujourd'hui sous les règles qu'il n'eut pas même besoin d'écrire, et que pendant plusieurs années ses enfants se transmirent de bouche en bouche avec l'exemple de sa vertu.

La vie de saint Bruno est populaire parmi les catholiques, et le pinceau religieux de Lesueur en a fait connaître les principaux traits aux hommes les moins versés dans belle histoire des élus de Dieu. Je ne puis me refuser cependant le plaisir d'en dire quelques mots. Bruno naquit à Cologne, en 1024. Il commença ses études de théologie à Reims, et vint les compléter ensuite à Paris, comme fit cent cinquante ans après

le sublime pape Innocent III, comme fit quatre siècles plus tard un autre grand défenseur de la religion, Inigo de Loyola. C'est pour nous, catholiques de France, un juste sujet d'orgueil que notre pays ait renfermé la source où ces athlètes de la foi sont venus tremper leurs armes saintes. Bientôt célèbre par son savoir et sa vertu, Bruno, rappelé à Reims, y trouva une tâche difficile. Dieu, qui dans ce temps-là voulut éprouver beaucoup son Église, permit que le siège épiscopal fût occupé par un audacieux impie : homme perdu de mœurs, qui avait acheté à beaux deniers la houlette du pasteur pour tondre et vendre les brebis, non pour les conduire et les préserver.Le jeune docteur fit éclater cette indignation et cette vigueur évangéliques qui ne manquèrent jamais à l'Église alors même que, dans son propre sein, éclatèrent les désordres les plus navrants. Il dénonça l'archevêque au tribunal ecclésiastique, institué pour réprimer la conduite du haut clergé. La lutte dura longtemps, elle remplit d'angoisses et d'amertumes près de vingt années de la vie de Bruno ; mais il la soutint jusqu'au bout,et enfin le simoniaque fut puni. Le peuple et le clergé voulurent alors élever à la place de ce méchant celui qu'ils regardaient, après Dieu, comme le libérateur de leur Église. Bruno, craignant même la gloire qu'on attache au refus des grandeurs, se hâta de fuir, dans le bruit et le tumulte de Paris, l'orage de prospérité qui le menaçait.

Là, un événement surnaturel, horrible, et dont Bruno fut le témoin, décida ce que les saints, dans leur langage austère à faire trembler, appellent sa conversion. Oui, ce docteur si humble dans sa science, ce chrétien fervent qui redoutait les honneurs plus que l'outrage et la persécution, cet homme à qui Dieu avait accordé la grâce de se conserver pur jusqu'à un âge où il lui était permis de ne plus

redouter la chute, il se convertit, et voici à quelle occasion.

Bruno avait alors plus de cinquante ans. Cependant, toujours modeste, toujours avide d'apprendre, il suivait avec soin les leçons d'un théologien célèbre, dont le talent et la réputation de piété le charmaient également. Cet homme, qu'on nommait Raymond Diocrès, mourut. Ses disciples lui firent de pompeuses funérailles, et l'un d'eux prononça devant le cercueil, placé au milieu de l'église, l'oraison funèbre du défunt ; mais au moment où l'orateur cherchait à dépeindre la félicité qu'un si grand orateur et un homme si pieux devait goûter dans le séjour des justes, la bière s'ouvre, le mort se lève : repoussant les louanges menteuses qui, sans doute, avaient trop enivré sa vie, à travers son suaire il jette lentement aux assistants ces formidables paroles : « Je suis accusé.... je suis jugé... je suis justement condamné !... » Puis il se recouche, et la bière du damné se referme sur lui comme la voûte éternelle de l'enfer. (1)

Bruno fut frappé d'épouvante : « Si les hommes que nous admirons et qui nous servent de modèles sont ainsi punis, dit-il à ceux qui l'entouraient, que fera donc de nous la justice de Dieu ! » Depuis quelque temps il avait formé des projets de retraite, il résolut de ne plus en différer l'exécution. Sur-le-champ il partit avec quelques disciples, et ils allèrent s'établirent dans un affreux désert, au milieu des forêts alpestres du Dauphiné. Ce désert s'appelait la *Chartreuse:* c'est de là que l'ordre prit son nom, car Bruno, modeste jusqu'au scrupule, n'aspirait point à la gloire de fonder un ordre ; ses compagnons ne reçurent de lui ni nom, ni lois écrites. Il adopta la règle de saint Benoît, source vraiment

(1) Ce fait, souvent cité, est très authentique

révélée de toutes les lois monastiques, mais en doublant sur beaucoup de points les sévérités de cette loi déjà si dure. Le chant des louanges de Dieu, la méditation, le travail, le total renoncement au monde, l'obéissance absolue, les abstinences, les veilles, la solitude dans la solitude même, tel fut l'ensemble de l'institution. Tel il est encore. Seulement le travail qui consistait principalement dans la transcription des manuscrits (car la conservation et la diffusion des lumières, de la science et de la foi, entrèrent toujours pour beaucoup dans toutes les constitutions monastiques, ce qui n'empêcha point et n'empêche pas encore beaucoup les déclamations sur l'ignorance des couvents), le travail a changé avec l'invention de l'imprimerie. Depuis qu'ils ne sont plus copistes, presque tous les chartreux sont tourneurs. Ils fabriquent de petits ouvrages qu'ils vendent quand la maison est pauvre, qu'ils donnent, avec la permission du prieur, quand la maison peut s'en passer.

Le saint était heureux dans sa solitude ; il espérait y mourir au milieu de ses frères, dont le nombre s'accroissait, lorsque le pape Urbain II, autrefois son écolier, lui ordonna de se rendre à Rome. Bruno craignait la désobéissance encore plus que les honneurs. Il quitta sans plaintes le désert et ses compagnons attristés, se regardant comme un instrument docile entre les mains du chef de l'Église, et toujours prêt à se briser au labeur que lui indiquerait le Vicaire de Jésus-Christ. Saint Ignace un jour caractérisa bien magnifiquement cette sublime vertu de l'obéissance, qui fut la grande vertu de tous les saints : « La prudence, dit-il, est la vertu de celui qui commande, et non pas de celui qui obéit. »

Les temps étaient pénibles pour l'Église. Les mauvaises mœurs au sein même du clergé, la simonie, les guerres,

les révoltes, les schismes, les hérésies, un antipape n'étaient qu'une partie des maux à combattre. Urbain, qui mit tant de vertus et de courage du côté du bon droit, gouverna sagement et dignement la chrétienté durant ces jours terribles. Les conseils de Bruno l'y servirent beaucoup. Mais que d'agitations remplacèrent pour celui-ci les calmes méditations de la Chartreuse ! Toujours courir d'un concile à l'autre, toujours quelque doute à résoudre, quelque erreur à vaincre, quelque immense embarras à parer. Cette époque fut véritablement pour lui le temps de la pénitence et de l'expiation. Enfin le moment vint où ses services lui parurent moins utiles. Après avoir refusé successivement le chapeau de cardinal et l'archevêché de Reggio, il accepta du pieux duc Roger un coin de terre au sein des montagnes et, ne pouvant retourner à son cher désert de Grenoble, il fonda parmi les rochers de la Calabre un nouvel asile, image de celui qu'il regrettait.

Comme la grande Chartreuse, la maison italienne se peup'a bien vite de solitaires. C'était un temps où tout refuge ouvert à la foi, à la prière, à la pénitence, était toujours rempli. A plus d'un titre les chrétiens qui, dans ces jours obscurs et tourmentés, se jetaient violemment à l'écart, rachetant les erreurs et payant la paix par des souffrances volontaires, remplissaient une mission divine ; la suite l'a bien prouvé. Ils ne faisaient pas seulement œuvre agréable à Dieu ; ils ne sauvaient pas seulement d'un naufrage de chaque jour les lettres, les sciences, les arts, toutes les nobles traditions humaines ; ils sauvaient les âmes ! Le bruit de leur courage attirait près d'eux une foule d'ardentes têtes qu'y retenaient pour toujours le contact et la leçon de leur vertu. Car il y a des grâces attachées à ce dévoûment si dur. On peut entrer au cloître avec les passions humai-

nes, mais on y gagne la passion de Dieu, et c'est par elle qu'on y reste jusqu'à la récompense attendue. Beaucoup d'hommes qui n'auraient pas su les premiers et d'eux-mêmes quitter le siècle, y auraient souffert, y auraient failli. Les simples vertus civiles et domestiques n'étaient guère possibles au milieu de tant d'ignorance, de barbarie et de tempêtes. La guerre et l'intrigue ou le monastère, c'était tout le choix. Point de milieu paisible où, comme de nos jours, l'homme pût servir Dieu dans la paix de sa conscience et de ses plaisirs. Et, tels sont les besoins de l'âme, qu'en cet âge encore tout matériel, beaucoup parmi les grands, les fiers, les éclairés, les braves, ne trouvèrent point que le renoncement monacal pût jamais trop payer la joie de s'abandonner au Seigneur. L'homme d'état, le docteur, le guerrier revêtaient le cilice. Puis, triomphes de l'ambition, enchantements de l'étude pleine alors de mystères, voluptés des batailles sans fin, rien ne savait plus les arracher à ce silence du cloître ou leur âme avait ressaisi Dieu.

Tant de sacrifices et de prières ne pouvaient être perdus et ne le furent pas. Dieu bénit la foi de ses serviteurs fidèles. Cette paix qu'ils n'avaient pas trouvée dans le monde, il voulut que le monde la reçût d'eux. Des couvents sortirent et se répandirent sur les peuples, comme une rosée bienfaisante, l'agriculture, les arts, les métiers, la prière et la morale surtout. Ce fut une renaissance du christianisme : ils fondèrent la famille, ils rétablirent la concorde entre les princes chrétiens, ils leur inspirèrent un amour de l'humanité qui, malgré bien des fautes, a donné aux trônes les racines puissantes qu'ils ont encore aujourd'hui dans les pays catholiques. Les couvents furent les premiers hôpitaux, ces fruits de l'Évangile que l'antiquité n'a point connus, et les religieux furent les premiers comme ils sont

encore les meilleurs des hospitaliers. Multipliés, mais toujours moins nombreux que les besoins de l'humanité souffrante, ils se multiplièrent eux-mêmes pour y suffire. La terre s'enrichit de leurs bienfaits, le ciel se peupla de leurs travaux. L'aumône, qui soulageait le pauvre, fut pour le riche le chemin des célestes trésors.

Bruno avait pour sa part largement contribué aux félicités de l'avenir, il pouvait recevoir sa récompense. La mort vint le trouver au sein de la prière, et mit doucement fin à ses austérités. Ce fut en 1102. Sur son tombeau sanctifié par de nombreux miracles, la justice et la reconnaissance écrivirent, après plusieurs, le glorieux titre de patriarche décerné à tous les fondateurs d'ordre et si bien mérité par ces humbles tuteurs de leur âge et des siècles futurs.

Me suis-je trop arrêté à ces souvenirs ? mais comment y échapper dans ces lieux remplis d'une pensée si puissante, vivants d'une œuvre si belle ? Lorsque l'hiver, au milieu de la nuit, le chœur de l'église s'illumine soudainement, et que les religieux, couverts de longues robes blanches, agenouillés dans leurs stalles, pareils aux statues de marbre qui prient sur les tombes, commencent à chanter les louanges du Très-Haut ; lorsque le pieux concert, où l'on distingue la voix vibrante de l'homme qui monte encore à la vie, et la voix cassée de celui qui descend les marches rapides de la mort, s'élève au-dessus du torrent, au-dessus de la tempête, s'élève jusqu'à Dieu ; lorsque l'on reconnaît dans les paroles saintes des supplications pour toutes les douleurs de l'humanité ; lorsque l'on entend ces solitaires, oubliés du monde, se ressouvenir de lui dans leurs prières et le placer, avec le fruit des pénitences qu'il ignore, sous les miséricordes de Dieu, comment ne point retourner au passé ? Comment ne point songer à l'homme, qui s'est dit : « Au

milieu des nuits j'invoquerai le Seigneur. A l'heure où la débauche allume ses flambeaux, j'allumerai les cierges de l'autel ; à l'heure où le méchant médite son crime, où le coupable sent ses remords, où le pauvre souffre sans lumière et sans amis, je prierai pour le pauvre, pour le coupable, pour le méchant ; je prierai pour ceux qui sont morts et pour ceux qui vont mourir ; je prierai pour les malheureux afin qu'ils espèrent, pour les heureux de crainte qu'ils n'oublient. »

Et cette prière s'est perpétuée d'année en année, de siècle en siècle ; et depuis sept cents ans, toutes les nuits elle s'élève, toujours la même. La mort a eu beau frapper, elle n'a pu vider ces stalles où semble s'asseoir toujours le même corps. Les révolutions sont venues changer les empires, et n'ont pu changer une pensée dans ces âmes dévouées, un mot dans ces hymnes, un pli dans ces suaires éternels. Et bien d'autres après nous, qui venons après tant d'autres, trouveront ici ce que nous y trouvons ; ils méditeront sur ces choses si grandes et, le cœur plein de larmes pieuses, ils uniront leur voix d'un moment à ces voix qui ne s'éteignent pas :

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il !

On dîne à midi. Frère Jean, qui semble exercer pour son propre compte l'hospitalité de la maison, tant il y met d'empressement et de bonne humeur, lorsque midi sonne, ne permet de retard que pour le bénédicité. Deux choses seulement, à son dire, font les mauvais repas : l'irrégularité et la soupe froide, tout le reste est bon. Le couvert est mis dans une petite salle à manger près de la cuisine. Souffrez que je vous raconte ce dîner, vous y verrez comment la hiérarchie et l'égalité s'accommodent ensemble. Deux vieillards et le Frère devaient dîner avec moi, *avec*

moi, car j'étais l'hôte. Lorsque j'eus choisi ma place et me fus assis, l'un des vieillards prit place en face de moi. Son couvert était sur la nappe, mais il n'eut pas de serviette : point à noter. L'autre vieillard, moins haut placé sans doute, alla s'asseoir un peu plus loin, en face du Frère, sans nappe et sans serviette tous les deux. On mit de mon côté la grande cuillère, tant ma double qualité d'étranger et de *monsieur* prévalait sur ma jeunesse. J'offris de la soupe à mon vis-à-vis, les autres faisaient soupière à part. Il la prit sans se faire prier, mais fort poliment, en me disant avec un gracieux sourire : Bonjour, monsieur ! Je me dis son serviteur ; puis, tous ces petits préliminaires terminés, et les rangs ainsi bien établis, de boire, de manger, de trinquer ensemble à qui mieux mieux, sur le pied d'une égalité courtoise, mais entière. Les Suisses sont grands trinqueurs. Je ne me rappellerai jamais sans rire qu'au *Chasseur,* bonne auberge de Fribourg, auberge de la vieille roche, tendant mon verre à un brave garçon que je ne connaissais ni d'Adam ni d'Ève, pour qu'il me donnât de l'eau, il se hâta d'emplir son propre verre à la mesure du mien, me fit un aimable salut, trinqua, but, me serra la main, me donna son amitié, mais ne toucha non plus à la carafe que les dîneurs de théâtre à leurs rôtis de carton. Il gardait l'eau près de lui, comme un dragon vigilant, pour n'en pas boire et n'en laisser boire à qui que ce fût. Comme le dit un écrivain du pays : bien national était ce refrain d'un hymne suisse chanté en 1783, à la fête agricole de Vevey :

Chacun a son tempérament.
Boire c'est notre amusement !

Les Chartreux ne mangent jamais de viande, et l'on n'en mange pas chez eux. Mais Frère Jean n'a pas son pareil

pour accommoder les choux. Et je trouve pour ma part que rien n'ouvre l'appétit comme un bénédicité.

Il y a table ouverte au couvent. Rarement un jour se passe sans qu'un ou plusieurs convives viennent s'y asseoir. Tantôt c'est comme moi un curieux étranger qui s'arrête sur le chemin de la montagne ; tantôt c'est un bon capucin de Bulle, penché du côté où pèse ordinairement la besace, qui vient de consoler, de prêcher, de quêter et de partager sa quête dans les environs ; tantôt c'est un pauvre écolier qu'on héberge, qu'on encourage, et qui ne part point sans emporter de quoi continuer ses études ou sa route, plus ou moins, selon l'état du trésor et l'avis du père procureur (1). Tous sont également bien reçus. D'autres hôtes encore, quand la saison interdit le travail, viennent se réunir à la porte du monastère, comme ces oiseaux de nos jardins qui connaissent la place où une main amie leur jette chaque matin du pain sur la neige. Ceux-là sont les vrais invités de la maison. Leur misère est un droit dont ils sont sûrs, et qui ne sera jamais contesté. Ils reçoivent du pain, on leur permet de couper du bois, il y a quelque chose de plus pour les malades, et toujours, pour tous, de douces paroles, de bons avis. La règle des Chartreux renferme une bien belle coutume. Tous les ans, les Pères sortent de la maison et, confondus parmi les pauvres, ils viennent avec eux demander et recevoir à la porte le pain d'aumône qui les nourrira durant la journée. La reconnaissance et la charité ne pouvaient, ce me semble, inventer rien de plus touchant, et ces bons religieux ne sauraient dire avec plus d'éloquence à leurs pauvres d'où vient ce pain qu'ils leur distribuent.

(1) C'est une bonne œuvre ordinaire aux couvents d'entretenir à leurs frais, dans les séminaires ou les écoles, des jeunes gens pauvres et pieux.

La principale tête de ce groupe semble n'être que le tronçon d'une cime jadis plus élevée. (P. 187).

Voilà comment un couvent naît, s'enrichit, travaille, se perpétue, et quel usage il fait de ses richesses. A la fin de l'année, il n'y a point de dettes, mais l'épargne n'est pas grosse. Les Pères ne gardent de leur bien que ce qu'il leur en faut pour vivre, et pour vivre en chartreux. Le reste s'écoule en aumônes par mille ruisseaux apparents ou cachés. Et quelles que soient les différences de la règle, différences très nombreuses, multiples dans leur uniformité comme les tempéraments des hommes, l'histoire d'un couvent est l'histoire de tous. L'observation des trois conseils évangéliques est toujours la source commune, et, des fleuves bénis qui s'en échappent, le plus abondant est toujours la charité. Il n'y a point de monastère qui ne nourrisse autour de lui un grand nombre de familles ; pour les Bernardins d'Hauterive (1), par exemple, ce nombre s'élève à plus de cent, tant fermiers qu'ouvriers et gens nécessiteux. Ainsi, mettant de côté tout ce qui, aux yeux d'un chrétien, est le but essentiel dans l'institution des ordres religieux, c'est-à-dire la religion même, la prière, l'expiation, le soin et le travail du salut, obligation qui comprend toutes les vertus possibles, on serait encore très mal fondé à venir attaquer les moines. Car ces *pieux fainéants* sont au moins les plus commodes, les plus doux, les plus patients des propriétaires, les plus généreux et les plus utiles des voisins... ; reste donc la fainéantise. Et c'est une chose charmante à leur entendre reprocher par des messieurs qui font, bon an mal an, quarante articles sur la question de l'équilibre européen, avec deux ou trois quarts de vaudevilles et quelques

(1) Près de Fribourg, Guillaume, seigneur de Glanc, et dernier rejeton mâle de son illustre maison, fonda ce monastère en 1137. Il y finit ses jours en habit de frère convers en 1142. Il avait fait démolir son château pour rebâtir des mêmes pierres la maison consacrée à Dieu.

couples de roman, par d'autres messieurs qui commentent ces articles sur la même question, lisent ces romans, applaudissent ces vaudevilles ; par d'autres encore qui mangent en paix la moitié des récoltes de leurs fermiers, sans donner sur leur part un épi à la glaneuse ou une bûchette au mendiant, chassent dans la saison, prennent leur café le soir, font un whist le dimanche, remuent ciel et terre pour entrer au conseil municipal de leur bourgade. Fainéants, les hommes d'abnégation dont le labeur a tout édifié dans le monde où nous sommes ! et qui aujourd'hui encore, privés de ces richesses qui ont créé les arts, de cette influence qui a cimenté les sociétés, consacrent leur vie, leur savoir et le denier qui leur reste après tant de spoliations, aux obscurs travaux de l'apostolat ! A l'heure où vous dormez, fatigués des plaisirs de la veille, savez-vous, messieurs, ce qu'ils font, ces *fainéants ?* — Le chartreux est au chœur ; le capucin court les campagnes, assiste un moribond, console un pauvre, catéchise un enfant ; le trappiste laboure la terre ou creuse la tombe d'attente, qui sera peut-être pour lui ; le jésuite occupe le confessionnal ou la chaire ; le bénédictin rétablit quelque vieux texte effacé qui a déjà usé les yeux et la vie d'un homme, ou compose un sermon pour la fête prochaine ; le moine du Saint-Bernard fouille les neiges ; le père de la Merci prend les fers de l'esclave qu'il a délivré ; le frère ignorantin balaie la classe que vont remplir tout à l'heure des centaines de pauvres enfants ; le prêtre offre le saint sacrifice qu'une servante et un mendiant écoutent à genoux.

Tous, et bien d'autres que je ne nomme pas, tous travaillent, tous prient, et travailleront et prieront durant la journée entière, non pour la gloire, ils n'y songent pas ; non pour la fortune, ils n'en veulent pas ; non pour l'estime

du monde, car le monde les abreuve d'outrages ; non pas même pour les bénédictions du malheureux : ils font le bien pour le faire, pour obéir au Dieu qui le leur commande, et ils le font sans relâche, sans repos, comme sans récompense ici-bas.... Si tous ceux qui déclament contre la paresse des moines étaient soumis pendant un mois seulement à la plus douce des règles monastiques, ils craindraient la récidive et parleraient d'autre chose, j'en réponds.

(Les Pèlerinages de Suisse).

LES FLEURS DE LA MONTAGNE.

AU printemps on occupe le pied de la montagne ; puis on s'élève, on atteint le milieu, on le dépasse : toute la montagne est verte, sauf l'extrême sommet. Voici que le sommet lui-même se laisse gagner, et comme un vieillard morose, cédant aux caresses et aux chansons, permet qu'on le couronne de fleurs. A peine voyez-vous encore çà et là, dans les crevasses, dans les rides, de larges bandes de glace qui chaque jour diminuent et se fondent en ruisseaux bienfaisants. Les myosotis des Alpes, les renoncules, les pompons d'or, les lis sauvages, mille fleurs charmantes que les botanistes ont défigurées de noms ignares, se hâtent de naître : leur jour de soleil est venu. Non, rien n'est joli, rien n'est charmant et pur comme les fleurs des Alpes. On est confondu de tant de fraîcheur et de variétés, de tant de formes élégantes et d'insaisissables parfums. Cela donne appétit. Certes, ils n'étaient pas dignes de vous brouter, douces fleurs, les horribles professeurs, herboristes, latinistes et autres, qui vous ont attristées de tant de noms hideux. Vos véritables noms, je vais vous les dire : toi, qui t'épanouis là, si blanche, tu t'appelles *Fille des neiges ;* toi, touffe

d'étoiles pâles et bleues, tu t'appelles *Couronne des Anges :* quelque chérubin, en se jouant là-haut, t'a laissé tomber de son front ; toi, sombre, pensive et parfumée, ton nom est *Fleur de la croix ;* et toi, si candide et si rose, tu naquis après le premier sourire de Marie enfant, et pour cela tu te nommeras *Sourire de Marie.* Toi, petite grappe écarlate, dont le suc est un dictame, *Sang de Jésus ;* et toi, toujours inclinée, pure et rêveuse, du premier mot de la plus douce des prières, *Ave ;* et toi, *Rêve du ciel,* parce que, sur ta hampe élancée, la fleur éclôt après la fleur, et s'élève toujours comme l'espérance en Dieu. Suaves merveilles, une science grossière vous a débaptisées, comme autrefois en France l'impiété avait débaptisé les hommes ; reprenez vos noms célestes, et devenez ainsi, pour ceux qui vous contemplent, autant de souvenirs de la foi, autant de promesses du paradis.

(Pèlerinages de Suisse.)

Historiettes. — Légendes Anecdotes.

UNE MÉMORABLE CONVERSION.

EN 1841, j'étais en Afrique. Le vendredi saint, nous revenions de Blidah à Alger, sous une pluie battante qui durait depuis plusieurs jours. Nous chevauchions lentement à l'avant-garde d'une petite armée harassée par deux semaines de marches et de combats dans les ravins de l'Atlas. Du reste, sécurité complète ; point d'Arabes ni en tête, ni en flanc, ni en queue. L'ennemi, c'était le mauvais chemin et le mauvais temps ; il n'y en avait point de plus capables d'assombrir tous ces hommes de guerre. En pareille situation, que faire à l'avant-garde, à moins que l'on ne cause ? Je causais donc, et très chaudement, avec un compagnon de bivouac qui m'intéressait à plus d'un titre. Il était jeune, brave, bon, lettré... et renégat.

Mon Dieu, oui ! Ce pauvre garçon, arrivé en Afrique

avec le fonds d'instruction religieuse et morale qu'on se forme au collège, s'était fait musulman. Il avait trouvé cela plus commode pour son avancement et pour le repos de sa conscience.

Le sujet de notre entretien, vous le devinez sans peine. Je prêchais mon renégat, essayant de lui faire comprendre et détester son apostasie. Je parlais à un sourd.

« Mon cher ami, me disait-il, je ne suis pas plus musulman que Mahomet, et je crois bien que le christianisme est la meilleure religion. C'est la vraie, peut-être ; mais, pour parler franchement, je n'en veux aucune. Je me contente de celle du drapeau. Dans tout ce que vous dites, une seule chose me touche, l'amitié que vous me témoignez ; le reste m'est indifférent. Je ne puis pas m'expliquer un Dieu mort pour moi ; je me sens tout à fait rebelle à vos idées d'humilité, de pénitence. J'ai assez de la discipline militaire. »

Il n'y avait là rien de difficile à réfuter ; mais le renégat, se bouchant les oreilles, me répétait que je parlais en vain. Je n'en étais que trop convaincu.

« Pardonnez-moi la peine que je vous fais, ajouta-t-il. Vous devez souffrir de me vouloir tant de bien, de me parler avec tant de cœur, de me croire en si grand danger, et de perdre pourtant vos paroles. — Mes paroles, lui dis-je, ne sont pas perdues ; vous vous les rappellerez un jour. En tout cas, Dieu les entend. Fussent-elles perdues, et pour vous et pour moi, je suis accoutumé à ces pertes-là. J'ai d'autres amis que vous et dont le salut m'est encore plus précieux que le vôtre. J'ai un frère, non pas musulman, mais incrédule. Je l'ai pressé, exhorté plus longtemps, plus fortement et non moins inutilement que vous-même. Il me répond aussi que ma tendresse le touche, et c'est tout ce que j'obtiens de lui. » A ces mots, je me représentai si vivement mon frère, et son mal-

heur et le mien, que je fus saisi d'une immense tristesse. Je sentis que je perdais tout empire sur moi-même ; les larmes me gagnaient. Pour dompter, ou tout au moins pour cacher cette violente émotion, je pris le galop, et je m'éloignai à une portée de fusil sur les flancs de l'avant-garde. Là, seul, je m'abandonnai. Je pleurais, je priais, j'osais presque quereller Dieu qui me faisait attendre si longtemps une âme si chère. Que faisait-il, ce pauvre frère ? Comment allait-il passer ce jour sacré du vendredi saint ? Puis, reprenant courage au souvenir de toutes les grâces dont Dieu m'avait comblé, je suppliais Jésus crucifié d'avoir pitié de mon frère comme il avait eu pitié de moi. Ayant ainsi déchargé mon cœur, je me trouvai plus calme. Toutefois, je restai dans un état d'angoisse dont le mouvement de notre rentrée à Alger put à peine me distraire et qui dura jusque vers la fin du jour. Pendant ce temps-là, voici ce qui se passait à Paris. J'avais pour confesseur le Père Varin, jésuite, vieillard vénérable et excellent, plein de douceur, plein aussi d'autorité. Je lui avais souvent confié mes soucis au sujet de mon frère. Or, à neuf heures du matin, au moment à peu près où finissait ma conversation avec le renégat, le Père Varin songeait à moi et à ce frère bien-aimé. Pourquoi ? Dieu le sait. Je ne lui avais point écrit depuis longtemps, et personne n'était venu lui parler de nous. Cependant il y songeait ; il se disait :

« Il faut que j'aille trouver le frère d'Éphrem, et que ce garçon nous donne la consolation de revenir à Dieu. » Là-dessus, il prenait son grand bâton, et, hâtant sa marche chancelante, une demi-heure après, il frappait à la porte de ma chambre, où mon frère demeurait.

Sulpice (1) était encore couché.

Voyant entrer mon confesseur, il est saisi d'effroi, croyant

(1) Ephrem, Sulpice... Lire *Louis, Eugène.*

qu'on vient lui annoncer ma mort. Le sourire du Père Varin le rassure.

— Eh bien ! mon cher enfant, lui dit le bon vieillard, vous ne m'apportez point de nouvelles d'Éphrem, et je viens en chercher.

— Il se porte bien, mon Père, répond Sulpice, maintenant très fâché d'être pris au lit si tard par cet homme en cheveux blancs.

U. O. STUDENTS' LIBRARY

— Il est toujours bon chrétien ?

— Toujours, mon Père.

— Dieu soit loué ! Et vous, cher enfant, quand serez-vous chrétien ? quand donnerez-vous cette consolation à votre frère ?

Sulpice ne répondit pas. Il avait trop envie de répondre, et craignait d'être impoli.

Le Père Varin poursuivit avec la douce tranquillité d'un ambassadeur de la miséricorde divine :

— Mon cher enfant, il faut à votre tour donner à votre frère de bonnes nouvelles de vous. Il y a longtemps qu'il les espère et les demande, et je suis témoin de l'ardeur avec laquelle il prie pour votre conversion. Il faut aller vous confesser et lui annoncer qu'enfin vous êtes chrétien.

— Mon Père, je le ferai sans doute, un jour.

— Pourquoi remettre, mon enfant ? Il faut le faire aujourd'hui même... Allez trouvez le Père H.., il dirige beaucoup de jeunes gens, et c'est celui de nos Pères qui vous conviendra le mieux.

» Vous lui direz que vous venez de ma part et que vous êtes le frère d'Éphrem. Il sera bien heureux de vous voir.

— Mais, mon Père, je ne suis pas du tout disposé à faire ce que vous me demandez, et je n'ai nullement l'intention de me convertir.

— Bah ! bah ! vous croyez avoir des objections contre la religion ; mais, au fond, vous n'en avez point.

Vous savez très bien qu'il y a un Dieu, que vous l'avez offensé, et que vous devez obtenir son pardon par un sincère aveu de vos fautes. Quand trouverez-vous, pour obtenir le pardon, un jour plus beau et plus favorable que celui où ce Dieu de bonté est mort pour nous sur la croix ? Vous irez voir le Père H... à deux heures, n'est-ce pas ?

— Je vous assure, monsieur, que ce n'est pas du tout mon intention, et que je n'irai point.

— Si fait, mon ami, vous irez. Je viens exprès pour vous le dire, et je vous annonce que vous en remercierez Dieu.

— Mais je ne peux pas... Il faut que je réfléchisse... je vous promets d'y songer.

— Vous songerez sur le chemin, mon enfant, et le Père H... vous aidera dans l'examen de votre conscience... Mon Dieu ! vous ne lui direz rien de nouveau, et déjà il vous connaît. Vous-même ne vous connaissez pas si bien. Ne perdez point de temps ; il faut que vous fassiez vos pâques cette année.

— Moi !...

— Oui, vous, Sulpice. Réunissez-vous dans le cœur de Jésus-Christ à votre frère absent ; donnez-vous, comme votre frère, à ce Dieu en qui seul les hommes se peuvent bien aimer. La joie qu'Ephrem en ressentira, vous la connaîtrez, et vous saurez qu'il n'en est point d'égale en ce monde...Ainsi vous me promettez d'aller vous confesser aujourd'hui ?

— Non, mon Père. Quelque regret que j'en aie, je ne puis en conscience vous promettre cela.

Le Père Varin s'approcha, lui prit la main, et avec un sourire plus tendre et plus grave :

— Allons, dit-il, mon enfant, vous ne savez point ce que

vous refusez ; mais je le sais, moi qui ai soixante-dix ans et qui suis depuis quarante ans ministre de Dieu.

Dans cette longue carrière, j'ai vu bien des hommes aux portes de la mort ; j'en ai vu qui avaient repoussé la miséricorde et qu'à son tour la miséricorde repoussait. Je n'accepte point votre refus. Je viens vous chercher de la part de Dieu ; je ne me retirerai point que vous ne m'ayez promis d'être à Dieu.

— Puisque vous le voulez, mon Père, dit Sulpice avec un vif sentiment de dépit, j'irai où vous m'envoyez ; j'irai aujourd'hui, mais je vous proteste que j'y vais à contre-cœur, et que je serai bien étonné si je m'applaudis un jour de la violence qui m'est faite.

— Pour cela, dit le Père, n'en doutez point.

Il sortit, laissant Sulpice dans un accès de mauvaise humeur voisin de l'exaspération. — Quoi ! disait celui-ci, ai-je fait une promesse que je suis obligé de tenir ? Non, certainement, et je n'irai pas chez ce jésuite. Le Père Varin a abusé de ma tendresse pour mon frère, et du respect qu'on a pour lui-même.

Le pauvre garçon quitta sa chambre sans savoir ce qu'il faisait, erra par les rues, battu de mille sentiments contraires, songeant à Dieu, songeant au monde, songeant à moi, quelquefois attiré, plus souvent éloigné, furieux d'être pris dans sa parole donnée comme dans un lacet. A travers cet orage, il se sentait poussé vers la maison des jésuites, et à deux heures il se trouva devant la porte du Père H...— Non, se dit-il, c'est absurde, je n'entrerai pas. Et, en effet, il revint chez moi, se donnant pour raison qu'il devait apprendre la formule du Confiteor, et qu'il trouverait cela dans un de mes livres. Ce qu'il cherchait, c'était le repos. Que vous dirai-je ! Il ne

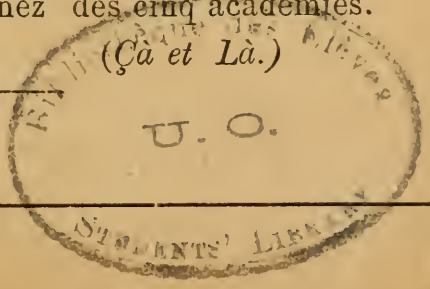
trouva le repos qu'en dégageant sa parole donnée le matin. Troublé, confus, gémissant, il alla se jeter aux pieds du Père H...

Et de retour, il m'écrivit : « Je suis chrétien, mon frère, je me suis confessé, et quand tu liras cette lettre, j'aurai fait mes pâques. »

Voilà ce qui m'est arrivé, poursuivit Éphrem après un moment de silence. Vous savez tous que je dis la vérité ; tous vous connaissez la foi et la piété de mon frère. Voilà de quelle façon il s'est converti, après m'avoir résisté longtemps, et quand j'en étais à douter s'il se convertirait jamais.

Cette conversion est-elle ou n'est-elle pas un miracle ? Est-ce une chose toute naturelle ou ordinaire ? Ceux qui l'expliqueraient par l'ascendant qu'un vieillard vénérable comme le Père Varin devait exercer aisément sur un garçon de vingt-trois ans me paraîtraient tenir peu compte de la force des passions à cet âge. Est-ce la coutume qu'un vieillard n'ait qu'un mot à dire pour dompter la fougue des jeunes gens, les arracher de la voie de la liberté et des plaisirs, et les jeter ainsi tout bouillants dans les rudes sentiers de la discipline et de la pénitence ? Sulpice y est entré pourtant, il a persévéré, il persévère, chaque jour plus ferme, plus fervent, plus heureux d'être chrétien. Voilà ce qu'il faudrait expliquer. Pour moi, j'ai remercié, et je remercie Dieu, qui a remplacé la plus grande angoisse que mon cœur eût éprouvée jusqu'alors par la joie la plus vive qu'il puisse éprouver jamais. Et ma foi, qui d'ailleurs n'avait pas besoin de cette merveille, rit au nez des cinq académies.

(Çà et Là.)



LE PAYSAN D'AUTREFOIS.

MON grand-père, qui avait été soldat et qui était charron, tirait de l'armoire son habit bleu à la française, sa veste brodée, sa chemise à dentelle. Il mettait sa culotte courte, de même couleur que l'habit, ses bas blancs chinés, ses souliers à boucles d'argent. Il se passait au cou une ample cravate blanche, nouée en rosette : il plantait sur sa fière tête un chapeau tricorne orné d'une ganse et d'une cocarde.

Le voilà prêt. Ma grand'mère lui prenait le bras. Elle avait deux jupes, l'une droguet sur droguet, l'autre de couleur et d'étoffe différentes ; un tablier de soie gorge de pigeon, des bas bleus à coins d'or, des souliers noirs à talons jaunes. Son caraco blanc était brodé de fleurs de soie. Son bonnet rond, à la mode du village, avec de larges dentelles, valait 300 francs, et sa croix d'or attachée par un velours, avait le bon poids qui convenait à l'épouse d'un vaillant maître charron. Ainsi étaient habillés, le dimanche, deux paysans de la Beauce, entre 1805 et 1810. « Et il n'y avait personne pour leur marcher sur le pied ! »

Sans doute, en semaine, dans l'atelier, les manches retroussées, la cognée en main, la sueur aux épaules, le menton hérissé d'un poil de huit jours, le maître charron avait moins l'air du roi de la terre, et sa robuste femme, épanouissant le fumier dans son champ, ressemblait moins à une bergère de Greuze. Il faut faire du pain, et c'est dur ! Il en faut faire beaucoup pour en manger un peu, pour en donner à six enfants de bon appétit, pour n'en pas refuser aux pauvres, pour nourrir l'Etat, pour en réserver quelques miettes à la vieillesse qui accourt.

On faisait donc du pain. On le faisait à la sueur de son front suivant la loi de la chute ; on le faisait avec résignation, avec calme et avec espérance, suivant la loi de la Rédemption. On n'enviait pas, on ne haïssait pas. On ne se croyait ni esclave, ni maudit. On avait son dimanche, sa place à l'église, et même dans le monde ; on comptait sur sa place dans le ciel. On voyait avec joie grandir de beaux enfants, qui seraient des hommes forts et des fils affectueux. Enfin l'on vivait avec bonheur et l'on mourait en paix. Après une vie de bonne fatigue, laissant une bonne mémoire, l'on s'en allait dormir du bon sommeil entre les siens, à l'ombre des murs où l'on avait si longtemps, d'un cœur tranquille, chanté : « Je crois à la résurrection de la chair et à la vie éternelle !»

La Bruyère a décrit le paysan de la semaine, il n'a pas vu le paysan du dimanche. S'il avait vu le paysan du dimanche, et s'il l'avait questionné, il aurait pu le trouver plus sage, plus fort et plus savant que lui.

(Mélanges.)

UN CHATIMENT PROVIDENTIEL.

Il y avait dans les Pyrénées un savant et digne médecin qu'on appelait Fabas. Je ne sais s'il existe encore ; c'est de lui que je tiens ce que je vais vous dire, et je ne suis pas le seul qui l'ait entendu.

Le docteur Fabas vit arriver (aux Eaux-Bonnes, je crois) un homme qui portait à la jambe une plaie faite par un coup de feu. La blessure, déjà ancienne, offrait un caractère particulier : il s'y formait des vers. Le docteur essaya de faire disparaître au moins ces vers. Aucun moyen ne réussit. Le malade lui dit un jour :

— Docteur, restons-en là : ne cherchez plus ; je mourrai avec cette horrible incommodité.

— En effet, répondit le médecin, il y a là quelque chose d'extraordinaire. Je n'ai rien vu de tel, quoique je sois vieux et que beaucoup de cas surprenants m'aient passé par les mains.

Et pour la vingtième fois il demanda au malade :

— Où donc avez-vous reçu cette blessure ?

— En Espagne, comme je vous l'ai dit souvent, reprit celui-ci ; mais je ne vous ai point appris pourquoi je ne guérirai pas. Je veux que vous le sachiez enfin.

» J'avais vingt ans, poursuivit-il d'une voix hésitante, nous étions en 93, lorsque je fus forcé de rejoindre un corps d'armée que la Convention envoyait en Espagne. Nous partîmes trois de notre bourgade, Thomas, François et moi. Nous avions les idées de ce temps-là ; nous étions incrédules, ou plutôt impies comme trois mauvais petits drôles qui se piquent de suivre la mode.

La route s'était faite gaiement. Nous allions arriver, lorsque, traversant un village des montagnes, nous vîmes une statue de la Vierge, si vénérée que, malgré la Révolution et les révolutionnaires, elle était restée sans mutilation sur son piédestal au portail de l'église. L'un de nous eut la malheureuse pensée d'insulter à cette image pour braver la « superstition » des paysans. Nous avions nos fusils. Thomas nous proposa de tirer sur la statue ; François accueillit la proposition par un éclat de rire. Timidement, et craignant de me montrer moins hardi que mes compagnons, j'essayai de les détourner d'un dessein qui m'effrayait au fond du cœur. Je me souvenais de ma mère. On se moqua de moi. Thomas tira. La balle atteignit la statue au front. François mit en joue à son tour, et toucha dans la poitrine.

— Allons, me dirent-ils, à toi !

Je n'osai résister. J'ajustai en tremblant, je fermai involontairement les yeux et j'atteignis la statue...

— A la jambe ? dit le médecin.

— Oui, à la jambe, au-dessus du genou ; là où je suis blessé ! Vous voyez bien que je ne guérirai pas... Après ce bel exploit, nous nous disposâmes à reprendre notre marche. Une vieille femme, qui nous avait vus, nous dit : « Vous allez à la guerre, ce que vous venez de faire ne vous portera pas bonheur ! »

Thomas la menaça. J'étais fâché de notre action ; François, moins ému que moi, n'était pas disposé à s'en réjouir. Nous empêchâmes notre compagnon de donner suite à son ressentiment, et nous achevâmes péniblement la journée, non sans nous être querellés plus d'une fois. Le soir même nous avions rejoint notre régiment ; je vous avoue que j'allais au feu sans allégresse et que je pensais à la statue de la Vierge plus que je ne l'aurais désiré. Cependant tout se passa bien. Nous eûmes un avantage marqué. Thomas se distingua. L'action était finie, l'ennemi en déroute, et le colonel venait d'arrêter la poursuite, lorsqu'un coup de fusil parti d'un rocher, et qui semblait descendre du ciel, se fit entendre : Thomas tourna sur lui-même et tomba raide, la face contre terre. François et moi nous nous précipitâmes pour le relever : il était sans vie. La balle l'avait atteint au milieu du front, entre les deux yeux, à la place où sa balle à lui, quelques jours auparavant, avait atteint la statue. Nous nous regardâmes, François et moi, sans rien dire, plus pâles que le mort.

Au bivouac, François était près de moi. Il ne dormit point. J'attendais qu'il me parlât, pour lui conseiller de faire une prière ; mais il garda le silence, et je n'osai pas met-

tre la conversation sur la pensée qui nous tenait éveillés.

Le lendemain, l'ennemi revint en force. Dès que nous l'aperçûmes, François, me serrant la main, me dit :

— C'est aujourd'hui mon tour ; tu es heureux d'avoir mal visé !

L'infortuné ne se trompait pas. Cette fois, nous fûmes repoussés. Nous avions battu en retraite assez longtemps ; François était comme moi sans blessure. Vaine espérance ! Un coup de feu part d'un fossé où gisait un Espganol blessé mortellement ; et François tombe, la poitrine traversée de part en part. Ah ! docteur, quelle mort ! il se roulait par terre, demandant un prêtre. Ceux qui étaient près de lui haussèrent les épaules, et il expira. On le laissa sur le chemin.

Dès ce moment, je fus convaincu que je ne tarderais pas à être frappé, et je résolus de confesser mon sacrilège au premier prêtre que je rencontrerais. Par malheur je n'en trouvai point. Cependant plusieurs affaires s'étant passées sans mésaventure, peu à peu mes terreurs cessèrent et avec elles s'évanouirent mes bonnes résolutions. Quand nous fûmes rappelés en France, j'avais un grade, je ne pensais plus au crime, ni au repentir, ni au châtiment. Tout me fut rappelé sur la frontière, à un jour de marche du village de la statue. Par un accident inexplicable, un coup de feu partit de nos rangs et m'atteignit là où vous voyez. Ainsi s'accomplit la prophétie de la vieille femme, qui nous avait dit après ce sacrilège (je l'entends encore) : « Vous allez à la guerre. Ce que vous venez de faire ne vous portera pas bonheur ! » Mes deux camarades étaient morts ; je rentrais blessé.

Cependant, la blessure, au premier aspect, n'offrait rien de grave. Le chirurgien annonça que j'en serais quitte pour quelques jours d'hôpital. Je le crus moi-même. Sa surprise

Les Kabyles. (P. 173).

fut grande, elle égala mon effroi lorsqu'il vit s'engendrer dans la plaie ces impérissables vers qui ont déconcerté votre science.

Depuis vingt ans, docteur, je traîne cette blessure, essayant de tous les remèdes, et les trouvant tous impuissants. Mais quoique je demande à Dieu de me guérir, quoique je l'espère de sa miséricorde, je ne dois pas me plaindre, je ne me plains pas. Cette blessure a été un remède pour beaucoup d'âmes, pour la mienne surtout. Je n'ignore pas que, si j'arrive au terme de la vie comme il faut arriver, c'est-à-dire chrétien et pénitent, je le devrai à ma terrible blessure. Alors je m'applaudirai d'avoir boité ; car je doute de la guérison, mais je ne doute point de la miséricorde, et j'espère mourir dans la grâce de Dieu par l'intercession de Celle que j'ai outragée.

Voilà, poursuivit Éphrem, après nous avoir fait ce récit, l'histoire que je tiens du docteur Fabas. Je la racontais un jour devant un illustre archevêque, enfant du Béarn. Il me dit que le docteur Fabas était un homme de bien, incapable de donner légèrement son témoignage, et qu'il savait pour sa part bon nombre de faits non moins merveilleux, arrivés dans le même temps et dans le même pays, et auxquels il attribue la conservation de la foi parmi ce peuple excellent. Il nous raconta alors lui-même le trait suivant. Étant jeune, il en avait vu et connu les témoins.

Les révolutionnaires d'un village où l'on vénérait aussi une ancienne et belle statue de la sainte Vierge trouvèrent bon d'ôter cette image du piédestal qu'elle occupait ; ce qu'ils firent avec mille insultes. L'un d'eux ensuite, voulant montrer son zèle, proposa de la précipiter dans un puits. La proposition fut accueillie au milieu de la stupeur des honnêtes gens, et l'inventeur mit la main à l'exécution avec plus d'ardeur que tous les autres. On précipita donc la statue, mais

les cris de joie et les blasphèmes ne furent pas de longue durée. Le principal auteur du sacrilège perdit la vue. Il fallut le ramener dans sa demeure. Ce prompt châtiment ne le convertit point. Il resta impie et aveugle. Leçon vivante pour les autres, qui virent clair.

Les années passèrent, la paix revint, le culte fut rétabli. Cependant la statue était restée dans le puits, et tous les honnêtes gens y pensaient avec douleur. Un jour le curé leur dit : «Mes amis, il faudra bien que nous fassions réparation à la sainte Vierge, et que nous retirions sa bénite image du puits où nous l'avons laissé jeter. »

Chacun trouva que le curé avait raison. On prit les dispositions, on indiqua le jour, ce fut une fête.

Tous les habitants étaient rassemblés autour du puits, sauf le curé, qui devait présider au travail. Il arriva, mais non pas seul. Il conduisait par la main un aveugle bien connu et que l'on ne s'attendait guère à voir là. Au milieu de la rumeur, le curé fit signe qu'il voulait parler. Il n'eut pas de peine à obtenir le silence :

— Chrétiens, dit-il, ce pauvre aveugle est venu chez moi ce matin, poussé par ses remords, pour obtenir de moi et de vous tous une grâce que je lui ai promise en votre nom. Il désire humblement que vous lui permettiez de tirer avec vous sur les cordes qui feront tout à l'heure remonter la statue de la sainte Vierge de ce puits où il a contribué à la précipiter il y a dix ans. Il déteste ce sacrilège dont il a été justement châtié ; il demande pardon à Dieu, à la sainte Vierge et à vous tous, chrétiens. Je puis vous dire que Dieu et la sainte Vierge ont pardonné ; c'est à notre tour, mes frères.

— Oui, dit l'aveugle étendant les mains et pleurant, je demande pardon. Je n'ai plus de repos. Ma conscience me tourmente ; je demande pardon.

— Oui ! oui ! c'est oublié ! Qu'il vienne ! qu'il vienne ! s'écria ce bon peuple avec des transports de joie. L'aveugle s'avança jusqu'au bord du puits, et on lui mit dans la main la corde qu'il devait tirer.

Déjà des hommes étaient descendus jusqu'à la statue, qui par un miracle n'était pas brisée. On l'avait attachée solidement. Le travail commença au chant des litanies. Tout réussit très bien. La statue remonta sans accident. Lorsqu'on la vit paraître, ce fut une explosion d'allégresse. Mais un cri domina tous ces cris et les fit taire. C'était celui de l'aveugle, à genoux, les bras étendus, qui répétait : — Je vois ! je vois ! je vois !

On courut à lui : il voyait, en effet, et ce n'était pas une illusion. Il voyait, et il continua de voir. Il suivit sans guide la procession triomphale qui, du puits où la statue avait été traînée la corde au cou, la ramenait à son ancien lieu ; il travailla pour la rétablir, et il vécut plusieurs années encore, témoin et prédicateur des miséricordes de Marie.

LES TROIS CHIENS DE L'AUBERGISTE.

SI nous ne savions pas que nous avons quitté le canton catholique, nous le verrions bien depuis le pont de la Singine, à l'absence des croix, à la rareté des églises, surtout à la multitude des cabarets et des auberges. L'une d'elles nous tente à cause des belles guirlandes de capucines qui entourent les croisées. L'hôte de cette maison fleurie se présente à la porte : imaginez une espèce de géant avec une toute petite tête surmontée d'un bonnet de coton pointu qui se dresse sur ses épaules ainsi qu'un paratonnerre au sommet d'une tour. Son pantalon ne lui vient qu'à mi-jambe et étrangle des mollets monstrueux ; les amples

basques de son habit de bouracan, taillé à la française, se gonflent comme des voiles de navire. Des hauteurs de sa cravate brodée, il contemple dédaigneusement notre sac sans embonpoint, nos blouses de toile, nos souliers poudreux.

Visiblement il nous fait grâce en nous recevant chez lui ; cependant nous lui demandons de son meilleur vin, cela le rend plus affable, et il vient causer avec nous tandis que nous soupons.

Quelles nouvelles dans le pays, notre hôte ? — De bien mauvaises, Messieurs, on nous gouverne mal ; nous ne sommes pas contents. Si vous parcourez le canton, vous trouverez le chagrin et la désolation partout. — En effet, vous avez l'air triste. Qu'y a-t-il donc ? — C'est la taxe. — Quelle taxe ? — La taxe des chiens. Il faut payer 6 francs au gouvernement par chaque tête de chien et, comme on ne peut pas se résigner à cet impôt, les malheureux propriétaires de chiens sont obligés de les tuer. — Pauvres bêtes ! — Ah ! certes, Messieurs, ils sont bien à plaindre. Tel que vous me voyez, je ne me consolerai jamais. Vous savez ce que c'est qu'un chien ; ça vaut mieux qu'un enfant ; c'est plus soumis, plus aimable et pas si cher. Lorsqu'un homme a un chien, il est heureux. Eh bien, moi qui vous parle, j'en avais trois, tous les trois superbes, tous les trois élevés comme des fils de landamman. Tibère savait ouvrir la porte ; Nestor aboyait en musique, et Jupiter, que j'ai gardé, danse sur ses pattes de derrière comme un pur singe. C'est moi qui leur avais tout appris, et je puis dire que je les aimais tous les trois également. Ils m'amusaient beaucoup et ne me coûtaient pas un rapp...Jugez de ma position quand je me suis vu obligé de payer 18 francs par an ou d'en tuer deux. Et pas moyen de les vendre ! Le-

quel garder, lesquels détruire ? je n'avais pas de préférence ; mettez-vous à ma place ! j'y pensais jour et nuit. Enfin, il fallut se décider.

» — Un de mes amis qui demeure dans le Valais me proposa d'en prendre un : je le fis tirer au sort, il eut Tibère ; et ce qui me vexa le plus, c'est que peu de temps avant, cet individu avait offert de l'acheter. Voilà donc mon chien qui part, et pour rien. Saperlotte ! quel crève-cœur ! Mais ce n'était pas tout. Il s'agissait maintenant de décider qui mourrait de Nestor ou de Jupiter, car d'en donner encore un, non ! j'aurais mieux aimé les massacrer tous les deux. Je mets leurs noms dans une casserole et je fais tirer ma bru. Elle tire Jupiter... Permettez, il faut que je boive un coup, parce que le cœur me manque quand je songe à cela... C'est donc Jupiter qui doit périr ; mon pauvre Jupiter, mon pauvre danseur ! — Il était justement dans ce moment-là entre mes jambes, bien tranquille ; il s'amusait comme un enfant à me gratter les mollets ; je sentis que je l'aimais mieux que tous les autres. C'est égal, je ne perds pas la tête, je le fais bien manger pour son dernier repas, je l'embrasse, et je dis à Frédéric, le garçon d'écurie, d'aller le jeter dans la Singine, avec une pierre au cou. Trois heures après Frédéric revient ; c'était fait ! Je ne dis rien, mais la figure de Frédéric commençait à me déplaire, quand cet animal-là se mit à chanter. Ah ! tu chantes, bandit ; tu chantes après avoir noyé Jupiter ! tu chanterais donc après avoir noyé ton père ! Je le mets à la porte, Messieurs, net, et cela me fit du bien.

» Le soir, je pensais à mes deux chiens ; l'un perdu pour moi, l'autre mort; j'étais bien triste comme vous pouvez croire: tout à coup, Nestor aboie, la porte s'ouvre, qui est-ce que je vois entrer ? Jupiter, mouillé encore, avec un bout de

corde au cou ! Je me lève, j'oublie tout, et nous nous mettons à danser l'un et l'autre en nous revoyant... Cependant le dernier jour était venu. Je ne pouvais garder Jupiter et Nestor ; il fallait en tuer un, ou payer pour deux. Je me décide à sacrifier Nestor, j'avais trop regretté Jupiter. Mais comme j'avais renvoyé Frédéric, aucun de mes domestiques ne voulut se charger de la besogne, il fallut la faire moi-même, Messieurs, moi-même !. — Ah ! permettez que je boive... A votre conservation ! — Je prends mon fusil, je fais attacher mon malheureux Nestor à un poteau... Messieurs, il chantait !.. Je vise, je ferme les yeux... Pan ! Scélérat que je suis ! brigand de grand conseil ! tas d'aristocrates ! Des hurlements plaintifs m'apprennent que je n'ai pas manqué ma victime ; mais je n'ai pas la force de me sauver ; au contraire, je veux revoir Nestor encore une fois. Hélas ! il nageait dans le sang et se débattait faiblement avant de mourir ! il me regarda de ses pauvres yeux affaiblis, si tristement et si doucement qu'il semblait en même temps me faire reproche et me pardonner. Le cœur navré, je me baissai pour le caresser ; et lui, joyeux de voir que je n'étais pas fâché, faisant un dernier effort, leva la tête, puis mourut en me léchant la main... Depuis ce jour, je suis comme un orphelin qui ne tient plus à rien dans le monde. Rien ne me plaît, je n'ai plus d'appétit ; je n'aime même plus Jupiter. Nestor était le meilleur des trois : je le vois toujours ; je vois ses yeux qui me demandent pourquoi je l'ai assassiné ; j'entends sa dernière chanson ; je sens sa langue qui lèche ma main !... Brrmm ! ça étrangle de raconter ces choses-là.

— Mais, mon compagnon interrompant la sombre rêverie où notre hôte resta plongé après avoir dans le trouble de sa douleur prélevé sur notre bouteille une troisième

rasade, au lieu de vous faire tant de peine, pourquoi n'avez-vous pas payé six francs ? — Saperlotte ! six francs, reprit vivement le gros homme ; c'est douze francs par an qu'il aurait fallu payer : vous ne savez donc pas ce que c'est que douze francs par an !

(*Les pèlerinages de Suisse*)

LES AMIS DE SAINT FRANÇOIS.

UN jour, nous promenant sur le Mont-Pincio, près duquel était notre demeure, mes amis parlaient de la bonté d'un saint vieillard dont le nom seul m'était alors connu, mais que je devais par la suite vénérer à mon tour et bénir. Adolphe, après de longs récits de sa tendresse et de sa douceur, vint à citer l'exemple de saint François d'Assise, le séraphin de la terre, aimable et bien-aimé entre tous les séraphins du ciel. Il nous dit comment François d'Assise, voyant un jour des oiseaux en cage, leur cria : « Tourterelles mes sœurs, qui donc vous retient prisonnières ? » et s'affligea de leur captivité.

— Oh ! que j'aime cela, dit Gustave, et que je le conçois bien ! Notre âme a quelquefois de ces sentiments, quand la prière lui a rendu sa tendresse et sa pureté. Oui, parfois, en nous promenant dans les campagnes, nous remettons sur la haie, de crainte qu'on ne l'écrase, l'insecte qui s'est laissé tomber. Mais chez nous, c'est l'impression d'un instant, et cette exubérante charité fut la vie de saint François.

— Et, continua notre cher Adolphe, nous n'obéissons pas au pieux sentiment du séraphique, lequel, en protégeant les vermisseaux, trouvait moyen d'adorer le Sauveur, se rappelant que Jésus a dit une fois : « Je suis un ver et non

un homme. » Combien ne devons-nous pas être doux pour les créatures, cependant ! Elles souffrent, parce que la terre est punie, et la terre est punie à cause de nos péchés. Voilà pourquoi nous sommes en guerre avec toute la nature ; saint François avait si bien vaincu le péché, si bien rétabli son âme dans la pureté de son origine, qu'aucune hostilité n'existait plus contre lui dans le monde. Il était en paix avec les êtres, avec les éléments, comme avec les hommes et avec lui-même. Tout ce qui le vit, l'approcha et put l'entendre, en reçut mille témoignages de tendresse et les lui rendit. Il aima toutes choses, toutes choses l'aimèrent. Soumis aux souffrances, parce qu'il était né d'une chair coupable, mais devenu l'enfant de la foi et de la grâce, il portait sur la terre des marques de sainteté qui brisaient partout autour de lui le sceau de l'anathème ; Dieu le revêtit d'une splendeur dont il n'a pas voulu lui-même entourer son corps mortel. On ne peut dire de Saint François qu'il fit des miracles : le miracle, c'était lui-même ; les prodiges sortaient de lui comme les rayons sortent du foyer. Il fut au milieu de la nature ce qu'était le premier homme dans l'Eden de son innocence : un possesseur jouissant du plein amour des êtres et des choses, sur lesquels il régnait en paix. Sa vie en renferme mille preuves singulièrement touchantes.

— Le Saint, passant un jour près de Bevagno, vit un lieu sur son chemin où beaucoup d'oiseaux d'espèces différentes s'étaient rassemblés. Il se dérangea quelque peu pour ne les point troubler, et les salua comme s'ils eussent été des êtres raisonnables. Les oiseaux ne se dispersèrent point, mais, au contraire, se tournant vers lui, et allongeant le cou, ils paraissaient désirer qu'il s'approchât. Alors il leur fit un discours : « Mes frères ailés, vous devez toujours

louer votre Créateur et l'aimer, lui qui vous a revêtus de plumes, qui vous a donné des ailes et qui pourvoit à tous vos besoins. Il vous a fait avant tout ses créatures, et vous a assigné pour séjour les régions pures de l'air : sans que vous semiez, sans que vous moissonniez, sans que vous ayez à vous en occuper jamais, il vous conduit et vous nourrit. » Les oiseaux le regardaient attentivement, s'agitant d'une manière merveilleuse, ouvrant le bec et battant des ailes tandis qu'il parlait. Il alla au milieu d'eux, en toucha quelques-uns avec sa robe : aucun ne bougea. Enfin ils ne s'envolèrent qu'après qu'il leur eut donné sa bénédiction. Et lui, dans la simplicité de son cœur, ayant vu cela, se fit des reproches de n'avoir jamais jusqu'à ce jour parlé aux oiseaux. Il se rendit ensuite dans un bourg où il voulut prêcher le peuple dans la rue ; mais sur les toits une quantité d'hirondelles gazouillaient si fort qu'on l'entendait à peine. Il leur dit : « Hirondelles, mes sœurs, vous avez assez parlé, il est temps que j'aie mon tour : écoutez donc en silence la parole du Seigneur. » Les hirondelles, comme si elles l'avaient compris, se turent à l'instant et ne bougèrent plus.

Il avait une grande prédilection pour les agneaux. Plusieurs fois il en délivra qu'on allait égorger et qu'il achetait d'une pièce de son vêtement. S'il passait au milieu d'un troupeau, jeunes ou vieux se pressaient autour de lui, relevaient la tête et le regardaient fixement, à la grande surprise des bergers et des frères. Un jour, près de Greccia, on lui apporta un levraut vivant qui venait d'être pris dans un piège. Il fut touché de compassion. « Comment t'es-tu laissé prendre au piège, lui dit-il, levraut, mon frère ? » L'animal ayant été mis à terre pour qu'il pût s'enfuir, sauta vers François et se cacha dans son sein.

Celui-ci, après l'avoir caressé comme aurait pu faire une mère, voulut le laisser aller ; mais, attiré par un charme secret, le levraut revenait toujours vers le saint homme, qui fut enfin obligé de le faire porter par un de ses frères assez avant dans la forêt. Pareille chose arriva à un oiseau aquatique, pris sur un lac près de Riati. Un brochet, qu'on lui avait apporté en ce même endroit et qu'il rejeta à l'eau, nagea auprès de sa barque jusqu'à ce qu'il lui eût donné une bénédiction. Tout lui était occasion de bienfaits, tout lui était enseignement de prière. A Portiuncula, une cigale, perchée sur un figuier près de sa cellule, chantait et l'excitait à prier par son chant. Il l'appelle : elle vole sur sa main. « Cigale, ma chère sœur, lui dit-il, loue Notre-Seigneur, ton créateur. » Elle se mit aussitôt à faire son petit bruit joyeux, jusqu'à ce qu'il l'eût renvoyée à sa place, sur le figuier ; elle y resta huit jours, allant, venant à sa volonté. Alors il dit à ses compagnons : « Donnons à présent congé à notre sœur la cigale, car elle nous a réjouis assez longtemps, depuis huit jours qu'elle nous excite à louer Dieu. » La cigale obéissante s'éloigna sur l'heure et ne reparut point. La première fois qu'il visita le mont Alverne, à son retour d'Espagne, un grand nombre d'oiseaux volèrent autour de la cellule que les Frères y avaient bâtie pour lui, chantant et battant des ailes. Il vit un indice de la volonté divine dans cette joie que les oiseaux témoignaient à sa venue, et résolut de s'arrêter quelque temps en ce lieu. Pendant ce séjour, un faucon, dont l'aire était voisine, le prit en grande amitié : par son cri, il l'avertissait de l'heure à laquelle il avait coutume de prier. Quand le saint homme était malade, le faucon, afin de le ménager, retardait son signal ; et si alors, vers le point du jour, sa voix, comme une cloche

intelligente, saluait le matin, il avait soin d'en modérer et d'en affaiblir le son.

(Rome et Lorette.)

UN COLONEL SANS RESPECT HUMAIN.

NOUS descendîmes pour dîner.

C'est maintenant, me dit Étienne, que nous allons perdre l'estime d'Oscar. Nous nous sommes aperçus que sa femme est borgne, nous n'aimons pas les hymnes de Béranger, nous ne travaillons point pour la réforme ; et, comme c'est vendredi, nous allons faire maigre : il va voir que nous sommes du parti prêtre.

Faire maigre n'était point la chose du monde la plus aisée; il n'y avait point de maigre sur la table. Décidés à montrer de l'intolérance, nous fîmes venir l'aubergiste. Étienne lui dit que nous ne mangions pas de viande le vendredi, et qu'il voulût bien nous servir du maigre.

L'aubergiste avait visiblement des idées arrêtées sur les commandements de l'Église. Il les abrogeait.

— Messieurs, répondit-il avec un aimable sourire, je suis désolé ; il n'y a pas de maigre.

— Faites-en, monsieur.

— Ce sera long, et la diligence n'attend pas.

— Alors, monsieur, donnez-nous du pain et du fromage, pour une vingtaine de sous.

L'aubergiste commençait à perdre son sourire. Il avait une certaine envie de nous envoyer promener ; mais nous représentions sept francs ! il voulut entrer en controverse.

— Je crois, dit-il, qu'on peut manger ce que l'on trouve et que l'on n'est pas damné pour ça.

— Pendant que vous raisonnez, observa Étienne, vous auriez

déjà fait une omelette, et pendant que nous répondrions, nous ne dînerions pas.

Oscar, sa femme, la jeune dame, l'Anglais étaient à peindre pendant ce colloque. Oscar surtout. Évidemment cet honnête homme, à force d'entendre parler des jésuites de robe courte, avait longtemps désiré d'en voir un. Il en avait deux sous les yeux, en pleine activité, demandant impudemment du maigre. Il remarquait la moustache d'Étienne et s'étonnait de l'art avec lequel nous savions nous déguiser. Quelle bonne chose à conter dans la rue aux Ours !

Cependant l'aubergiste était violemment combattu. Se résignerait-il à perdre sept francs, le verrait-on mollir devant deux fanatiques, lui, le propriétaire de la *Couronne d'Or ?*

Nous nous levions pour aller chercher du pain dans le voisinage, lorsqu'un secours inattendu nous vint du fond de la salle. Une voix de basse fit frémir les vitres comme le son du tambour :

— Donnez du maigre !

Tout le monde regarda. C'était le coupé qui entrait, représenté par un colosse de la plus fière et de la plus martiale figure. Moustache grise, rosette d'officier, col d'ordonnance, balafre terrible sur le front ; un colonel pour le moins ! Une dame, d'un aspect plus doux et non moins respectable, l'accompagnait. Derrière eux se tenait, fière et timide, une fille de seize ans, lien de fleurs entre ces deux forces grandioses. Voyant ces trois personnages, le maître de la Couronne d'Or perdit toute sa philosophie et toute sa jovialité. Quelque grand que l'on soit par la fortune, par l'influence, par les lumières, on ne met pas à la porte d'un seul coup cinq dévots, dont un colonel, qui veulent faire maigre à 3 fr. 50 c. par tête Le maître de la Couronne d'Or, ôtant sa couronne à lui, un bonnet de coton très gaillard, nous annonça

du maigre. Il tint parole, et même avec un certain luxe. Il était improvisateur.

Mais qui peindra l'œil écarquillé, la bouche béante, la stupéfaction, l'embarras d'Oscar? A peine osait-il toucher aux viandes entassées sur son assiette ; il craignait que le colonel n'en fût choqué.

Si ce terrible convive l'avait interrogé sur ses convictions religieuses, Oscar aurait attesté qu'il faisait gras par ordonnance du médecin, pour sa petite santé.

Ce colonel était bel et bien un très brave et illustre général, et je lui rends grâce ici de notre dîner. Sans lui, qui sait si nous aurions eu seulement l'omelette? Nous eûmes poisson, légumes, crème, un festin. Mais en vérité, général, je vous remercie encore plus de la bonne leçon que vous avez donnée à vos convives et à notre hôte d'un moment. Ils en avaient grand besoin, et ce serait leur rendre service d'y revenir. Ah ! général, quel bien vous faites partout où vous passez, rien qu'en vous montrant si simplement et si vraiment chrétien ! La vanité de ces petits bourgeois et les hauts sentiments qu'ils ont d'eux-mêmes ne leur permettent pas pourtant tout à fait de se comparer à vous, et leurs journaux n'ont pu leur persuader — c'est bien étonnant — qu'il faut plus de génie pour vendre des bas ou débiter un fromage que pour prendre une ville d'assaut. Ils respectent encore l'homme qu'ils voient passer sur un cheval de guerre, l'arme au côté, des croix sur la poitrine, des blessures sur le visage, le commandement dans les yeux. Cet homme, c'est le dévoûment, c'est la gloire, c'est l'autorité, c'est surtout la force. Si cet homme était chrétien, comme vous l'êtes, général, et respectait Dieu hautement, publiquement, il y aurait beaucoup moins d'esprits forts , et, par suite,il y aurait moins de ces misérables qui, au moment donné, s'embusquent au

coin des rues, à l'angle des fenêtres, sur les toits, derrière les cheminées, et de là, invisibles, féroces et lâches, font couler dans les ruisseaux le meilleur sang de la patrie.

(Çà et Là)

LA PRIÈRE DU SOIR AU CHALET.

APRÈS le souper, qui avait bien duré trois minutes, j'étais allé m'asseoir à quelques pas de la porte, et je contemplais l'horizon borné, mais encore charmant, de ce petit vallon intérieur perdu dans les sommités de la montagne. Je me demandais comment des hommes illettrés pouvaient sans aucune des raisons qui inspirent le dégoût du monde, se condamner si longtemps aux privations de cette solitude, lorsque j'entendis, dans l'intérieur du chalet, un murmure de voix dont le mouvement régulier rappelait bizarrement à ma mémoire des souvenirs agréables qu'elle ne pouvait cependant compléter. Je rentrai. Les Suisses avaient tous la tête découverte, L'un d'eux disait à haute voix le chapelet :

« Je vous salue, Marie, pleine de grâce. Le Seigneur est avec vous : vous êtes bénie entre toutes les femmes, et béni est le fruit de votre sein, Jésus. »

Les autres répondaient tous ensemble :

« Sainte Marie, Mère de Dieu priez pour nous, pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il. »

Le chapelet achevé, on dit de même les Litanies de la Vierge. Vous savez comme ces litanies sont belles, quelle foi naïve y respire, et quelles grandes choses elles rappellent aux chrétiens. Souvent les fidèles primitifs firent retentir de cette douce prière les catacombes où ils fuyaient la persécution. Le prêtre invoquait la Mère de Dieu sous tous les noms que la piété lui donne, le peuple ré-

pondait *ora pro nobis*, et les cercueils des martyrs entassés sous ces voûtes, loin d'effrayer les survivants, raffermissaient leur courage, redoublaient leur foi. Le Christianisme est tout entier dans les quelques prières que nous a donnés l'Église ; mais sa douceur et sa grâce semblent principalement renfermées dans celles qui sont adressées à la sainte Vierge. « Priez pour nous, Mère du Créateur ; priez pour nous, Mère du Rédempteur ; Vierge fidèle, refuge des pécheurs, consolatrice des affligés, priez pour nous ! » Je ne crois pas que jamais ces pieuses appellations aient produit sur mon âme une impression plus vive et de confiance et d'espoir ; jamais je n'ai mieux senti qu'au milieu de ces braves gens la force de cette confraternité chrétienne qui nous lie dans le prière, et plus sincèrement béni Dieu au fond de mon cœur, de m'avoir fait Catholique Romain.

(Pèlerinages de Suisse.)

EMOUVANTE TRADITION DU MONT PILATE.

DANS les flancs sombres du Pilate, il est un lac marécageux qu'un rocher domine et qui ne reflétera jamais le ciel. Qui que vous soyez, berger ou voyageur, que le jour vous éclaire ou que vous ayez confié à la lune trompeuse le soin de guider vos pas, craignez ce lieu. Il y a là des choses dont la pensée fait trembler celui même qui ne craint pas la mort. Cependant, peut-être votre destinée exige-t-elle que vous traversiez ces passages funestes ; alors recommandez-vous à l'ange gardien, baissez les yeux, et surtout ne jetez dans le lac ni pierre, ni fruits, ni herbe, ni feu, ni or, ni quoi que ce soit, car vous réveilleriez Pilate enchaîné sous ses ondes. Un moment la force qui le retient captif serait brisée : ce moment lui suffirait pour

exciter des tempêtes qui bouleverseraient la montagne et vous emporteraient au loin comme le duvet d'un oiseau. Si vous voulez savoir pourquoi ce fléau tourmente notre pays, voici l'histoire telle que nos pères l'ont apprise de leurs pères et nous l'ont racontée.

« Apprenez donc que, lorsque Jésus fut mort, Pilate, accablé de remords, eut toujours devant les yeux Celui qu'il avait fait périr par sa lâcheté. Il n'y avait plus pour lui ni repos ni sommeil. Quelques années après son crime, il quitta la Judée, et vint à Rome, espérant que, loin des lieux où s'était élevée la croix, ses souvenirs le persécuteraient moins ; mais la croix étend son ombre sur le monde entier, et les terreurs vont partout avec le coupable. Enfin, ne pouvant plus supporter l'existence, Pilate se tua lui-même, comme l'avait fait Judas.

« Or, c'est une chose impie de croire qu'on trouvera le repos dans la tombe, lorsque durant la vie on n'a pas écouté la loi de Dieu ; il n'y a de repos dans l'éternité que pour le juste. La terre ne voulut point garder le cadavre de ce lâche, qui du haut de son tribunal n'avait pas su protéger l'innocence. On le sortit de son sépulcre et on le jeta dans l'eau ; l'eau n'en voulut pas davantage. Continuellement les flots étaien agités et les bateaux se trouvaient en danger sur le fleuve qui l'avait englouti. Alors le gouverneur de Rome ordonna que Pilate fût tiré du Tibre et porté bien loin. On alla jusqu'en France lui creuser une fosse sur le sommet d'une montagne qui s'élève près de Vienne. Aussitôt la montagne fut le séjour perpétuel des tempêtes. Pour mettre fin à ces orages qui détruisaient leurs moissons et leurs troupeaux, les habitants enlevèrent Pilate et le précipitèrent dans le Rhône, qui coule près de là. Mais ce fut comme à Rome, le fleuve devint furieux. Il fallut chercher

un autre asile aux restes du maudit : or, dans ce temps-là, Charlemagne était roi de toute la terre ; il voulut qu'on transportât Pilate à Lausanne. Hélas ! Lausanne ne put le garder ; et ce fut alors qu'il arriva chez nous, car nous n'avions personne auprès de Charlemagne pour parler en notre faveur et défendre nos intérêts.

« Pilate, sur notre montagne, se montra plus méchant que jamais. Tous les diables d'enfer lui faisaient visite. Ils lui amenaient Hérode, Caïphe et Judas, et tous ceux qui ont trahi le Seigneur. Puis ces maudits s'accablaient d'injures ; leur plus grand supplice était de se voir réunis. Mais parfois ils s'accordaient dans le désir de nuire au pauvre monde, et quand par hasard un homme venait à passer, ils l'entouraient de prodiges effrayants. Tantôt des voix douloureuses et épouvantables criaient à ses oreilles, il les entendait et ne voyait rien ; tantôt des bras invisibles le saisissaient, le tourmentaient dans les airs, et le précipitaient au fond des abîmes. Malheur à celui-là, s'il était en état de péché mortel !

« Après bien longtemps passa par Lucerne un bon moine à qui Dieu avait donné pouvoir sur les démons. A la prière des habitants, il vint exorciser la montagne. Le combat fut terrible. Le moine prononça des paroles qui ébranlèrent les rochers sur leurs bases, où, depuis, ils ne se sont jamais raffermis, et qui rendirent en certains endroits la terre à jamais stérile. Enfin, Pilate vaincu fut obligé de se précipiter du sommet de la montagne dans le lac marécageux et sombre dont je vous ai parlé. Il y est encore ; il y restera jusqu'au jour du jugement.

« Maintenant, voyageur, que la prudence vous inspire, que la bonne Vierge et votre saint Ange vous protègent, et tâchez d'être sans péché, afin que partout et toujours le Seigneur demeure avec vous. »

UNE RÉSOLUTION GÉNÉREUSE.

Il y a quelque temps, M. le Curé de Saint-Maurice d'Angers vit entrer chez lui un paysan de Genêt, son ancienne paroisse. C'était un homme fort et vigoureux, qui n'avait pas trente ans. Sa figure annonçait la bonté, la droiture et la piété.

— C'est toi, Pierre ? s'écria M. le Curé, tout joyeux de le voir. Comment va-t-on au Genêt ? Les récoltes s'annoncent-elles bien ? Ta famille est-elle en bonne santé ?... Mais tu as l'air bien grave, mon garçon ?

— Ah ! monsieur le Curé, dit le paysan avec un certain embarras, c'est que je fais une grande entreprise. Je m'en vais à la Trappe qui est par delà le Mans, sur le chemin de Paris.

— Tu vas à la Trappe !

— Mon Dieu, oui. Vous nous disiez si souvent qu'on n'en pouvait trop faire pour le bon Dieu. A la fin, je me suis décidé à tout quitter pour lui.

— Mais tu étais bien nécessaire à ta mère. C'est une pauvre veuve, et la métairie est lourde, chez vous ?

— C'est pourquoi je ne me suis point hâté, monsieur le Curé. Il y a plus de dix ans que ça me tonne dans le cœur, de me faire moine. J'attendais que mon petit frère Jean eût passé à la conscription. Il a tiré un bon numéro, et le voilà libre. J'ai pensé que je pouvais m'en aller.

— Ta bonne femme de mère, dont tu étais l'appui, comment lui as-tu fait prendre cela ?

— Ah ! monsieur le curé, j'en ai encore le cœur en sang... Non, j'ai cru que je n'en viendrais jamais à bout ! Elle me soupçonnait un dessein que je ne voulais pas dire.

L'hiver, au coin du feu, que nous étions là, elle à filer, moi à penser, souvent son fuseau s'arrêtait. Elle me regardait, j'ouvrais la bouche ; pas possible ! mes genoux frémissaient, mes lèvres tremblaient, mon cœur me glaçait le reste du corps, et la parole me manquait. Je faisais compassion à ma mère.

— Pierre, me disait-elle, holà ! mon fils, si tout ne t'agrée pas, dis-le-moi. Veux-tu t'établir à ton ménage ? Nous ne sommes pas riches, mais nous avons bon renom. Ton père a vécu et est mort comme un saint, et toute famille honnête du pays estimera notre alliance.

Plus ma mère me pressait, et plus je craignais de lui avouer que je pensais bien à autre chose, et que je voulais être moine. Enfin, l'autre soir, ma mère, nous ayant réunis pour ouvrir en famille le mois de la bonne Vierge, resta en prière seule avec moi,les autres partis. Il me passa dans l'idée que c'était le moment et ma pensée m'échappa tout d'un coup :

— Ma mère, lui dis-je, si vous le permettez, je vais à la Trappe ; je vais prier pour vous et faire pénitence.... Ah ! mon Dieu ! quand on pense qu'il faut dire des choses comme ça !

Ma mère resta un moment à tressaillir, là, sous mes yeux, sans parler et comme sans respirer ; puis, demeurant à genoux et les yeux tournés vers le ciel, tranquille :

— Pierre, dit-elle, le bon Dieu est ton premier père, la religion ta première mère; ils passent avant moi. Vas-y, puisqu'ils t'appellent dans ton cœur. Si je t'arrêtais un quart d'heure lorsqu'il s'agit de ton âme, j'en mourrais de chagrin. Tu m'as bien aimée et bien assistée. Je te bénis.

Elle ramena ses yeux sur l'image de la bonne Vierge et se remit à prier.

Je n'en pouvais plus, monsieur le Curé. Je sortis pour respirer quasi plus à l'aise. Mais c'était l'heure que l'on rentrait

le bétail, et voilà que mes bœufs, qui marchaient leur allure, viennent à moi et se mettent à me regarder, comme s'ils m'avaient dit :

— Notre maître, pourquoi t'en vas-tu ?

Je me sauvai dans les champs, sans pouvoir échapper à ma peine. Il n'était pas jusqu'aux arbres que j'avais plantés et taillés, jusqu'à la terre que j'avais ensemencée, qui voulaient, comme mes pauvres bœufs, m'arrêter au pays !... Sainte Vierge ! que notre cœur a donc de racines ici-bas ! Je me jetai à genoux, je priai, je pris mon crucifix et je lui demandai secours ; car le courage allait me manquer. Là, regardant Notre-Seigneur en croix, il me vint honte d'être si lâche, et ce fut fini. Je n'ai pas couché au logis. Je ne voulais plus revoir ce qui m'avait ébranlé ; et le matin, avant le jour, je suis parti. J'ai passé par notre paroisse comme on y disait la première messe, ça m'a tout remit le calme au cœur. Et me voilà, pour vous dire adieu et bien merci des bons sentiments que vous m'avez donnés dans ma jeunesse.

— C'est bien, mon cher enfant, dit le Curé ; tu obéis au bon Dieu. Mais pourquoi as-tu préféré la Trappe de Mortagne, qui est si éloignée de ton village, quand tu avais tout proche la Trappe de Belle-Fontaine ?

— J'ai pensé à cela souvent, monsieur le Curé ; c'eût été plus commode, comme vous le dites. Mais, voyez-vous, j'ai fait l'expérience que je suis lâche à l'amitié. Si, une fois sous le capuchon, nos gens étaient venus me voir en pleurant, comment résister ? J'étais dans le cas de jeter la robe, et tout pour le moins d'avoir longtemps le cœur tracassé. Or, quand on se donne au service du bon Dieu, m'est avis qu'il faut s'y mettre joyeux et s'y tenir content. Vaut-il pas mieux prendre tout de suite au plus dur, pour persévérer davantage ?

— En effet, mon ami, observa le Curé, c'est à la persévérance qu'il faut tendre. Tu es jeune et fort, et dans les austérités de la Trappe, la vie pourra te sembler longue.

— Ah ! monsieur le Curé, pour ça, c'est plus tôt fini qu'on a coutume d'y penser ; et on ne tarde guère à voir le bout. Tout nous le dit dans ce monde, que la vie est courte. L'autre semaine, je faisais la pêche d'un étang. Il était large, profond, — un amas d'eau terrible ! — enfin, vous savez, l'étang des Deux-Ormeaux. Eh bien, quand nous avons levé l'écluse et que ça s'est mis à courir, en un rien de temps toute cette eau a disparu ; et je me suis dit : C'est ainsi que la vie de ce monde court et s'écoule pour aller s'engloutir dans l'éternité du bon Dieu, qui nous regarde immobile, comme je suis là sur le bord de cet étang. Et puis, monsieur le Curé, à la course ou pas à pas, on vient tout de même à son heure dernière. Vous nous le disiez bien. Et alors, qu'est-ce qui peut donner du renfort à l'âme, que d'avoir fait pour le bon Dieu tout ce qu'on a pu faire ? Voilà ce qui me pousse à la pénitence. Par ainsi, adieu, mon père, bénissez-moi ; l'eau coule, la vie s'en va, j'ai hâte de porter quelque chose au bon Dieu.

Le Curé bénit Pierre, le vit partir et se mit en prière : et, lorsqu'il eut prié, il écrivit ce qu'avait dit le paysan, pour se souvenir et repaître son cœur des œuvres de Dieu dans les âmes qu'il s'est choisies.

(Mélanges.)

LE BATEAU ET L'AUBERGE.

En vain vous passerez comme les hirondelles, parcourant l'espace sans arrêter un instant. Je vous avertis que la route est pleine de gens experts à tirer le voya-

geur au vol. C'est chose admirable de voir comme les aubergistes savent rattraper en gros ce que la rapidité des moyens de transport leur fait perdre en détail, et l'on ne peut que s'émerveiller du progrès continu de ce genre d'exploitation. Le savoir-vivre s'en va, cela est hors de doute ; un compagnon de voiture poli est une rareté. Vous ne pouvez plus compter sur l'hôtesse affable, ni sur l'hôte obligeant que l'on rencontrait jadis à la couchée. Ces choses ne sont plus. Mais en revanche, le savoir-voler devient magnifique ! A qui se destine aux « affaires », il offre des études faciles et multipliées. Courez seulement cent lieues : la théorie, la pratique, l'élégance même de l'art, tout vous sera révélé.

Si vous ne sentez pas en vous, au retour, l'étoffe ample et solide d'un fripon, prononcez que vous n'entendrez jamais rien au négoce : retirez-vous, cachez-vous, sortez sans bourse, sans montre, sans mouchoir : vous ne serez qu'un honnête homme jusqu'à la fin de vos jours. Métier coûteux, qui ne peut tarder à devenir humiliant.

Chignac, d'où nous partons, est situé sur une rivière qui, jusqu'à ces derniers temps, n'était pas crue navigable, du moins pendant la plus grande partie de l'année. Mais à trente ou quarante lieues de là, dans une autre ville sur le bord du même cours d'eau, un habile homme a jugé que les bancs de sable et autres obstacles ne seraient rien pour certains bateaux de son invention, à vapeur, inexplosibles, et si parfaitement construits qu'il ne faudrait que les en prier un peu pour les voir voguer sur le pavé. Il a donc annoncé que ses bateaux iraient, en six heures, de *** à Chignac. Il a fondé une compagnie, distribué des actions et enflammé des journaux. Les journaux ont fait ressortir les avantages de l'entreprise ; ils ont pompeusement

raconté certains voyages accomplis en cinq heures quarante-cinq minutes. De certains autres voyages, qui ne se sont pas accomplis du tout, pas un mot.

Le bateau file, les villages passent, les clochers accourent et disparaissent, le flot saute sur la rive, les arbres vous saluent d'un frémissement joyeux.

Vous allez, vous fuyez, vous franchissez le grand cercle dessiné par l'arche du pont, comme le cerf de Franconi crève d'un bond le cerceau revêtu de papier que l'on oppose à sa course. Le temps fuit sans que l'on y songe. Puisqu'il fuit toujours, et qu'il faut renoncer à lui persuader de ne pas fuir, et que c'est d'ailleurs en toute occasion ce qu'il a de mieux à faire, sachons-lui gré de dérouler en s'enfuyant ces magiques paysages ; tant de fois, il ne nous a laissé voir que le pas lent de l'aiguille sur la monotonie du cadran ! Va, bonhomme infatigable, enfuis-toi. Je ne t'en veux point, et je sais où tu me conduis. Marche, marche ! Je verrai finir ta course un jour. Ronge, dévore, anéantis : j'ai en moi quelque chose qui t'échappe et qui te verra mourir ! Tu n'es fait pour effrayer que ceux qui ont établi ici-bas toute leur attente ; mais j'ai bâti ma demeure à l'abri de ta faux, j'ai fixé mon séjour dans un palais que n'usera jamais le frottement de ton aile. Emporte mes instants, mes heures, mes années, emporte ma vie ; nous ne serons point ennemis pour si peu !

Et puis, tout à coup, sur les épaules du temps, ou sur celles du grand air, arrive un bon camarade d'école et de jeunesse, que les soucis, l'âge, mille fâcheuses affaires, avaient écarté : il se nomme l'Appétit ; son nom fait son éloge. Par un secret de l'Appétit, un fonctionnaire du bateau, indifférent jusqu'alors, acquiert subitement une importance cent fois supérieure à celle du capitaine. C'est le

cuisinier : parlons mieux, c'est le « Chef ». Hélas ! ce seul titre vous présage des malheurs.

Vous appelez le chef, il ne vient pas. Qu'a-t-il à s'inquiéter de vous ? Vous êtes sa proie ; vous dînerez quand il lui plaira, comme il lui plaira, ou vous ne dînerez point. Oseriez-vous ne point dîner, avec ce grand air, avec cet appétit qui croît sans cesse et devient importun, le traître ! Adieu les paysages et les clochers aigus, et les tours démantelées, et les considérations philosophiques, l'infirmité humaine se déclare : un bifteck est présentement le seul point de vue qui vous paraîtrait,charmant. —Monsieur le chef, voudriez-vous nous donner quelque chose ? — Tout de suite, répond monsieur le chef, avec cette pureté de langue que l'on admire chez les feuilletonistes : et il vous plante là. Mais enfin il a reçu votre placet.

Dans de magnifiques assiettes, illustrées de son chiffre, il vous présente quelques ossements, quelques débris baignés d'une figure de sauce. Il débouche avec fracas une bouteille de verre clair, si vous avez demandé du vin de Bordeaux ; de verre sombre, si vous avez demandé du vin de Bourgogne. Il renouvelle ce cérémonial autant de fois qu'on l'en prie, et vous prouve, après le dessert, que vous avez fait un repas, en vous apportant une note effrontée, en belle écriture anglaise, sans faute d'orthographe. Payez et tout est dit. Vous avez dîné très mal, peut-être n'avez-vous pas dîné du tout : c'est le talent du chef ! Où serait le mérite, où serait le sel, où serait le progrès, si vous aviez mangé le dîner que l'on vous fait payer ? Criez tant qu'il vous plaira que vous avez mal dîné, mais avouez que vous êtes volé parfaitement, qu'on ne pouvait mieux s'y prendre, y mettre plus de formes, vous entourer de plus d'illusions, changer plus souvent les assiettes, baptiser de

noms plus pompeux et plus variés et la sauce et le vin ; songez aux études qu'il a fallu faire pour exécuter cette fantasmagorie ! Tout cela vaut bien un fromage.

Et ne vous dites pas, en retrouvant sur le pont la belle nature, qu'il est douloureux de penser qu'au milieu de ces beautés, il y a une intelligence humaine uniquement occupée de vous vendre des apparences de vin et des fantômes de ragoût ; dites-vous qu'un jour ce cuisinier créateur, à force d'avoir fait passer ses assiettes devant un grand nombre de vos semblables, se trouvera plus riche qu'il ne faut pour acheter la plus fertile de ces terres dont vous contemplez les vieux ombrages et les vergers florissants, Et alors il ne sera plus cuisinier, mais électeur et maire, et chevalier de la Légion d'honneur.

Mais une secousse violente vous fait trébucher et vous arrache à ces rêveries. Vous voyez courir les hommes d'équipage, vous entendez tonner le capitaine, vous apercevez que vous n'avancez plus : le bateau est engravé. On s'agite, on se pousse, on blasphème surtout ; inutiles efforts ! Après une heure perdue en vains essais, il est reconnu qu'on ne peut plus avancer ni reculer. Le capitaine signifie à ses passagers qu'il faut descendre là. On est précisement à moitié chemin. — Mais, capitaine, c'est affreux ! — Que voulez-vous ? les eaux sont trop basses, et nous sommes trop chargés. — Mais il ne fallait pas partir ! — Je ne savais pas que les eaux fussent si basses. — Mais vous devriez le savoir ; rendez l'argent. — Du tout, l'administration ne répond point des cas de force majeure. — Mais c'est un véritable vol ! A ce mot, le capitaine répond qu'il a servi dans la marine de l'État, vous appelle insolent et vous fait mettre à terre avec bagages, femmes et enfants. Vous voilà présentement loin de toute habitation,

à l'état d'épave. Les naturels du pays fondent de toutes parts sur vos paquets. Ils arrivent à pied, en carriole, en charrette et en brouette. — D'où sortez-vous, bonnes gens ? Nous vous guettions au passage, parce que le bateau s'engrave très souvent à cette place, et cela nous fait de bonnes journées. Nous vous prendrons tant pour cette malle, tant pour ce carton, tant pour cet enfant, tant pour ce caniche ; et si vous voulez marchander, portez tout vous-même... une lieue d'ici.

Voilà le vol au bateau à vapeur, pour faire suite au vol au bonjour, au vol à l'américaine, et à d'autres plus anciennement connus.

Malgré le pittoresque du naufrage, Dieu te préserve, ami lecteur, de savoir ce qu'il en coûte pour atteindre le village voisin, d'où tu pourras, à nouveaux frais, regagner Chignac, pour de là repartir par la voie de terre... Il y a, dans Chignac, un personnage toujours enchanté de vous revoir, c'est l'aubergiste, ou, pour parler congrûment, M. le directeur du *Soleil d'Or*. Difficilement on trouverait un homme qui eût meilleure façon. Il ne se produit qu'en habit noir ; son adresse, qu'il vous fait remettre à la descente de la voiture, est une carte de visite magnifiquement gravée sur porcelaine ; madame sa femme parle anglais, monsieur son fils parle allemand ; il parle, lui, très bien la langue des prospectus et des programmes, langue éminemment elliptique, où abondent, vous allez l'apprendre, les sous-entendus.

— Combien la chambre, Monsieur l'hôte ?

— Deux francs. — Et les repas ? — Cinq francs pour déjeuner et dîner. — Ainsi l'on peut demeurer dans ce magnifique hôtel, causer anglais avec madame votre épouse, allemand avec monsieur votre fils, français avec vous,

moyennant sept francs par jour ? — Pas davantage. — C'est vraiment pour rien ! — Nous sommes ainsi, monsieur ; nous ne cherchons pas à égorger le voyageur ; il est pour nous un ami.

Vous vous établissez là-dessus avec une confiance entière ; vous notez Chignac sur vos tablettes, comme un délicieux pays, où les aubergistes surtout sont des hommes parfaits.

Au moment du départ, quand déjà la voiture attend, et qu'il n'y a plus un moment à perdre en explications, on vous remet une note allongée. Vous vous apercevez que le dîner coûte cinq francs.

— Comment cela, notre hôte ? — Monsieur, sans, doute, a bu du vin ? — Certainement. — Le vin se paye à part, deux francs la bouteille ; un bordeaux excellent. — Mais la chambre est marquée cinq francs, notre hôte ? — Monsieur ne s'est pas couché sans lumière ? — Non, sans doute. — La bougie se paye à part, c'est un franc ; belle bougie du Phénix ! — Cela ne ferait que trois francs, et j'en vois cinq ? On a ciré les bottes de monsieur, et brossé ses habits ? — Oui, à peu près. — Le service se paye à part ; c'est un franc. Les domestiques sont rares dans ce pays. — Trois et un font quatre, et il y a cinq francs sur la note ?

Ici l'hôte se fâche, prend la grosse voix, demande à sa femme pourquoi cette surcharge, et l'on découvre alors que Monsieur a pris un verre d'eau sucrée. En ce moment le postillon est en selle, le conducteur s'impatiente, il faut partir. Vous payez vite... et le tour est fait. Mais non, l'on vous arrête sur le marchepied. — Monsieur a oublié le garçon. L'infortuné voyageur reconnaît la nécessité de consommer le sacrifice et jette au garçon, pour dégager son manteau, quelque pièce de menue monnaie, que celui-ci juge apparemment insuffisante. car il la retourne avec dédain,

et grommelle je ne sais quel mot que nous ferions aussi bien de ne point entendre. Je crois, entre nous, qu'il a dit : — Canaille !

Est-ce enfin terminé ? Oui, jusqu'au prochain relais. Tenez pour certain de Chignac à Paris, vous en verrez bien d'autres. Cependant, ne pestez point contre les voyages, ne jurez pas qu'on ne vous y reprendra plus. Il y a longtemps que la glu, le miroir, les filets, et tous les engins du chasseur prennent les oiseaux : l'aubergiste a des engins plus sûrs pour attirer et prendre les Parisiens.

C'est la verdure des bois, la lumière du soleil, le murmure des vagues sur les grands rivages de la mer.

(Historiettes et Fantaisies.)

Littérature.—Histoire.

Biographie.—Beaux-Arts.

PLAINTES DU LOCATAIRE.

CETTE ruche à locataires, me dit André, n'est pas l'unique bien de M. Baudet. Outre quelque petite chose encore sur le pavé de Paris, il possède en Auvergne un château dont il va prendre le nom. Quel château ! une étoile à sept branches, et chaque branche est un beau bois, un beau pâturage, une belle ferme. Baudet vit là-dedans comme scarabée dans une rose. Au bout de l'an, tous comptes réglés il lui reste cinquante mille francs, qu'il place à six et demi tout au plus, car il est honnête homme. Mais, hélas ! il joue serré.

Lorsque je vins pour examiner cette mansarde, la fenêtre ouverte laissait voir la lumière, le soleil, l'odeur des jardins. Je vis des arbres ! j'entendis des merles ! J'habitais alors une falaise de plâtre qui, par vingt crevasses béan-

tes, me vomissait des cris d'enfants et des sonneries de piano. Je ne sus pas déguiser mon ravissement. Baudet me demanda tout de suite un loyer fort cher. En ce moment le vent arrivait jusqu'à nous, chargé d'un parfum d'acacias. Je consentis au prix de Baudet. — Mais, dis-je, voilà des papiers déchirés et des portes qui ne ferment pas. On me mettra bien des papiers neufs ? — Eh ! eh ! répondit monseigneur, c'est de la dépense. On se laisse entraîner, on n'a jamais fini. Avec un papier neuf, il faut un parquet rafraîchi. Faites un bail, vous aurez le papier.

Un bail !..... J'allais fuir. Mais un grand nuage qui cachait le soleil laissa passer cent rayons de lumière humide. Ruysdaël ne fait pas mieux. Je m'écriai. — Peuh ! reprit Baudet, et la fraîcheur du matin, et les clairs de lune, et les orages, et le silence, et le soleil couchant, lorsqu'il s'éteint là-bas, dorant les frises de ces palais !...

Baudet rédigea le bail, je le signai, sur l'assurance que Baudet, se sentant du goût pour ma personne, ferait les choses en propriétaire généreux.

On m'avait coulé une partie des charges, tout était clair et bien défini, je m'exécutai. Mais les dépenses de M. Baudet restaient dans le vague. Là où le propriétaire en bonne justice devait du bois, il mettait de la colle ; ailleurs il ne mettait rien. — Faites donc ceci, disais-je. — Le bail n'en parle pas, répondait-on. — Mais vous voyez que l'appartement n'est pas habitable ! — Je ne vois pas cela du tout. D'ailleurs vous pouvez changer ce qui vous déplaît. — Mais je n'avais pas prévu... — Il fallait prévoir. — Mais je me ruine. — Et moi donc ? L'autre jour encore, j'ai vendu des rentes.

J'étais pris et je fis des dettes, moi pauvre diable, pour pouvoir habiter la maison de ce millionnaire qui ne dé-

daignait pas de me voler quelques centaines de francs....

Je lui ai dit : — Monsieur Baudet, vous n'êtes pas juste et vous n'êtes pas sage. Vous êtes propriétaire, c'est vrai, mais vous avez tout de même besoin d'amis, et vos locataires ne seront pas vos amis. Il souffle de mauvais vents dans le monde, des vents capables d'abattre des maisons, et ce sont les locataires seuls qui peuvent conjurer l'effet de ces mauvais vents-là. Vous n'ignorez pas, Baudet, qu'il y a plus de locataires que de propriétaires. Or, si les locataires, au lieu de fermer les contrevents, ouvrent les fenêtres, le vent emplira le logis, brisera les vitres et peut-être fera voler les toitures et crouler les murailles, et il y aura plus de sinistres que les Compagnies d'assurances n'en pourront couvrir !

Baudet sourit finement et reprit : — J'ai été locataire et j'ai dit tout cela ; mais depuis j'ai bien changé de langage, et je n'en veux plus du tout aux propriétaires qui m'ont tant fait enrager.

Ils m'ont appris le métier... Du reste, je ne fais rien contre la loi, et ceux de mes locataires qui ont voulu plaider n'ont jamais eu raison... car je sais libeller un bail !

Quant aux locataires qui ne sont pas destinés à devenir propriétaires un jour et par conséquent à changer d'avis comme moi, ce qu'ils peuvent dire ne mérite et n'obtient aucune considération.

(Les Odeurs de Paris.)

LE MARQUIS DE VILLEMER.

QUAND le marquis de Villemer revint de l'émigration, il trouva ses paysans aux limites de la paroisse. Ils dételèrent sa voiture, et le traînèrent sous des arcs de triomphe

jusqu'à son seuil, resté intact grâce à leur fidélité. La Révolution n'avait pas même brisé ses armoiries. Le peuple, cependant, aimait son nom plus que sa personne, assez chétive et douteuse. Il fut médiocre, on espéra mieux de son fils, et l'on continua de chérir le sang de Villemer. On disait : *Bon sang ne peut mentir*.

Ce fils, élevé par de mauvais cuistres, devint un penseur qui se piqua de marcher avec « son temps, » et même de le devancer. Il hanta les réformateurs, les gens de lettres, les savants, rêva de faire une livre, et finalement vendit une parti de sa terre, qui l'ennuyait, pour soutenir un journal qui ennuya le public. Trois années de persévérance lui fournirent les prétextes suffisants pour vendre encore son château. Non qu'il fût devenu pauvre ; mais il était poète en même temps que penseur, et il ne se sentait vivre que dans les joyeuses régions du midi. Il disait : de la lumière ! de la lumière ! Or, ce vieux berceau de sa race, où tout son abaissement ne le préservait pas du remords, se trouvait situé dans les vents et dans les brumes de la Manche. Les troubadours et les penseurs groupés autour de son écuelle ne s'y plaisaient pas ; les regards que le peuple jetait sur eux et sur lui lorsqu'ils traversaient, le dimanche, la place du village, troublaient sa poésie et sa pensée. Il sentait bien qu'on lui reprochait à bon droit de n'entrer jamais dans l'église, où les tombes de ses ancêtres avaient été courageusement préservées par la piété publique, et d'insulter tout le pays, en y amenant « du méchant monde. »

Il vendit donc le reste de sa terre aux dépéceurs, et son château pour être démoli. Il vendit le château sans le déménager ; il y laissa ses portraits de famille, sauf deux ou trois qui étaient d'un bon peintre. En un mot, ce descendant de vingt aïeux illustres se fit bâtard enfin d'être plus digne de la démocratie.

Les oiseaux se tournant vers lui, paraissaient désirer qu'il s'approchât. (P. 256).

Une seule chose se trouva au-dessus de ses convictions et de son courage démocratiques : ce fut de reprendre le nom même de sa famille et de s'appeler Le Tors, comme le héros des croisades qui avait bâti la première tour de Villemer. Il garda son blason, qu'il venait de gratter, et le titre de marquis, et le nom de Villemer, qu'il venait de vendre. Il gardait la gloriole, ayant lâché la gloire. Une certaine vieille, sa marraine dans l'église démocratique, lui persuada sans peine que cela ferait bien sur une couverture jaune : *Avènement légitime de la démocratie,* par *le marquis de Villemer.*

Quant à moi, j'avoue que ce héros me semble tout simplement un déserteur.

Mais il y a des traits pires, car enfin ce sot Villemer n'est pas sans quelque sorte d'excuse, puisqu'il croit nourrir des idées. Il en est qui vendent leur terre pour placer leur argent dans les entreprises qui rapportent ou qui promettent davantage, les cafés-chantants, par exemple, et la grande exposition universelle. De tels faits, tous les jours plus nombreux, expliquent pourquoi la société croule. C'est maintenant que la noblesse succombe, emportant le reste de l'ordre ancien. Le gentilhomme n'avait pas ses grands biens pour tripoter en carrosse les boues de Paris et enrichir les industries frivoles ou malhonnêtes. Il devait être le tuteur, le patron, l'économe et l'ami des pauvres gens qui produisent, à force de sueurs, les richesses nécessaires. Du moment qu'il abandonne la fonction, il abdique la situation ; ou il déserte, ou il se fait chasser.

Je ne peux prendre mon parti de ces décadences de la noblesse. C'était une institution si belle, le pauvre petit peuple en avait si grand besoin ! Il me semble que ce grand seigneur qui a vendu à la bande noire sa terre, son château, ses papiers de famille, m'a trahi personnellement.

Je sens en moi une singulière pente, singulière du moins en ce temps. J'ai l'esprit de roture comme je voudrais que les gentilshommes eussent l'esprit de noblesse. Si je pouvais rétablir la noblesse, je le ferais tout de suite, et je ne m'en mettrais pas. Je voudrais travailler pour mon compte à rétablir la roture.

En vérité, j'ai joué un rôle de dupe, si je n'y regarde qu'avec l'œil de la raison humaine. J'ai défendu le capital sans avoir eu jamais un sou d'économies, la propriété sans posséder un pouce de terrain, l'aristocratie, et j'ai à peine pu rencontrer deux aristocrates, la royauté, dans un siècle qui n'a pas vu et ne verra pas un roi. J'ai défendu tout cela par amour du peuple et de la liberté, et je suis en possession d'une réputation d'ennemi du peuple et de la liberté qui me fera « lanterner » à la première bonne occasion. Cependant ma pensée est droite et logique ; mais j'ai trop cru au devoir, et j'en ai trop parlé.

C'est la seule chose qui me console, quand je considère, hélas ! tout ce que je n'ai pas fait.

(Les Odeurs de Paris.)

UN DINER A LA FERME.

TOUT là-bas, dans les champs, voyez-vous ce noyer majestueux ? Il marque l'entrée d'un petit chemin que je pris un jour sans trop savoir s'il me conduirait où je voulais aller ; mais ce chemin est si joli ! On marche pendant une heure à peu près, on traverse la gorge que forment en se rapprochant ces deux collines. D'ici le paysage n'a l'air de rien, mais je vous assure qu'entre les deux collines court joyeusement une certaine eau claire

dont il n'est pas facile d'oublier l'allure et la chanson... ; et des arbustes, et des roseaux, et des violettes !... Bah ! celui qui n'a pas pleuré d'enthousiasme et de reconnaissance en voyant ce que le bon Dieu peut faire avec un peu d'herbe et un peu d'eau, qu'il s'en aille en Suisse, pour voir de grandes choses ; et je prédis que la Suisse l'ennuiera, car il est fait pour habiter la rue Vivienne. — Lorsqu'on a traversé la gorge, on se trouve dans un monde nouveau : il n'est plus question de civilisation ni de grande route ; on est en pays perdu.

Je marchai pendant une demi-heure, et j'entrai dans une cour féodale, close d'un débris de maçonnerie qui supportait encore quelque reste de grille. Le bâtiment, néanmoins, faisait bonne mine, et rien d'essentiel n'y manquait. L'honnête cultivateur dont c'était la franche et hospitalière demeure laissait le temps emporter de son domaine tout ce qu'il avait de seigneurial, mais il prenait soin de faire fleurir la ferme sur les ruines du château.

La table était mise. Notre hôte l'avait façonnée du bois de ses arbres ; le linge qui la couvrait venait de ses chénevières, le pain était pétri de sa farine et cuit à son four. Nous mangeâmes un de ses moutons, quatre de ses canards, je ne sais combien de ses innombrables poulets : car il en possédait tant, de ces poulets, que j'hésite à croire que notre père Abrabam lui-même, ou le saint homme Job, en ait nourri de pareilles volées. Les lapins avaient été pris dans sa garenne, les lièvres tués dans ses bois, les poissons pêchés dans son étang ; deux buissons de belles écrevisses formaient le contingent de sa rivière. Nous bûmes le vin de sa vigne, et il nous en offrit de plus d'une couleur. Les liqueurs étaient composées par l'hôtesse en personne ; les fruits sortaient du verger de notre homme ; les légumes, de

son potager ; au dessert parurent le fromage de ses troupeaux, le miel de ses abeilles, accompagnés de la plus vertueuse pâtisserie que j'eusse encore rencontrée en ce triste monde, où j'avais alors déjà vécu vingt-cinq ans. Arrêtons-nous à cette pâtisserie : elle était le chef-d'œuvre de Mademoiselle Anne, la cadette du bonhomme. Certes, ce fut un brave repas ! Sauf le café (mais il venait de la ville), je peux me donner la satisfaction de dire que tout fut excellent, puisque enfin j'expérimentai tout, étant maître alors de mon estomac comme un personnage de Walter Scott.

Malheureusement, mon ami Martial et moi nous n'étions pas les seuls invités. Un bourgeois nous gâta ce beau jour.

Si M. Sylvain Guillaudé n'est pas avocat, il ne s'en faut guère. Au fond, c'est un bon homme, un homme honnête, bien apparenté. Si les honnêtes gens sont tels, que sont les autres ?

On avait eu l'imprudence de lui dire que Martial et moi, nous étions des jeunes gens de Paris, des malins, des journalistes. Il nous mesura de l'œil, et, nous jugeant sans doute sur notre appétit rustique, il résolut de briller à nos dépens. J'ignore s'il nous crut égalitaires, humanitaires, ou de quelque autre opinion ridicule ; toujours est-il qu'il lui plut de se donner pour un partisan des idées monarchiques et religieuses, et de nous attaquer sur ce terrain.

Martial, qui n'est point patient avec les sots, lui demanda s'il priait pour le roi et s'il allait à la messe.

— Quoi ? dit Guillaudé surpris.

Madame Guillaudé, de son nom demoiselle Olympia Guillaumin, était à peindre. Quand son mari parle, elle tremble. Le caractère taquin du sire lui faisant toujours appréhender quelque affaire, au moindre mot qu'on prononce, elle in-

tervient avec un sourire effaré. A la question de Martial, la voilà sur les charbons. Elle reste bouche béante, en position d'avaler sa fourchette, un œil sur Martial, l'autre sur son redouté seigneur.

— Oui, dit Martial, priez-vous pour le roi ?

— Allez-vous à la messe ? ajoutai-je.

—Pourquoi ? demanda Guillaudé : car ces questions brouillaient sa pensée.

— C'est que nous faisons cela, poursuivit Martial, et par conséquent nous sommes plus monarchistes et plus religieux que vous.

Cette profession de foi trancha les positions et fit saillir les caractères.

Notre hôte força Martial à boire un bon coup.

—Ce qu'on en dit, observa Madame Olympia Guillaudé, née Guillaumin, n'est que pour plaisanter et se divertir en société.

Sylvain Guillaudé, dans le dernier étonnement, but de travers et chiffonna sa serviette.

Un collégien qui se trouvait là, voyant deux jeunes gens proclamer avec cette effronterie qu'ils avaient la simplicité de prier Dieu, fit preuve de bon naturel en rougissant jusqu'au bout du nez.

Le fils aîné de notre hôte (un peu gêné de notre franchise, quoiqu'il fût chrétien lui-même, mais il n'aimait pas à se l'entendre reprocher) s'approcha de mon oreille, et me dit : — Guillaudé fera une chanson contre nous.

Le juge de paix nous jeta un regard de travers.

Le notaire soupçonna que nous pourrions bien tenir à la police.

Le garde champêtre, qui servait à table, dit à la cuisine que nous étions deux jésuites.

Un vieux berger, ancien soldat converti par le père Guyon, soutint que nous étions de braves jeunes gens, et proposa au garde champêtre une paire de *giffles*.

Il fut appuyé par Toinon, qui lavait la vaisselle.

Nous avions des partisans, nous avions des adversaires : la bataille s'engagea.

Le premier choc de Sylvain Guillaudé fut terrible. Nous vîmes que ce malheureux savait par cœur le *Dictionnaire philosophique,* dont il faisait un atroce ragoût en le mélangeant à la *Profession de foi du vicaire savoyard.* Il parla des croisades, du péché originel, des fausses décrétales, de l'Inquisition et du père Garasse. Je m'aperçus bientôt qu'il avait l'art d'enfiler les paroles, et voilà sur quoi je le soupçonnai avocat.

Je jugeai que ce serait peine perdue de jeter une raison dans ce torrent d'âneries ; et quoique fort offensé de l'entendre, à cause des femmes et des enfants, je ne m'occupai plus que de la pâtisserie de Mademoiselle Anne. Seulement, quand je le vis à l'Inquisition, je me penchai vers mon voisin, qui frémissait. — Mais, dis-je, il est tout à fait ignorant, votre Monsieur Guillaudé. — Ne m'en parlez pas, répondit-il.

Le brave garçon était en train de tout croire, et n'osait se l'avouer.

Martial suffoquait. Il haussait les épaules, ouvrait la bouche, étendait la main : peine inutile ! C'était la tactique de Guillaudé, lorsqu'il voulait triompher, de ne pas laisser passer un mot. Mais à la fin, ses forces trahirent sa mémoire. Il demeura coi, faute de souffle. Martial de s'en donner à son tour, et de venger les décrétales et d'expliquer l'Inquisition, et de réhabiliter ce pauvre père Garasse, qui fut un excellent religieux et qui reste un de nos bons amis. Les catholiques se réjouissaient, Mademoiselle Anne me choisis-

sait les plus belles pommes et les poires les plus mûres, mon voisin se relevait comme une fleur que la chaleur du jour a penchée. Je travaillais à faire taire les interrupteurs ; ce n'était pas une petite besogne : il s'agissait du notaire, du juge de paix et de Guillaudé. Heureusement, Guillaudé, n'en pouvant plus, ne faisait guère que des gestes ; malheureusement, son impuissance l'aigrissait. Martial lui ayant poussé un argument qui le laissait sans ressource, il s'écria que ce n'était là qu'un ramas de sottises, que les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense, et que notre crédulité fait toute leur science. Martial se tut ; notre hôte se leva de table, affligé de la grossièreté de son convive, et l'on se sépara sur ce mot amer. Quoi que pût faire Martial pour prouver qu'il l'oubliait, Guillaudé nous tint rancune.

Au moment du départ, Madame Olympia Guillaudé, née Guillaumin, à qui je n'avais pas eu l'honneur d'adresser encore la parole, vint à moi, n'osant aborder Martial ; et, tout en arrangeant son châle, elle me dit avec un sourire chancelant : — On cause, on s'amuse. Tout ce que l'on en fait n'est que pour plaisanter et se divertir en société !...

(Historiettes et fantaisies.)

PRÊTRE ET SERGENT.

Le sergent trônait dans le wagon. Autour de sa mine poilue, ravagée et superbe, il n'y avait que des figures absolument lisses, sur lesquelles n'existait aucun vestige d'aucune pensée. L'abbé entra et prit la seule place qui fût vacante, en face du sergent.

Étant assis, l'abbé commença de lire son bréviaire. Le sergent tourmenta son poil. Sur l'une des figures lisses, quelques signes vagues apparurent : en examinant bien, un œil

exercé aurait pu reconnaître l'écriture de M. Guéroult.

Le sergent regarda l'abbé, puis les figures lisses et dit : — « Ce que je ne comprendrai jamais, c'est qu'un homme soit assez lâche pour aller se mettre à genoux devant un autre homme aussi coupable que lui, et souvent davantage. »

Si l'on peut conclure quelque chose de l'inspection d'une figure lisse, ce propos fut généralement approuvé. L'approbation n'était pas douteuse du côté de la figure où certains signes s'étaient déjà montrés : l'écriture d'Adolphe y devint reconnaissable tout à fait.

L'abbé leva les yeux, les arrêta un moment sur le sergent et les reporta sur son bréviaire.

Le sergent reprit : — « Selon moi, quand un homme a fait son devoir, il laisse une bonne réputation. La bonne réputation, c'est le paradis, et il n'y en a point d'autre ; et la mauvaise réputation, c'est l'enfer, et il n'y en a point d'autre. »

Cette parole parut encore (généralement) très sage et même, vu la présence de l'abbé, très opportune. Car de quel droit un abbé se fourre-t-il dans un wagon plein d'honnêtes gens ? Néanmoins, l'écriture Guéroult protesta. L'œil du sergent en parut étonné ; il devint interrogateur. L'écriture Guéroult dit : — Tous les grands philosophes ont cru à l'immortalité de l'âme. Le sergent répondit : — Je vous dis que non !

Après un silence, il continua. — « J'explique ce que c'est que faire son devoir : c'est de combattre et de mourir pour la France, et de faire triompher la France. Quand on est sur le champ de bataille, on doit crier : Vive la France, et mourir. Et voilà !

» De roi, d'empereur, de république, je m'en bats l'œil. Je ne connais que la France, moi, et la liberté. Voilà !... Et ça ne me ferait rien de passer ma baïonnette à travers

le corps de tous les calotins, parce qu'ils sont ennemis de la France et de la liberté. Voilà ! »

Le sergent poursuivit de la sorte, et plus éloquent encore. Il ne se défendit pas quelques jovialités. Mais, comme il s'exaltait beaucoup, les figures lisses ne riaient plus. Elles craignaient qu'il ne fît des gestes.

L'abbé acheva de dire son bréviaire.

A la station, toutes les figures lisses descendirent, et, au signal du départ, elles se disséminèrent dans d'autres compartiments. Le sergent seul et l'abbé reprirent leur place. Ils se trouvèrent tête à tête.

L'abbé dit : — Sergent, je vois que vous êtes un brave militaire. Sur sept hommes qui étaient là tout à l'heure, vous seul n'avez pas craint de rester dans le même compartiment qu'un prêtre. Honneur au courage français !

Le sergent tira sa pipe et ferma les glaces. Quand la pipe fut bien allumée, le prêtre baissa la glace et tira son chapelet. Il le montra au sergent : — Sergent, j'espère que le chapelet ne vous incommode pas ?

Le sergent n'était plus aussi en verve, n'avait plus la voix si libre. Il grogna : — Vous non plus, vous n'avez pas peur ! — Peur de quoi ? dit l'abbé. Le militaire aime la gloire, et vous avez dit beaucoup de choses tout à l'heure pour éblouir ces pékins : mais au fond, vous n'êtes pas méchant.

— Cependant je vous tuerais, repartit le sergent. — Sans doute, repartit l'abbé ; mais pas dans ce wagon.

— Pourquoi pas dans ce wagon ? dit le sergent. — Parce que vous n'avez pas d'ordre, dit l'abbé, et que votre avancement en souffrirait. Au surplus, mon cher, je vous pardonnerais tout de même. Allons, sergent, rallumez votre pipe, et laissez-moi dire mon chapelet.

(Les Odeurs de Paris).

LE SEMEUR.

SEUL à son grand labeur sous le ciel inclément,
Le semeur dans le champ promenait sa main lente.
Un charlatan sonnant sa fanfare insolente,
Sur un tertre voisin monta pompeusement.

Il eut autour de lui la foule en un moment,
Fit ses tours, harangua de façon turbulente,
Flatta fort ces oisons et, séance tenante,
Leur vendit son remède à tous maux, chèrement.

Le semeur dans les champs menait son pas tranquille.
Le charlatan piqué tança cet indocile :
— Eh ! là-bas, l'homme au sac qui promènes ta main,

Sais-tu pas que je vends la vie et l'espérance ?
Que fais-tu quand ceux-ci boivent l'eau de Jouvence ?
L'autre, continuant, dit : — Je leur fais du pain.

(Les Odeurs de Paris.)

CE QU'ENSEIGNENT LES MORTS.

NOUS autres, vieux enfants du siècle et déjà quasi dégringolants comme lui, nous qui allons prendre quarante ans et qui avons connu les pataches, nous ne saurons jamais nous habituer aux chemins de fer. Cette rapidité nous étonnera toute notre vie ; nous croirons toujours qu'il y a des distances et que les lieues sont des heures. Quoi ! j'étais encore à midi dans le bruit de la rue Saint-Lazare ; à peine vous ai-je dit adieu : et voici que j'entends sonner cinq heures au clocher le plus pointu du plus fin fond de

la Normandie ; je suis sur l'herbe et sous les chênes ; autour de moi l'on parle normand !

Tout a changé : le sol, le ciel, les hommes; ce n'est plus le même monde. Cinquante lieues nous séparent, depuis ce serrement de main que nous échangions il n'y a qu'un instant. La mort seule tranche avec cette promptitude. Mais Dieu, qui ne permet pas que la mort soit maîtresse absolue de ses créatures, nous laisse le souvenir et la prière pour visiter instantanément ceux que nous aimons, lors même qu'il a fixé leur demeure au delà des frontières de la vie.

Ne vous étonnez pas qu'il me vienne une pensée de mort en vous écrivant sous ces beaux chênes illuminés par le soleil à son déclin. Le trajet jusqu'ici est semé de cimetières : j'en ai, je crois, côtoyé une dizaine. Dans la disposition d'esprit où je suis presque toujours quand je quitte ma famille, cette circonstance m'a frappé. Je n'ai plus remarqué la rapidité du voyage que pour y trouver des lenteurs en comparaison avec la rapidité de la vie. Ecoutez le tic tac de votre montre : c'est le bruit d'une machine qui vous traîne avec une bien autre vitesse que celle des locomotives. Tic tac, tic tac, ce ne sont plus les lieues, ce sont les années qu'elle dévore. Tic tac, vous n'êtes plus enfant ; tic tac, vous n'êtes plus jeune ; tic tac, la vie passe ; tic tac, la vie est passée.

Il semble que tous ces morts auraient souri dans leur bière, en nous voyant aller, nous autres prétendus vivants, si préoccupés et si pressés, croyant si bien savoir où nous courons, en réalité le sachant si peu. Car, après tout, nous n'allons qu'à la mort et au jugement, qui sont les choses, en général, à quoi nous pensons le moins.

Il faut que je vous le dise, puisque j'en ai le cœur et l'esprit obsédés : nous aussi, nous chrétiens, nous donnons

trop sujet aux morts de se moquer de nous. Qu'ils regardent en pitié les philosophes, les païens, les aveugles vivants, jouant à colin-maillard, les mains tendues vers toutes les convoitises, à la bonne heure ! Mais nous, par la grâce de Dieu, nous savons tout ce que savent les morts : prenons donc volontairement, pour l'amour de nous-mêmes, un peu de leur sagesse forcée ; tâchons de regarder passer, au lieu de nous mettre à courir.

Dans ces cimetières de campagne, il n'y a guère que des pauvres, humblement couchés sous leur petite croix. En quoi diffèrent-ils de ceux qui dorment ailleurs, sous des édifices de marbre ornés de statues et d'inscriptions ? Sauf les vices, les expiations et les vertus, que reste-t-il en plus, de l'un ou de l'autre côté ? Science et puissance, aujourd'hui, sont égales ici et là. Ni le savant ne sait plus que l'ignorant, ni le riche ne peut plus que l'indigent. Egale aussi est la renommée : si cette égalité n'est pas faite aujourd'hui, elle le sera demain. Un temps viendra qu'il ne sera pas plus question d'Homère que de M. Ponsard. Il n'importe pas beaucoup que l'on vive trois mille ans, dès qu'il faut enfin mourir...

Au fond, tout le sérieux, le pratique et le substantiel de l'ambition humaine se réduit à contenter les trois concupiscences signalées par saint Jean, ou tout au moins l'une des trois ; concupiscence des yeux, concupiscence de la chair, orgueil de la vie. Aussitôt que nous cessons de travailler pour le ciel par l'abnégation et le détachement des choses de ce monde, nous ne travaillons, sous les plus beaux dehors, que pour nous-mêmes. Nous prenons tant de peine, — autant pour le moins et plus peut-être que le ciel n'en demanderait, — pour être bien logés, bien vêtus, bien nourris, bien servis, bien glorifiés. Nous faisons tout cela

sans que rien nous assure du succès, sans que le succès nous mette à l'aise ! Car l'inquiétude pénètre dans le beau logis, le rhume nous atteint sous le beau vêtement, la belle table ne fait pas le bon estomac, la belle gloire ne préserve point du ridicule ; nous pouvons être servis à merveille sans avoir conquis l'admiration de notre valet de chambre.

Et la mort, l'oubli, l'égalité du néant humain, sont au bout de cette existence choyée et pompeuse, comme au bout de l'existence d'un traînard d'armée qui meurt dans une déroute, sous les pieds des chevaux, sans que personne sache seulement qu'il a vécu.

J'aime assez ce vieux quatrain français :

La vie que tu vois n'est qu'une comédie,
Où l'un fait le césar et l'autre l'arlequin ;
Mais la mort le finit toujours en tragédie,
Et ne distingue pas l'empereur du raquin.

Mais ce n'est là qu'une boutade de poète qui n'en sait pas long, ou qui s'arrête à la borne de son quatrain. La mort n'agit point d'elle-même, elle ne fait qu'obéir. Quelqu'un l'envoie comme un appariteur chargé d'amener les justiciables dont l'heure est venue. Ce quelqu'un-là distingue et juge. Il y a des royaumes où il peut faire du pauvre faquin un césar, et du césar un faquin. J'emploie les mots du poète, traduits en langue chrétienne.

Sur la porte d'un cimetière, j'ai lu cette parole : *Opera illorum sequuntur illos ;* leurs œuvres les suivent. Non pas leurs gains, non pas leurs peines, non pas leur gloire, mais leurs œuvres, c'est-à-dire le bien ou le mal qu'ils ont fait. Quoi de plus juste que ce lieu commun de tous les prédicateurs, qui nous avertissent sur les paquets du dernier départ, où nul n'emporte que ce qu'il a donné ?

Donner, voilà l'œuvre. N'apportant et n'acquérant ici-bas rien qui ne nous soit donné de Dieu, nous devons, pour nous conformer à Lui, donner aussi, donner sans cesse. Tout homme, dans l'intention du Créateur, est un trésor qui doit libéralement s'ouvrir à la foule des misères dont il est entouré. Il n'y a pas seulement à donner en ce monde du pain, des vêtements, des oboles. Quels donneurs que le pauvre et le malade qui donnent le beau spectacle de la résignation dans l'indigence et dans la douleur ! Quels donneurs que le captif et le solitaire, qui, l'un devant son geôlier sans cœur, l'autre dans son désert sans yeux, donnent à Dieu leur soumission et leur amour !

Ce n'est pas tout ce que m'ont dit les morts quand je passais. Mais ceci est déjà long pour un sermon et même pour une lettre ; à demain.

ESQUISSE DU XIIIe SIÈCLE.

JAMAIS l'esprit humain n'a déployé plus de vigueur et l'âme humaine plus d'amour qu'à cette époque.

Que ne pouvait-on pas espérer de ce XIIIe siècle, où le génie du mal, par un dernier effort, rassemblait à la fois contre le christianisme triomphant, et les restes de la barbarie, et l'hérésie, et l'infidélité, et la guerre ; mais où Dieu tirait du sein de la societé et suscitait presque au même instant contre tous ces périls Innocent III, Simon de Montfort, saint François d'Assise, saint Dominique, saint Thomas, saint Bonaventure, saint Louis de France et tant d'autres saints entourés de grands hommes ! La France se couronna d'une gloire pure, durable, féconde. Elle terrassa l'hérésie albigeoise qui était le socialisme d'alors, s'agrandit légitimement de tout le comté de Toulouse, se fortifia dans

l'ordre et dans la justice. Saint Louis, roi modèle, que l'Église compare au juste David et à Judas Machabée, qu'était-il, sinon un fidèle enfant de l'Église, un disciple de saint François d'Assise, et, comme on l'a dit, un franciscain couronné ? Je vois en lui l'expression entière de ce christianisme qui, depuis six siècles, luttant sans cesse contre le paganisme barbare sans cesse ravivé par des invasions nouvelles, et l'ayant enfin vaincu dans une dernière victoire, travaillait alors à développer et consolider son œuvre tant de fois compromise par tant d'ennemis. Avec saint Louis, l'esprit de François, qui s'appelait « le pauvre de Jésus, » monta sur le premier trône du monde, humble et compatissant comme il sied à un serviteur du Christ, ferme et juste comme il sied à un roi. Il fonda cette royauté paternelle qui devint le plus populaire des gouvernements. Il abolit ou attaqua les mauvaises coutumes les plus enracinées, mit la loi à la place de la force, fit fleurir les sciences, les arts, les mœurs. Réformateur et législateur prudent, apôtre intrépide, justicier redoutable, vaillant soldat, glorieux martyr, père des lettres, père des pauvres, appui de tout ce qui était bon, protecteur de tout ce qui était faible, aucun rayon de la gloire humaine et de la gloire royale ne manque à son front toujours incliné devant Dieu.

Eh bien, j'ose dire que saint Louis est la vraie figure de la maturité du moyen âge. C'est lui qui en représente l'esprit, le caractère, les instincts dominants, et non pas tel ou tel baron encore barbare, ou tel prince qui n'a rien fondé. Voudra-t-on croire que saint Louis fut phénomène au milieu de son royaume et de son siècle, et qu'il a fait de telles choses tout seul, sans qu'elles aient été préparées ni désirées ? Dans l'ordre moral et politique, comme

dans l'ordre matériel, saint Louis commandait une armée. Il était le chef séculier de la croisade perpétuelle que l'Église a instituée, dès le commencement et pour toujours, contre la perpétuelle révolte du paganisme, toujours le même sous ses mille noms et ses mille déguisements. Lorsqu'à la vue de tout le peuple, le roi, pieds nus, les yeux baignés de tendres larmes, rapportait à Paris la Couronne d'épines, ce n'était pas un monarque absolu, satisfaisant sans avoir rencontré d'obstacle la dévotion de son cœur. C'était le héros de l'immense et prépondérant parti de Dieu ; et il manifestait sa victoire, par laquelle la France, en dépit des ennemis, des faux frères et des faux sages, se maintenait dans la famille du Christ à son rang de fille aînée.

Le siècle qui voyait un pareil spectacle, et qui le comprenait, et qui l'avait sonhaité et préparé ; le siècle qui se reposait de la dernière croisade en donnant à saint François d'Assise et à saint Dominique autant d'enfants que le siècle précédent avait donné de guerriers à la Terre Sainte : ah ! je l'avoue, ce siècle-là, je suis de ceux qui ne craignent pas de le proposer en exemple au nôtre ! Il fonda pour la France six siècles de gloire, durant lesquels, à travers beaucoup de fautes, elle n'a pu cependant ni abjurer le catholicisme, ni perdre la civilisation, la puissance, l'honneur, l'humanité, la liberté. J'ai peur que le nôtre n'en fasse pas autant et que les principes de 1789 n'aient pas la suite des établissements de saint Louis.

(*Mélanges.*)

Saint Louis rapportait à Paris la couronne d'épines. (P. 278).

LES ARTS DANS LES SIÈCLES DE FOI.

LES temps religieux furent les temps bénis des artistes, plus jaloux alors d'accomplir une grande et belle œuvre mal payée que beaucoup de travaux médiocres et futiles rémunérés grassement. Les villes, les nations étaient tributaires de leur génie ; tout ce qu'ils rêvaient, ils pouvaient le faire ; il y avait de la foi et de l'argent pour leurs plus vastes projets. Je voudrais bâtir une église de marbre et d'or, je voudrais couvrir de peintures un gigantesque dôme, je voudrais ciseler un tabernacle de cristaux et de diamants, je voudrais sculpter une forêt d'aiguilles pleines de fleurs et d'oiseaux, je voudrais paver un temple de mosaïques, je voudrais couler de colossales portes de bronze, je voudrais entourer d'arceaux de marbre rare un cimetière dont la terre serait prise aux lieux saints ; je rêve des étages de colonnes précieuses, des mondes de statues, des clochers plus sveltes que les peupliers, des chapelles revêtues d'argent..... Faites ! leur disait-on, et des municipalités de village payaient des monuments dont le luxe effrayerait aujourd'hui un possesseur d'empire. C'est que tous contribuaient volontiers à cette dépense, qui était pour tous.

Le plus pauvre, comme le plus riche, portait avec plaisir sa pierre au temple où il irait prier. Tandis qu'un portique et quelques chambres, dont le nombre s'accroissait avec la famille, formaient l'habitation du plus grand seigneur, il n'y avait rien de trop beau, de trop spacieux, de trop splendide pour la maison de Dieu, qui était vraiment la maison commune dans les époques de foi. Les hommes y gagnaient d'abord de n'éprouver pas le besoin et pas même le désir de ces affadissantes commodités domestiques, filles et

sœurs de l'égoïsme, du malaise et de l'ennui ; d'un autre côté, tous, jusqu'au dernier, puisaient, dans l'habitude et la contemplation des chefs-d'œuvre, un sentiment élevé qui leur agrandissait l'âme, et qui s'est perdu lorsque les beaux tableaux, les marbres, les ciselures ont passé de l'église, où ils appartenaient à chacun, dans les maisons de quelques riches privilégiés.

(Mélanges.)

SAINT THOMAS D'AQUIN.

SAINT Thomas, le docteur angélique, habita, sous la bure monacale, humble parmi les plus humbles, le couvent qui touche à l'église de Saint-Dominique où maintenant la piété des fidèles rend un culte public à ses vertus. Héros du monde, dont nous répétions tout à l'heure les noms trop célèbres ! Princes, tribuns, rois, conquérants : à genoux, et rougissez de votre gloire ! Le moine qui vécut en ces lieux n'eut point de courtisans, quoique gentilhomme ; point de richesses, quoique le plus savant docteur de son temps ; point de pouvoir humain, quoique éloquant à remuer des mondes. Il enseigna ici et ailleurs la théologie, avec un traitement de vingt-cinq francs par mois ; dans l'intervalle de ses cours, il composa des ouvrages sublimes, et mourut, à quarante-huit ans, en demandant pardon à Dieu et à ses frères des péchés qu'il avait commis. Voilà sa vie tout entière. Et cependant, depuis six siècles, sa mémoire est vénérée. On a conservé précieusement jusqu'aux moindres vestiges des humbles choses qui furent à lui : un crucifix, un débris de sa chaire, un lambeau de sa robe ; son étroite cellule est devenue une chapelle où nos lèvres pieuses cherchent la trace de ses pas. Savez-vous pour-

quoi ? Ce n'est pas parce qu'il fut un orateur puissant, un philosophe prodigieux, un écrivain illustre, un docteur lumineux au sein de l'Église ; d'autres le devancèrent dans la voie qu'il suivit, parlèrent aussi éloquemment peut-être, déployèrent une science aussi vaste, écrivirent avec non moins de sagesse ; mais il fut un ange de pureté, il se montra plein de tendresse et d'amour pour ses frères ; mais il se forma toujours à l'école de celui qui disait : « *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ;* » mais il aima et pratiqua constamment la justice : voilà pourquoi ses reliques sont honorées sur les autels, et pourquoi nous disons dans nos prières : « Saint Thomas, priez, priez pour nous. »

(Rome et Lorette.)

MORT D'O'CONNELL.

L'IRLANDE, éprouvée par tant de fléaux, vient d'être frappée d'un malheur plus grand que tous les autres et irréparable. Elle a perdu son libérateur : O'Connell est mort. Il s'est éteint en arrivant à Gênes, trompé dans son dernier désir, emportant la dernière espérance qui restât encore à ses amis. L'amélioration de son état, depuis son départ de Lyon, n'abusait personne ; c'était le jet suprême d'une flamme expirante ; mais on se flattait avec lui qu'au moins il pourrait atteindre Rome, que Daniel O'Connell pourrait mourir aux pieds de Pie IX. Telle était la majesté de cet homme et la place qu'il tenait sur la terre ; Rome seule paraissait un tombeau digne de lui. Rome était sa patrie en effet. Par son œuvre immense, par la splendeur de sa foi, par la gloire de son courage et par la fécondité de son génie, il avait grandi jusque-là, de n'être plus seulement le grand

citoyen de l'Irlande, mais le grand citoyen du monde, comme Pie IX en est le grand roi.

Rome n'aura pas sa cendre ; elle ne pourra montrer avec orgueil la trace de ses pas, qui serait illustre parmi tant d'autres dont s'honore ce sol immortel ; mais elle gardera, elle honorera sa mémoire, et peut-être un jour élèvera-t-elle une statue à ce père d'un peuple, conquérant pacifique du plus grand, du seul bien que l'Église demande en ce monde pour ses enfants et pour elle-même, la liberté. O'Connell est né sous le pontificat de Ganganelli, époque malheureuse où l'Europe tout entière, corrompue par ses rois et par ses lettrés, levait contre l'Église, qui s'abandonnait en quelque sorte elle-même,une main parricide. Cette main s'est abaissée ; et la mère des nations a été frappée et déchirée avec fureur. Lorsqu'on lui arrachait de toutes parts ses enfants, O'Connell lui conservait une fille féconde, et il la lui laisse en mourant plus belle qu'elle ne l'avait connue. L'Irlande était esclave, captive du despotisme anglican : elle est libre ! O'Connell, tout seul, a fait un si grand ouvrage : il a pris cette nation dans ses mains, il l'a emportée au vol de son génie dans les régions salubres de la liberté, comme un père, soutenu par l'amour, emporte sur le sommet des montagnes son fils mourant pour lui faire respirer un air meilleur. Il a été menacé, injurié, combattu, trahi cent fois : il a accompli son dessein sublime sans sacrifier ni répandre une seule goutte de sang. Qui peut dire combien de malheurs épargne à l'Europe tout entière cet exemple d'une révolution si profonde, opérée uniquement par le sentiment patient et énergique de sa légitimité !

Et cependant O'Connell est mort au comble de la douleur comme au comble de la gloire, déchiré des ingrates morsures d'une partie de ceux qu'il a sauvés, et moins trou-

blé encore de leur ingratitude qu'effrayé de leur folie. En quittant l'Irlande, il a vu d'autres adversaires de ses desseins, d'autres ennemis de l'Irlande que ceux qu'il a vaincus (1). Ce n'est pas le moment d'expliquer ici ce que sont et ce que veulent ces Irlandais qui n'ont pas craint d'injurier O'Connell mourant au milieu des respects du monde ; mais personne n'ignore que, contenus sous sa main jusqu'au dernier moment, ils lui ont fait contempler avec effroi la mort qui s'avançait pour les délivrer, hâtée par leur espérance impie. C'était là le secret, trop facile à pénétrer, de cette tristesse auguste empreinte sur ses traits, et qui nous a navrés durant le peu d'instants qu'il nous fut donné de l'entendre et de le voir. Ce cœur mâle succombait dans les angoisses que lui inspirait l'avenir. La famine l'affligeait ; mais la jeune Irlande l'aurait désespéré. Pour le raffermir contre de telles alarmes, ce n'était pas trop de toute l'énergie du sentiment qui fut le ressort de sa glorieuse carrière : il priait, il se confiait en Dieu, il invoquait la sainte Vierge et lui demandait d'assister à la fois son âme et l'Irlande, également désolées.

Espérons et prions, à son exemple ; espérons et prions pour l'Irlande ; espérons et prions pour Daniel O'Connell, grand serviteur de Dieu, grand serviteur des hommes, grand et sincère apôtre de la liberté. Devant Celui qui juge les justices de ce monde, Daniel O'Connell, nous l'espérons, sera trouvé pur.

Que nos prières lui viennent en aide si, après sa lente agonie, il lui reste encore à effacer quelques-unes de ces taches dont la fragilité humaine ternit les âmes les plus élevées. Souvenons-nous que ce qu'il a fait pour les catholiques irlandais, il l'a fait pour toutes les nations catholiques.

(1) Le parti révolutionnaire de la jeune Irlande.

Ses droits à notre reconnaissance ne sont pas moindres que ses titres à notre admiration.

En nous reportant à la pensée de ce jugement de Dieu si redoutable pour tous les mortels, nous plaindrons moins le héros de l'Irlande ; l'amertume de ses dernières heures a été cependant accompagnée d'un grand repos. Il a pu revoir aux lumières de la foi tous les événements de sa vie. Chrétien comme il l'était, il a su mettre à profit cette pause sur le seuil de sa tombe. Il a accepté sans murmure, avec joie peut-être, les suprêmes douleurs au milieu desquelles il a expiré. Le plus beau des privilèges que Dieu puisse accorder aux grands hommes chrétiens, n'est-ce pas de mourir sur la croix !

(*Mélanges*).

MORT DU MARÉCHAL BUGEAUD.

CE matin M. le maréchal Bugeaud a rendu le dernier soupir. A minuit, l'espérance de le sauver n'était pas complètement perdue ; à six heures et demie, il a succombé. La nouvelle s'en est répandue promptement dans Paris, elle a été accueillie avec un sentiment de douleur et de consternation que toute la France éprouvera. Le pays fait une perte immense. Chacun le sent. Mais Dieu seul, qui a frappé ce coup soudain, en connaît la portée.

Par l'énergie de son âme, par l'ascendant qu'il exerçait sur l'armée, par la confiance qu'inspiraient son caractère et ses talents, M. le maréchal Bugeaud était du petit nombre de ces hommes qui peuvent, au moment donné, servir de rempart à une société toute entière. On sait que ni la tête ni le cœur ne leur manquent devant le péril, et on leur obéit avant même qu'ils aient pris le commandement.

Quand ils tombent, une brèche de plus est ouverte.

Le voilà tombé, cet homme calme et fort, vers qui tous les yeux se tournaient dans l'attente pleine d'angoisse où nous vivons ; le voilà tombé sans effort, sans combat, sans bruit ! Son épée était une frontière, son nom un drapeau. Un souffle a traversé l'air, et il n'est plus. Le rempart s'est écroulé, la puissante épée est rentrée au fourreau pour jamais.

La place de ce grand homme reste vide.

Pour la remplir, il faut des combats et des années. Parmi nos vieux généraux, acteurs illustres des guerres de l'Empire où sa jeunesse s'est glorieusement passée, aucun n'a plus sa vigueur. Parmi les jeunes, aucun n'a son expérience et son autorité.

Tous le connaissaient, tous l'avaient vu à l'œuvre et l'admiraient ; presque tous l'aimaient, aucun ne lui eût désobéi. Il n'est pas un officier général dans l'armée française, pas un qui n'eût en son génie militaire la confiance la plus profonde.

Et, quant aux soldats, ils l'appelaient leur père, et ils avaient raison. Au jour de la première bataille, rien ne remplacera la foi dont les animait cette tête blanchie dans les périls, cette renommée qu'aucun revers n'avait atteinte, ce cœur plein de tendresse pour eux.

Et nous qui l'avons connu, nous qui cent fois et mille fois l'avons entendu parler avec tant de bon sens et de patriotisme des maux de la France ; nous qui savons quelles étaient la puissance de sa raison et l'étendue de son dévouement, nous disons que la société civile perd encore plus que l'armée. Il pouvait quelque chose de plus grand et de plus précieux pour la France que de gagner des batailles contre l'ennemi du dehors : il pouvait empêcher les

Français de se déchirer entre eux. C'était le rêve de ses derniers jours : imposer la paix et cependant ne pas tirer l'épée.

Hélas ! comment ne point voir dans cette mort inattendue une de nos dernières ressources emportée, une de nos dernières espérances anéantie ?

Ainsi Dieu frappe et brise les liens qui semblaient nous retenir encore sur la pente de l'abîme ; ainsi les forces morales et matérielles de l'ordre social disparaissent de jour en jour.

En moins de deux ans, la société française aura vu se renouveler en quelque sorte le personnel tout entier de ceux qui ont une action sur ses destinées. Elle est attaquée par des ennemis qu'elle ne connaissait point, et si elle trouve un défenseur, il sera nouveau comme ceux qu'il devra vaincre.

Que Dieu fasse justice ou miséricorde, il se manifestera par un miracle aux yeux de cette société naguère si fière de sa force : il suscitera du néant ses bourreaux ou ses sauveurs. Dieu ne m'a pas jugé digne de rester ici-bas pour vous aider, a dit le maréchal Bugeaud au président de la république. La France ne ratifiera pas cette humble et noble parole. Elle sait que le vainqueur d'Isly était digne de la défendre. Elle connaît les services qu'il lui a rendus ; elle sera, nous l'espérons, unanime à les honorer, maintenant que les clameurs ingrates et sauvages qui bourdonnaient autour de ce glorieux nom, n'ayant plus de prétexte, vont s'éteindre. En sept années, à force de courage et de persévérance, le maréchal Bugeaud a conquis l'Algérie. Lorsqu'il fut nommé gouverneur général, nos possessions se bornaient à quelques villes, où nos soldats captifs étaient décimés par la fièvre et par la faim. Ce qu'on appelait alors le terri-

toire français n'était qu'un hôpital dans une prison. Le maréchal nous a laissé un royaume plus vaste et plus soumis que les Turcs ne l'avaient jamais possédé.

Ce royaume, créé par ses armes, est défendu par ses traditions.

Sa mort a été chrétienne. Dieu n'a pas oublié que le vaillant soldat avait travaillé à agrandir l'empire de la Croix ; il n'a pas oublié surtout les œuvres de charité dont il s'était toujours montré prodigue, et il l'a prévenu de toutes les grâces qu'il accorde à ceux qu'il veut récompenser et bénir. Calme comme en un jour de bataille, le vieux guerrier a vu s'avancer d'un œil ferme le dernier ennemi dont il dût triompher. Il a reçu avec la foi et la simplicité d'un enfant les secours de la religion, et c'est après avoir suivi avec toute la liberté de son esprit les prières des mourants qu'il a rendu à Dieu son âme, purifiée par le sacrement de pénitence.

Spectacle auguste dont ceux qui l'ont vu ne parlent pas sans pleurer ; consolation suprême et la seule que puissent goûter les cœurs dévoués que ce malheur public atteint plus particulièrement.

Le maréchal adorait sa famille. La plus grande de ses douleurs a été de n'avoir auprès de lui ni sa femme ni ses enfants. On a pu le deviner, il n'en a point parlé. Aucun de ces noms chéris n'a passé de son cœur jusqu'à ses lèvres. Il craignait de faiblir en les prononçant. Seulement, on le voyait parfois lever les yeux et les mains au ciel, un soupir aussitôt étouffé s'échappait de sa poitrine ; et une ombre de tristesse voilait ce mâle visage, sur lequel ni la vie ni la mort n'ont pu faire passer un moment l'expression de l'effroi.

(Les Français en Algérie).

MORT DU P. DE RAVIGNAN.

Le R. P. de Ravignan vient de terminer sa sainte vie. C'est de tels hommes que l'on peut dire, suivant la beauté de la formule chrétienne, qu'ils passent à un monde meilleur. Il est entré dans sa récompense, il voit le Dieu qu'il a aimé et servi. Le deuil qu'il laisse parmi ceux qui l'ont connu est mélangé d'allégresse. Dieu sait pourtant si ce deuil est profond ! Dieu sait combien de chrétiens pleurent comme s'ils avaient perdu leur père ! Mais pour lui, il attendait la mort avec espérance, et elle a couronné ses désirs. Heureux ceux qui espèrent dans la mort, et qui, entourés de toute l'estime de ce monde, en paix avec les hommes, en paix avec eux-mêmes, jettent vers le Maître suprême le regard confiant de l'ouvrier qui a fait son travail et du fils qui rentre à la maison ! Tel était ce serviteur de Dieu ; c'est dans ce sentiment qu'il a vu le terme de sa carrière pleine d'humbles, de glorieux, de saints labeurs. Sa vie s'épuisait goutte à goutte ; il est mort longtemps. Depuis le moment où les médecins, sans l'émouvoir et sans le surprendre, lui ont annoncé qu'il ne se relèverait pas, jusqu'à celui où son dernier soupir a emporté sa dernière prière, un long intervalle s'est écoulé. Il n'a pas cessé de prier, et il n'a plus parlé que du bonheur de mourir. Dans quelques jours on racontera sa vie, ou plutôt on essayera de tracer une esquisse de ses travaux ; car sa vie à raconter serait un long ouvrage ; et qui pourrait l'entreprendre ? Dieu seul sait ce qu'un tel homme, un tel prêtre a fait, ce qu'il a répandu de bénédictions, soutenu d'œuvres, consolé de misères. Mais quelques traits au moins seront indiqués. Aujourd'hui nous ne pouvons que le saluer au départ : il n'est plus ! Ce n'est pas une ombre

qui s'efface, un être de moins dans la multitude humaine ; c'est une force que Dieu retire, c'est une lumière qu'il éteint ; il y a de moins parmi nous un de ces hommes rares dont on pouvait dire : C'est un homme!

Le R. P. de Ravignan exerçait une grande autorité sur ceux qui l'approchaient, et le nombre en était considérable. Ceux qui n'avaient été attirés que par son talent restaient subjugués par sa vertu. Dans sa cellule, dans l'humble parloir du couvent, au confessionnal surtout, on trouvait un homme encore supérieur à celui qu'on avait admiré en public, revêtu comme d'une double auréole de l'éclat de l'éloquence et du rayonnement de la sainteté. Là on sentait la vigueur de sa foi, l'ardeur de son zèle, la profonde tendresse de son cœur, et la noble joie qu'inspirait ce beau spectacle n'était troublée que par le regret de voir cet homme précieux si vite et si énergiquement dépenser sa vie ; mais ce regret même avait sa douceur. On lui savait gré de se prodiguer, de s'épuiser dans ce travail qui était le salut des âmes.

Tant que ses forces lui permirent, — elles ne l'auraient pas permis à d'autres, — de prêcher la retraite pascale à Paris, il consacra la plus grande partie des nuits de la Semaine Sainte à écouter les confessions des hommes que ses exhortations avaient touchés. Les dernières nuits, il les passait à peu près tout entières ; et ces immenses fatigues n'obtenaient pas qu'il se relâchât en rien de ses devoirs ordinaires. Pâques même ne lui apportait point de repos. Il était là pour les retardataires. Cette œuvre finie, d'autres œuvres le réclamaient. Que d'œuvres avaient besoin de lui, ne pouvaient se passer de lui, et ne subsisteront après lui que de la vie qu'il leur a communiquée aux dépens de sa vie ! Lorsque, enfin vaincu, il était obligé de s'imposer la retraite et le silence, lorsqu'il ne pouvait plus prêcher ni se rendre au

lit des mourants, alors il s'enfermait, ou, pour mieux dire, il se laissait enfermer par obéissance ; mais son travail ne cessait pas. Ou il écrivait à ses enfants, épars dans le monde entier, ou il composait les ouvrages que ses supérieurs lui avaient commandés, ou il se préparait par l'étude à ses chères et fécondes fatigues qui l'ont consumé.

Quelle belle vie ! et qu'il eut bien raison le jour où, renonçant aux avances du monde, il s'engagea dans la Compagnie de Jésus ! Il acceptait la pauvreté, l'humilité, l'obéissance, le travail ; mieux que tout cela, les persécutions et les injures. Mais il trouvait le sacrifice, et, avec le sacrifice la force, et même, quoiqu'il n'en fît aucun cas et n'en voulût point, la gloire. Cette idole du monde, elle était là ; elle l'attendait malgré lui, dans ce rude sentier du renoncement à soi-même, où il se jetait d'un si grand cœur. Et quelle gloire ! pure, brillante, sans remords, sans inquiétude ! Elle ne lui demanda pas un abaissement, au contraire ! En mourant, il la vit à son chevet, douce et sereine comme une sœur de ses vertus tutélaires : la pauvreté, l'obéissance et la chasteté.

(Mélanges.)

NOBLES SENTIMENTS D'UN BRETON.

A l'ambulance de Rueil, un jeune Breton de la garde mobile, au moment de rendre l'âme, fit un suprême effort, se souleva sur sa couche, et d'une voix forte et solennelle, il dit : « Jésus-Christ vaincra... Jésus-Christ. Notre-Seigneur. Oui, il vaincra, son règne arrivera sur la terre... Mon Dieu que votre règne arrive ! que votre volonté soit faite !... » Sa voix s'éteignit et il expira.

Il y avait là diverses sortes de gens bien éloignés des pensées religieuses, mobiles de 1848, francs-tireurs de Paris, etc. Ils se

regardèrent étonnés, quelques-uns émus jusqu'aux larmes. D'autres découvrirent leur front, saluant involontairement cette âme qu'ils semblaient voir monter au ciel, et un long et respectueux silence régna dans la salle.

Le même jour, dans une autre ambulance, on amputait des deux jambes un soldat blessé d'un éclat d'obus. La double blessure était affreuse, et l'opération fut longue et formidable. Le soldat, garçon de vingt et quelques années, Vendéen, subit le terrible traitement sans donner aucun signe de faiblesse, ne disant que ces mots : « Mon Dieu, pardon ! Mon Dieu, pardon pour la France et pour moi ! »

Nous entendons encore la voix du témoin qui nous racontait le fait tout à l'heure ; nous voyons ses yeux pleins de larmes et l'illumination de son visage, qui nous rendait mieux que ses paroles l'impression de cette sérénité sublime.

(Paris pendant le siège.)

COMMENT SAIT MOURIR UN SOLDAT CHRÉTIEN.

Le jeune comte d'Estourmel, lieutenant de la garde nationale, se trouvait, le 19 janvier 1871, au combat de Buzenval. Il s'offrit pour porter un ordre pendant la nuit, rencontra un poste prussien et tomba horriblement frappé. La balle lui brisa le coude et lui traversa tout le corps. On l'apporta à la ferme de la Fouilleuse, où il lui fallut passer la nuit sur le pavé d'une écurie ouverte à tous les vents. Un prêtre, heureusement, se trouvait là et put lui donner quelques soins, comme aux autres blessés qui encombraient ce misérable asile. La nuit fut longue, M. d'Estourmel en supporta patiemment les atroces douleurs. De temps en temps, pour se délasser, il reposait sa tête

sur les genoux du prêtre. Profitant d'un moment de répit, il se confessa avec une admirable tranquillité d'âme et une parfaite résignation à la volonté de Dieu.

Tout secours matériel manquait ; son charitable infirmier ne put trouver à lui donner qu'un peu d'eau saumâtre. Non moins charitable envers celui qui se désolait de ne pouvoir mieux le servir, le blessé lui rendit grâces de ce peu d'eau dont il ne voulut point avouer l'amertume. Encore que la douleur lui arrachât quelques gémissements, il ne se plaignait de rien.

Enfin, les voitures d'ambulance arrivèrent, plusieurs heures après le jour. Le prêtre put y installer son cher blessé et suivit à pied par des chemins effroyables. Il fallait arrêter souvent pour que le malade n'expirât point dans la violence des tortures. Ce voyage, après une telle nuit, dura jusqu'aux approches du soir. C'est là, nous disait le prêtre, que l'on voit et que l'on sent ce qu'est la guerre !

M. d'Estourmel avait demandé à être conduit à l'ambulance du séminaire des Missions-Étrangères, à laquelle appartient le prêtre que la miséricorde divine lui avait fait rencontrer, M. Guerrin, l'un des directeurs de cette sainte et illustre congrégation. L'on vit tout de suite que son état était désespéré.Lui,n'en parlait point. Il reçut avec courtoisie la visite du colonel et celle de plusieurs autres officiers de son bataillon, leur disant quelques mots et leur serrant la main. Mais le lendemain matin, vers dix heures, il fit éloigner les personnes qui l'entouraient et dit à M. Guerrin : « Monsieur, le temps presse. Je sens que je m'en vais. Si vous voulez bien me donner l'Extrême-Onction, je suis prêt. » Il se confessa de nouveau et reçut le sacrement qu'il avait demandé, comme un tel homme devait le recevoir.

Il pria ensuite M. Guerrin de lui mettre au cou une

médaille de la sainte Vierge, et depuis ce moment, il ne prononça plus que de rares paroles, se contentant de lever un regard plein de douceur et de sérénité vers ceux qui le veillaient. Il expira ainsi, un matin, paisiblement endormi dans le contentement d'avoir fait son devoir et d'aller à Dieu.

Il n'a eu ni délire, ni fièvre, pas même de sueurs, il s'est endormi ; et, mort, il semblait dormir. Son visage ne portait aucune trace de douleur ou de fatigue ; il goûtait le bon sommeil qui suit le bon combat.

Le comte d'Estourmel avait appartenu à l'armée. Il venait de donner sa démission pour se marier, et le jour de cette union était marqué lorsque la guerre éclata. Dès que l'on put prévoir que Paris serait assiégé, il quitta sa province, dans l'intention de s'offrir à la défense commune. Il n'en eût pas fait moins quand il eût su qu'il y laisserait sa vie.

Il a mérité d'abandonner la vie comme le voyageur qui s'éloigne avec indifférence du point de vue dont la beauté l'a charmé un instant, car son cœur est déjà au but de sa course, et rien n'égale la beauté du foyer paternel où il se sent appelé.

(Paris pendant le siège).

Epilogue.

A UN JEUNE CHRÉTIEN.

DOUX frère ! tu resteras peu parmi nous ; tu nous quitteras, tu mourras avec ton printemps, tu mourras avec les lis qui te ressemblent, candide, virginal, et frêle comme eux. Tes désirs, ces parfums de ton âme, s'envolent tous au ciel, et tu les suivras. Tu t'en iras là-haut rejoindre tes chers modèles, saint Louis de Gonzague et saint Stanislas, anges de pureté, que le monde vit la durée d'un jour, et qui retournèrent à Dieu. L'un mourut à vingt ans, l'autre plus jeune ; Dieu ne voudra pas te laisser vieillir. Cette fleur du paradis, la chasteté divine, pareille aux plantes d'un sol privilégié, ne peut-elle vivre ailleurs que dans son air natal ? On le croirait, si Dieu n'en accordait souvent l'exemple au monde, et l'aimable mérite à ses saints. Mais tel est cependant son prix inestimable que le Très-Haut s'en montre, pour ainsi dire, jaloux. Prodigue envers elle des honneurs dont la terre est avare, il ne l'expose pas longtemps au souffle des corruptions humaines ; il la laisse voir, il la laisse briller un moment, et se hâte aussitôt d'en orner son empire où, dans la gloire

d'une éternelle beauté, elle s'épanouit sous la douceur éternelle des regards divins.

Que t'importe quand viendra ton heure ! tu vis, et tu veux vivre comme si elle était venue. Tes yeux ont à peine aperçu les plaisirs du monde, et se sont baissés pour toujours. Entre ces plaisirs, entre ces vanités et ton âme, déjà s'est élevé par tes soins le mur du tombeau. Tu sais où l'on prie, où l'on souffre, où l'on pleure : c'est là que tu vas ; mais dans l'arène des joies, des ambitions et de toutes les affaires humaines, tu ne parais jamais ; tu n'en sais pas le chemin ; et si parfois, suivant la trace d'un malheureux à consoler, tu traverses ces voies de nos ivresses, tu l'ignores ; tes pieds y sont fermes, et pas une des ronces qui nous retiennent, n'arrête au passage la blanche tunique dont les anges t'ont revêtu. O miracle ! sans même avoir eu besoin de combattre, tu as vaincu ! Tu triomphes par la seule grâce de ton innocence, toujours conservée, toujours plus forte ; et ce facile triomphe te sera plus glorieux que tous nos combats, et la virginale couronne de ton baptême sera plus resplendissante au jour de l'éternité que les palmes et le sang des martyrs !

Mais quoi ! n'es-tu pas aussi un martyr ? Facile triomphe, ai-je osé dire en parlant de ton humble vie ! qu'en sais-je ? et qui donc m'a fait lire, hélas ! dans l'âme profonde et silencieuse des saints ? Parce que tu n'as point, en punition d'un passé funeste, à te rouler chaque jour dans la boue contre cent ennemis infâmes, parce que tu n'es pas meurtri, parce que tu n'es pas chancelant, parce que tu n'es pas flagellé par la crainte, mais saintement exalté par l'amour, que sais-je si tu ne vois pas face à face des adversaires plus nobles en apparence, et par cela même plus dangereux que tous ceux dont nous sommes com-

battus ? Que sais-je, si Dieu ne te demande pas des efforts qui nous décourageraient et que tu fais généreusement, sans autre témoin que lui ?... O saint ! d'où vient ta pâleur ? Ai-je compté durant la nuit les heures que tu donnes à la prière ? et sous tes vêtements les pointes de la ceinture cachée qui réduit ta chair innocente ? et les sillons sanglants du fouet qui punit des fautes dont nous ne songeons pas même à nous accuser ? Qui m'a dit encore combien de pièges adroits l'esprit du mal tend sans cesse à ta candeur, à ton ignorance, à ton humilité ? Je te crois indifférent, parce que tu ne veux pas voir ; paisible, parce que tu sais garder le silence ; heureux, parce que tu ne te plains jamais. Heureux ! tu l'es sans doute : voudrions-nous de ton bonheur ? Ai-je pu savoir de combien d'actes sublimes s'accroissent tes mérites, quand toutes nos vanités chantent autour de toi ; quand nous te louons ; quand nous prétendons te donner des conseils ; quand nous nous oublions à des confidences imprudentes ; quand nous nous plaisons même à t'adresser des railleries ?

Oui, la raillerie, et la raillerie de tes frères, cette tentation subtile et venimeuse ne t'est pas épargnée. Les uns te reprochent trop de douceur, et les autres trop de sévérité ; ceux-ci seraient près de penser que tu joues un rôle ; ceux-là que ton intelligence est faible ; et les femmes, surtout, t'accusent d'avoir peu de bonne grâce et d'esprit. Mais tu laisses parler ; tu veux bien que les beaux diseurs, les présomptueux, les chrétiens de mine s'amusent de tes pratiques, de ta retenue, de ta simplicité ; de peur que l'orgueil ou l'amertume ne paraissent en tes discours, tu ne réponds pas ; frappé par tous ces glaives d'une persécution que Dieu n'oubliera point, tu fais pénitence, si tu les as sentis ; tu te tournes humblement vers le Maître

à qui seul tu veux plaire, et tu vises à la perfection....

Poursuis, ta route est belle ! poursuis, cœur vraiment pieux, âme vraiment chrétienne ! jusqu'au dernier souffle, accomplis les desseins de ton amour. Sois parmi nous un exemple nécessaire. Humilie toutes les vanités, toutes les convoitises mondaines ; couvre-les de cet entier et suprême dédain que nous en devrions faire, et que nous n'en faisons pas. Sois chrétien, pour que nous tous, qui prétendons l'être, nous sachions qu'il est possible en effet d'être chrétien. Ah ! l'esprit de sacrifice semble mourir, et nul ne veut se dévouer qu'avec pompe, un œil sur le ciel peut-être, mais de l'autre cherchant et appelant tous les dédommagements de la gloriole humaine ; — et encore ceux-là sont les héros que l'on imite peu. Les uns aiment l'argent, les autres le pouvoir, les autres la renommée ; tous aiment leur volonté particulière ; c'est, j'ose le dire, à qui chicanera Dieu pour avoir le ciel à meilleur prix ; on ne donne rien à Jésus de ce que l'on croit pouvoir impunément retenir ; on laisse au sacerdoce le fardeau des œuvres pénibles ; on se paye de mille défaites pour vaquer avant tout aux misérables soins de la fortune, de l'avancement, du bien-être ; on se figure que la gloire de l'Église est intéressée à ce que l'on devienne riche, influent, à ce que l'on rie et que l'on se porte bien ; on outrage la foi par mille concessions que l'on veut lui arracher chaque jour... Sois la belle image du sacrifice : nous en avons besoin ! Tu es jeune et pur : donne à Dieu, qui veut de virginales victimes, et le combat, et la gloire du combat. Cache ta vertu ; c'est celle-là dont on ne doute point lorsqu'on la découvre, et qui fait des émulateurs. Après t'avoir soumis à nos jugements frivoles ; après nous être vantés de connaître plus de choses, et de subir plus d'épreuves, il viendra un jour, une heure, où nous recevrons de Dieu, peut-être par la

grâce de tes prières, quelque lumière soudaine qui nous fera rougir et qui nous convertira. Nous comprendrons que la fuite du péché est le plus méritoire des efforts, le plus rude et le plus glorieux des combats ; car combien est-il parmi nous de pécheurs qui veulent lutter contre le mal pour avoir un prétexte de l'embrasser et de l'étreindre encore, n'ayant ni assez de foi pour le fuir, ni assez d'audace pour aller à lui résolument ? Nous comprendrons qu'il faut enfin renoncer à servir deux maîtres, et qu'en dépit des formules, nous sommes tout au monde, si nous ne sommes tout à Dieu ! Nous comprendrons qu'il faut se taire, pour ne pas recevoir et dépenser misérablement en cette vie la récompense de nos plus chrétiennes actions ; que ce n'est rien d'immoler la chair sans l'esprit ; que c'est au contraire un calcul d'usurier dont Dieu se rira, de prétendre acheter du sacrifice de quelques sensualités grossières l'honneur et le renom des saints.

Alors, mon frère, réellement convertis, et réellement entrés dans la voie du salut, nous ne regarderons plus si la frivolité fardée de dévotion, si le cœur plein de convoitises mondaines sous le manteau du renoncement, se scandalisent de notre ferveur ; nous nous occuperons peu de savoir si les gens d'esprit nous improuvent : si les faux docteurs ont de bonnes raisons pour nous dispenser du jeûne, de la retraite, du travail et de l'humilité , si les femmes nous signalent comme dépourvus d'agrément et de savoir-vivre : nous nous occuperons de devenir parfaits *comme notre Père est parfait,* et sans prétendre y parvenir, nous ne laisserons pas cependant de le tenter ; nous nous occuperons de ramener sans cesse sur notre cœur, sur nos volontés, sur nos désirs, le cilice caché d'une humilité véritable ; nous serons martyrs de toutes nos passions domptées, méprisées,

foulées aux pieds : nous prierons, nous souffrirons, nous renoncerons, pour Dieu seul, et Dieu seul le saura ; nous irons chercher les pauvres, les ignorants, les affligés, les coupables ; et quand nous passerons près des heureux, nous leur ferons l'aumône d'une prière, sans le leur dire, et sans les blâmer. Nous aimerons tendrement les heureux !

Voilà ce que tu verras du haut du ciel, où le Seigneur te fera place dans le virginal cortège de l'Agneau. Ravi de notre conversion, tu voudras élever la voix pour en glorifier le Tout-Puissant. Tu recontreras alors le regard charmé de ta reine et de ta mère, la sainte Vierge Marie ; et ce regard ineffable célébrera devant l'assemblée des élus la noble part de tes sacrifices, de tes souffrances et de ta chasteté, dans ce grand ouvrage qui réjouira le ciel.

(Rome et Lorette.)

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Lettre de Louis Veuillot.	8
Souvenirs personnels.	9
Religion.	38
L'Eglise. — Rome. — Le Pape.	88
Clergé. — Religieux.	112
Notes de voyages.	155
Historiettes.— Légendes. — Anecdotes.	215
Littérature. — Histoire. — Biographie. — Beaux-Arts.	257
Epilogue.	296

Bruges, Impr. Ch. Ryckbost-Monthaye.

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

a39003 003338224b

CE PQ 2471
.V7G4
COO VEUILLOT, LO UNE GERBE CU
ACC# 1228214